

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, NOVEMBRE 1926

N° 3

Chiffres intéressants

LA publication du taux de la natalité dans chaque province canadienne, Québec y compris contrairement à l'habitude prise, a suggéré à maints journaux anglais des sérieuses réflexions.

Nous devons ajouter, toutefois, que les commentaires provoqués par ces chiffres s'attachent généralement à parler raison, même si parfois ils cachent à peine une certaine dose d'anxiété.

Ces statistiques ont rappelé la publication d'un ouvrage qui a déjà fait du bruit et qui s'intitulait *La Revanche des berceaux*. Quels sont donc ces chiffres ?

Province	Natalité par 1,000 de population
Ile du Prince-Édouard.	21.2
Nouvelle-Écosse.	20.9
Nouveau-Brunswick.	26.0
Ontario.	22.2
Manitoba.	24.8
Saskatchewan.	24.8
Alberta.	23.1
Colombie Anglaise.	18.1
Québec.	30.77

C'est d'abord le *Journal* d'Ottawa qui rappelle la publication de la *Revanche des Berceaux*, et cela dans un ton, aimable mais que nous devons croire inquiet, si nous connaissons bien l'état d'âme de ce journal. Nous avons connu cette gazette si fanatique contre tout ce qui est français, et si lancée dans la défense du Règlement XVII qui vise à assurer la disparition du français en Ontario, que nous n'en croyons presque pas nos yeux lorsque nous voyons un confrère anglais lui

adresser les paroles élogieuses suivantes: "L'*Ottawa Journal*, probablement parce qu'il demeure à proximité du Québec, est un des journaux de l'Ontario qui fait preuve d'une compréhension aussi intelligente que sympathique de l'âme canadienne-française."

Souhaitons que cette sympathie soit réelle, et surtout durable. Ce journal ne dit-il pas, en effet: "A mesure que les passions seules levées par la guerre diminuent, ils deviennent de moins en moins nombreux les gens qui, en Canada, s'effraient d'un accroissement de la population française, et ce n'est que pour souligner un fait intéressant que nous commentons certains chiffres remarquables que l'on vient de publier sur le taux de la natalité dans Québec. En résumé, ces chiffres indiquent que le Canada français a aujourd'hui un taux de natalité de 30 par mille de population, pendant que la moyenne est un peu moins de 23 pour le reste du Dominion."

Le *Telegraph* de Québec, commentant à son tour les chiffres plus haut donnés ajoute:

"Ces statistiques ne disent pas toute la vérité. Il est évident que les chiffres du Québec sont considérablement diminués du fait que parmi la population de langue anglaise de la province le taux de la natalité est extrêmement bas. C'est ainsi que les statistiques du Québec indiquent qu'à Chicoutimi, endroit entièrement français, le taux de la natalité s'est élevé l'an dernier au chiffre formidable (probablement le plus élevé dans le monde) de 65.09 par mille, et que pendant ce temps la natalité du prospère Westmount de langue anglaise ne fut que de 6.60. D'autre part, il est raisonnablement clair que le taux relativement haut de la natalité au Nouveau-Brunswick est le fait de sa population acadienne."

Tels sont les faits exposés par les statistiques de la natalité canadienne. Nous savions déjà que dans les provinces anglaises le taux de la natalité est en constance dépression.

* * *

Quelle sera la suite de cette publication et de ces commentaires? Sera-t-elle une recrudescence de lutte contre le français, ou une meilleure compréhension de la véritable situation canadienne? Nous nous rappelons que ce fut à la suite du recensement en Ontario, recensement révélant la puissance déjà certaine du groupe français ontarien, que fut édicté le fameux Règlement XVII.

L'histoire se répétera-t-elle exactement, ou servira-t-elle à guider plus justement les attitudes futures de l'élément de langue anglaise à notre égard? Nous le saurons bientôt.

En attendant, les commentaires de notre confrère le *Telegraph*, méritent d'être soulignés. De ces chiffres, dit ce journal, à part l'idée d'émulation qu'ils suggèrent, il est une idée constructive qui devraient en sortir : la futilité, la folie plutôt de ces règlements qui restreignent arbitrairement la liberté linguistique et d'instruction des minorités françaises vivant dans les prétendues provinces de langue anglaise. Si le taux de la natalité se maintient, et rien n'indique qu'il doive matériellement changer, il viendra inévitablement un temps où la population française égalera et surpassera la population anglaise du Canada. L'heure de la

revanche des berceaux aura alors sonné.

Il n'y a jamais eu, ajoute ce journal, beaucoup de motifs justifiant, au point de vue pédagogique, ces restrictions. On allègue généralement qu'elles visent à assurer que la minorité française obtiendra une suffisante connaissance de l'anglais. La faillite de cette prétention est depuis longtemps établie. Il reste que ces restrictions constituent pour la minorité française de sérieux griefs et qu'elles sont un obstacle formidable à l'établissement d'une véritable bonne entente entre les deux races.

Et, ajoute-t-il en terminant : Ontario a aussi raison de vouloir demeurer une province anglaise que Québec une province française ; mais si elle ne le peut ou ne le veut, il viendra un temps où l'on regrettera que d'étroits préjugés aient perpétué un esprit de revanche dans les berceaux de Québec.

Le tableau des statistiques de la natalité canadienne peut être désagréable pour certaines gens ; mais il est encourageant au point de vue canadien. Il n'y a pas de Canadiens plus authentiques que les Canadiens français et l'augmentation de leur nombre ne peut qu'assurer une meilleure compréhension des intérêts du pays.

Nous sommes au Canada, chez nous, et pour y rester. Le jour où on le comprendra entièrement, les relations entre les races deviendront plus normales, plus cordiales.

Thomas POULIN.



LE GOUVERNEMENT DU CANADA

De gauche à droite (assis) : les honorables Robb (Finances); sénateur Dandurand (sans portefeuille) ; King, premier ministre; Lapointe (Justice); Stewart (Intérieur);— (debout) : les Hons Rinfret (secrétaire d'État) ; Forke (Immigration) ; Elliott (Travaux publics) ; Euler (Douanes) ; Dunning (Chemins de Fer) ; Motherwell (Agriculture) ; Cardin (Marine) ; Malcolm (Commerce) ; King (Santé) ; Cannon (Solliciteur général) ; Véniot (Postes) et Heenan (Travail).

L'Hostie qui guérit

M. Jon Svenson raconte, dans ses Souvenirs de ma vie missionnaire au Danemark, une touchante anecdote que nous sommes heureux de reproduire ici, à la gloire de la divine Eucharistie. Puisse ce simple récit inspirer à tous nos lecteurs un plus grand amour envers Jésus-Christ et un plus grand désir de le recevoir dans la sainte Communion.

Le facteur, un jour, m'apporta de Copenhague une lettre d'un confrère, ainsi conçue :

Il y a en ce moment dans la région d'Overvinge une bonne vieille fermière d'environ soixante-dix ans qui se meurt. C'est la seule catholique de l'endroit. Elle habite chez son fils, qui est marié et qui exploite une petite ferme isolée. Bien qu'il soit protestant, ainsi que sa femme et ses enfants, il m'écrit à l'instant pour me demander de venir au plus vite donner les derniers sacrements à sa mère, qui ne voudrait pas mourir sans le prêtre.

Ne pourriez-vous pas, avec votre bicyclette, aller à ma place la préparer à la mort ? Il est vrai que cela vous prendrait une journée entière. Mais je vous en serais très reconnaissant, surtout si vous pouviez le faire dès demain. Bien vôtre.

P. DE GEYR.

Comme j'avais un long chemin à faire, je partis de grand matin, et j'arrivai, un peu avant midi, à la petite ferme, située au milieu des vastes et fertiles campagnes qui s'étendent au sud de l'île de Seeland...

La pauvre agonisante me fit une bien pénible impression. Elle avait le visage violacé, bleuâtre, beaucoup de peine à respirer, et elle s'agitait continuellement.

Je m'approchai tout près d'elle et la saluai.

Elle me fit un petit signe de tête, mais ne put prononcer un seul mot.

Je me penchai sur elle et eus la surprise de l'entendre dire avec beaucoup de peine, mais assez nettement :

— Je voudrais me confesser.

Je demandai qu'on me laissât seul près du lit pour parler quelques instants avec la malade.

Et elle se confessa aussi bien que sa faiblesse le lui permettait...

Quand j'eus terminé les prières, je me levai, et, tourné vers la mourante, je prononçai lentement les paroles liturgiques ; puis, tenant la sainte Hostie, je m'approchai du lit, au milieu de soupirs, de sanglots et de prières dites à mi-voix.

Avec beaucoup de peine la bonne grand'mère entr'ouvrit la bouche pour recevoir le Pain des anges. Son visage était toujours celui d'une mourante, couvert de sueur et de cette teinte violacée et bleuâtre qui m'avait tant frappé dès le seuil de la chambre.

Elle referma les lèvres, mais cette fois avec l'expression d'un bonheur profond.

Je la quittai pour retourner vers la petite table, où, d'après les règles liturgiques, je devais me purifier les doigts.

Je le commençais à peine, quand tout à coup, à ma grande stupeur, s'éleva une voix très forte et que je n'avais pas encore entendue depuis que j'étais là.

Ce n'était pas la voix du fermier, ni celle de la fermière, ni la voix d'aucun des enfants.

— Mon Père ! mon Père ! répétait cette voix.

Je me retournai pour voir d'où s'élevait ce timbre étrange.

La petite assistance se trouvait encore à genoux, mais toutes les têtes étaient tournées vers le lit de la mourante.

C'était de ce côté que venait la voix !

— Mon Père ! mon Père !

Cette fois, mes regards allèrent aussi se fixer sur le lit...

Et que vis-je !

En quelques secondes, un changement radical s'était opéré là-bas.

La mourante au teint plombé avait disparu.

Dans le lit, à sa place, je voyais une femme âgée, assise sur son séant : elle était tournée de mon côté et me regardait en souriant. Les traits étaient fermes, et sur les joues et sur tout le visage on voyait briller les couleurs d'une parfaite santé.

Sur le premier moment, je me demandais si ce n'était pas là un rêve.

— Mon Père, continuait la bonne vieille femme — car c'était bien la mourante de tout à l'heure, — mon Père, je suis guérie !

Son fils, la fermière, les enfants et moi, nous nous précipitâmes tous à la fois vers elle.

Je m'approchai tout près d'elle et considérai avec stupéfaction ce visage complètement changé.

— Mon Père, je me sens tout à fait guérie.

— Mais comment cela s'est-il fait ? demandai-je.

— Je ne le sais pas, mon Père ; mais juste au moment où la sainte Hostie a touché ma langue, je me suis sentie complètement guérie.

La bonne vieille me saisit le mains et me dit encore :

— Mon Père, c'est Notre-Seigneur qui m'a guérie.

— Je crois que vous avez raison, approuvai-je.

Je proposai alors à toute la famille de dire ensemble les prières d'action de grâces après la sainte communion.

On se remit à genoux.

Cette fois, la voix de la malade guérie dominait toutes les autres.

Quand nous eûmes fini, elle demanda de nouveau de pouvoir se lever.

Son fils n'osait le lui permettre. Il la pria si longtemps de vouloir bien rester au lit jusqu'au soir, qu'elle finit par y consentir.

Le fermier m'invita à partager, une heure plus tard, le déjeuner de la famille. Ce qui me donna l'occasion de rester une bonne partie de l'après-midi à la ferme et de voir par moi-même si la guérison serait durable, ou si elle n'était que l'effet d'un délire passager.

Pendant les trois heures que je passai à la ferme, la malade resta en parfaite santé et n'eut aucune rechute.

Toute la famille finit par se convaincre que c'était bien Notre-Seigneur qui avait guéri la bonne grand-mère. Cette dernière n'avait là-dessus aucun doute. Tous étaient remplis d'admiration et de reconnaissance et ne savaient comment assez remercier le bon Dieu pour un si grand bienfait...

JON SVENSON.

(L'auteur ajoute qu'il revit plusieurs mois après la bonne vieille occupée aux gros travaux du ménage.)

Comment fonctionnaient les Q-Boats

CHARGÉ de mission en Angleterre, il m'avait été donné, ce jour-là, de déjeuner à la base de ravitaillement des Q-Boats, en compagnie d'un mien ami qui, bien qu'étant lieutenant de vaisseau et possédant son brevet d'état-major, servait en qualité de soutier à bord du *Pargust*, commandé par Gordon Campbell.

Ce dernier était absent, mais autour de la table du mess se groupait le plus étrange équipage qui se pût voir.

Vêtus d'effets venant en droite ligne du décrochez-moi ça ! Ayant tous, ou presque, une barbe de huit jours, les huit jours que nous mîmes pour venir de Dunkerque à la base ; affectant un langage, une attitude, des mœurs qui n'étaient pas les leurs, ces officiers donnaient très nettement l'impression de marins du commerce de la dernière catégorie.

Mon ami, qui m'observait en souriant, me demanda soudain :

— Vous n'avez pas l'air à votre aise ! Qu'y a-t-il donc, ici, qui puisse vous gêner ?

— Mais..... rien, je vous assure ! Seulement, sachant qui vous êtes les uns et les autres, je ne saisis pas bien à quoi rime votre "déguisement".

— Je puis vous certifier qu'il ne s'agit nullement de déguisement. Tous nous avons accepté volontairement de nous "déclasser", et cela jusqu'à la fin de la guerre. Vous allez comprendre pourquoi.

"Tant que les "Huns" — on sait que nos amis les Anglais avaient ainsi surnommé les Allemands — ont ignoré l'existence des Q-Boats, tous les jours, régulièrement, un ou plusieurs de leurs sous-marins tombaient, comme vous dites en France, sur un "bec de gaz".

"Aujourd'hui, il n'en va plus de même, et entre les sous-marins et nous s'est instituée une guerre de ruse qui, si elle répugne à notre tempérament, n'en est pas moins indispensable à la réussite de nos projets.

"Notre but étant d'attirer les sous-marins à portée de nos pièces, il a bien fallu que nous adoptions l'apparence extérieure de navires marchands. Or, vous le savez, rien ne diffère autant d'un marin de l'État qu'un marin du commerce. Nous avons donc été obligés, afin de mieux tromper l'adversaire, de calquer notre attitude sur celle des marins embarqués à bord des cargos.

"Chez nous, plus rien ne subsiste qui, de près ou de loin, puisse nous faire prendre pour des soldats. Il nous est recommandé d'affecter la rudesse d'allure, la façon de parler, la tenue débraillée de certains matelots. Cela nous est d'autant plus dur que, commandés par des chefs éminents, ayant pour camarades des officiers qui nous sont supérieurs en grades, nous sommes tenus, par ordre, de ne leur témoigner aucune déférence.

"Quand nous les abordons, c'est la pipe à la bouche, les mains dans les poches, car qui sait si, au large, un périscope n'est pas là qui nous surveille.....

"Notre équipage, vous devez vous en douter, est bien plus nombreux que celui d'un cargo. Cependant, quand nous sommes en mer, il ne doit pas y avoir sur le pont plus d'hommes qu'un cargo n'en saurait employer.

“ Les autres sont dissimulés dans l'entrepont, dans les cales, partout, en un mot, dans les endroits où nul ne pourra les apercevoir.

“ A terre, la consigne est la même. Défense absolue pour nous de nous départir de notre attitude. Il peut y avoir — et vous le savez mieux que personne — des espions qui nous observent.

“ Or, si au lieu de fréquenter de préférence les tavernes à matelots, nous allions au club ou dans un hôtel de première catégorie, vous pensez bien que nous serions immédiatement repérés.

“ Cela, il ne le faut pas. Et c'est pourquoi, en montant à bord, nous avons tous, tant que nous sommes, renoncé aux joies de la famille.

“ Tous, ici, nous sommes mariés ; tous nous avons des enfants. Eh bien ! tant que durera la guerre, nous ne reverrons ni nos femmes ni nos mioches !

“ Ce que nous avons fait pour nous-mêmes, nous l'avons fait également pour nos bateaux-pièges. Nous les avons camouflés. Et ils le sont à tel point que, tous les jours, il nous arrive d'être arraisonnés par des navires de guerre français et même anglais.

“ Au début, nos pièces étaient placées sur le pont, derrière les bastingages. C'était suffisant. On n'avait qu'à appuyer sur un levier : le bastingage se rabattait, et la pièce envoyait ses projectiles au sous-marin. Mais, maintenant, ceux-ci se méfient. Avant que de nous accoster, ils examinent longuement le navire au périscope, et si la moindre chose leur semble suspecte, ils plongent et disparaissent.

“ Il a donc fallu dissimuler nos pièces dans les panneaux de cales et dans les canots de sauvetage. Par suite de l'adoption d'un dispositif très simple, les canons se démasquent et tirent aussitôt.

“ La seule pièce visible de l'extérieur est le canon de retraite, qui se trouve placé, comme sur tous les cargos, à l'arrière du navire. Si nous n'avions pas cette pièce à bord, le sous-marin pourrait se méfier. Mais, l'apercevant de loin, il avance de confiance, nous prenant pour un cargo ordinaire. C'est là que nous l'attendons.

“ Dès qu'il arrive à portée de canon, nous lui envoyons quelques obus, en prenant bien soin de ne pas l'atteindre. Nos coups, toujours trop courts, le mettent en confiance. Il s'imagine

avoir affaire à des “ mazettes ”, Il continue à s'approcher, puis, rassuré, nous enjoint de stopper.

“ Bien entendu, nous nous empressons d'obéir. Nous prenant pour des neutres, il nous signale d'avoir à mettre nos canots à la mer, d'y embarquer l'équipage, puis de nous éloigner.

“ Nous continuons à obéir, mais en prenant soin de manœuvrer de manière à placer nos canots dans l'axe de tir de nos pièces.

“ S'approchant sans défiance pour s'emparer soit de nos effets, soit de nos vivres, soit encore de nos papiers, le sous-marin arrive enfin à bonne portée de tir.

“ Il émerge tout à fait, et sa pièce étant parée, il envoie un obus à notre navire, généralement par le travers des machines, c'est-à-dire à l'endroit qu'il croit être le plus vulnérable.

“ A ce moment, la situation devient tragique pour ceux de nos camarades qui sont restés à bord et qui, l'œil rivé au sous-marin, s'appêtent à le couler.

“ Il leur est interdit de faire un geste. Ils doivent continuer à se dissimuler. Si l'un d'eux est blessé par l'explosion de l'obus, sa consigne est de se taire, car, tout l'équipage étant cessé s'être embarqué dans les canots, nul ne peut être resté à bord.

“ Le premier obus n'ayant pas produit l'effet escompté, le sous-marin s'approche un peu plus, afin d'en placer un second à coup sûr.

“ Mais à ce moment précis, un ordre retentit, et nos pièces, se démasquant soudain, lui envoient leur bordée qui suffit à l'expédier par le fond...”

— C'est tout simplement admirable ! fis-je.

— Peuh ! Simple question d'habitude. Mais voulez-vous que je vous conte le plus beau fait d'armes accompli par un Q-Boat ?

J'acquiesçai, comme bien on pense, et voici ce qu'il me conta.

*
* *

“ Ce jour-là — c'était en août 1917, — notre bateau, le *Dunraven*, bourlinguait en plein “ pot au-noir ”, dans le golfe de Gascogne. Aux yeux de n'importe quel marin, il avait l'apparence d'un de ces *tramps* qui, à l'époque, faisaient route d'Angleterre vers le Levant, via

Gibraltar et la Méditerranée, et dont le rôle consistait à porter des vivres et des munitions aux troupes alliées de l'armée d'Orient.

“ En réalité, notre *Dunraven*, que commandait Gordon Campbell en personne et dont la seule pièce apparente était un minable canon de 57 millimètres placé à l'arrière, était formidablement armé.

“ Non seulement de nombreuses pièces de canon étaient dissimulées un peu partout, mais deux torpilles, toujours parées, gisaient dans leurs tubes à l'avant du navire.

“ C'est dans ces conditions que, au petit jour, un sous-marin nous ayant repéré, prit chasse...

“ Dès que nous l'aperçûmes, nous feignîmes l'affolement. Nous commençâmes par pousser les feux, et, tout en zigzaguant, de façon à éviter la torpille, nous nous mîmes à tirer sur le sous-marin... en prenant soin de ne pas l'atteindre.

“ C'était là, n'en doutez pas, exiger de nos canonnières un sacrifice presque surhumain, car tous, ou presque, étaient des officiers spécialisés dans le tir au canon et qui, s'ils eussent eu entre les mains autre chose qu'un 57 millimètres, se fussent fait un plaisir d'envoyer du premier coup le sous-marin par le fond... pour peu qu'on les y autorisât.

“ Mais il eût été stupide, par vaine gloriole, de “louper la commande”.

“ A bord, nous n'avions qu'un but : amener le sous-marin à portée de nos pièces, et tous nous agissions en conséquence.

“ Au bout de trois quarts d'heure environ, le sous-marin nous envoya un obus qu'il crut évidemment bien placé, car une épaisse fumée noire s'éleva de la chambre des machines.

“ Au vrai, cette fumée provenait d'un tuyau disposé sur le pont. Elle s'en échappait par volutes de plus en plus épaisses, de sorte que les “Huns”, non prévenus, devaient croire qu'ils avaient sérieusement endommagé notre navire.

“ Dès que nous eûmes reçu cet obus, le commandant donna l'ordre de stopper et de mettre les embarcations à la mer. La “Panic party” du bord, *c'est-à-dire ceux d'entre nous qui avaient pour mission de simuler l'affolement, entra aussitôt en action* et manœuvra si bien que deux des canots furent précipités à la mer avec tous leurs occupants.

“ Du bord, nous pouvions entendre les rires et les hurrahs que poussaient les marins allemands, pour qui cette débandade constituait un spectacle de choix.

“ On repêcha les nageurs et, conformément aux ordres reçus, les embarcations s'éloignèrent dans la direction indiquée, c'est-à-dire de manière à amener le sous-marin sous le feu de nos pièces, pour le cas où il se serait risqué à inspecter les canots et ce que nous y avions placé.

“ Malheureusement, il n'en fit rien. S'approchant à 300 mètres du *Dunraven*, il tira trois nouveaux obus qui, cette fois, causèrent à bord un véritable désastre.

“ Le premier de ces obus fit sauter une grenade qui contenait 140 kilos de cordite, et dont l'explosion projeta hors de son poste de commandement l'officier chargé de la direction du tir.

“ Merveilleux de sang-froid, cet officier, quoique grièvement blessé, rejoignit son poste en rampant et sans émettre une plainte.

“ Les deux autres obus vinrent éclater en plein dans la soute aux projectiles. Bientôt des nuages de fumée — qui n'étaient pas simulés, ceux-là — indiquèrent au commandant Gordon Campbell que son navire allait sauter.

“ Voyant le danger, il allait donner l'ordre de commencer le feu, quand une saute de vent, rabattant la fumée entre le sous-marin et lui, masqua complètement l'adversaire.

“ Tirer dans ces conditions eût été folie, car non seulement on n'aurait pas atteint le sous-marin, mais on l'aurait mis en fuite.

“ Or, sur les Q-Boats, on ne faisait pas de sentiment. Notre devoir étant de couler le sous-marin, *notre navire fût-il tout entier la proie des flammes, nos hommes dussent-ils être grillés ou projetés en l'air par l'explosion de la soute aux projectiles*, il n'y avait qu'une chose à faire : ATTENDRE QUE LE SOUS-MARIN VINT SOUS LE FEU DE NOS PIÈCES.

“ C'est ce que, la mort dans l'âme, décida de faire Gordon Campbell.

“ Nous attendîmes donc que le sous-marin, aussi gêné que nous-mêmes, fît le tour de notre navire pour y placer de nouveaux obus.

“ Cependant, l'incendie faisait rage dans la soute aux munitions. Le plancher de fer, sur lequel étaient couchés les servants, devenait plus chaud de minute en minute, et ceux-ci, sans se soucier du danger, méprisant la douleur, n'avaient qu'un souci : *ne pas se montrer afin de ne pas trahir la consigne !*

“ Le sous-marin étant enfin arrivé à bonne portée, Gordon Campbell allait commander le feu, quand, malheureusement la soute aux munitions fit explosion, projetant en l'air, en même temps que la pièce de 100 millimètres qui était parée pour le tir, les officiers, les pointeurs et les servants.

“ Les “Huns”, quand ils virent les résultats de l'explosion, comprirent immédiatement qu'ils étaient engagés avec un bateau-piège, et s'empressèrent de plonger et de disparaître.

“ Mais, les connaissant, *nous savions, à n'en pouvoir douter, que nous allions être torpillés.*

“ C'est, en effet, ce qui se produisit. A peine étions-nous remis du premier choc consécutif à l'explosion de la soute, qu'un nouveau choc, causé par une torpille ; dont nous vîmes à peine le sillage, se produisit.

“ Plus terrible que le premier, ce choc détruisit tout à bord commandes et transmissions. Les appareils télégraphiques ne fonctionnaient plus, et il y avait belle lurette que les monte-charge avaient été démolis.

“ Bien que tout l'arrière du navire fût en feu, Gordon Campbell, qui savait qu'il existait encore deux pièces et les lance-torpilles en état de tirer, ne se découragea pas. Concevant un plan d'une audace folle, il organisa immédiatement un second panic-party, au moyen du seul canot restant à bord et d'un radeau.

“ Quelques hommes descendirent les morts et les blessés sur le radeau, que le canot prit en remorque.

“ L'idée du commandant était de persuader aux Allemands que le *Dunraven* en flammes et abandonné par son équipage, n'était plus à craindre, et que rien ne leur serait plus facile que de l'achever.

“ Couché sur le pont, plaisantant même avec ses canonnières, il épiait derrière la fente de visée les mouvements du sous-marin qui émergeait lentement sur l'arrière du *Dunraven*, c'est-à-dire à l'endroit où aucune de nos pièces ne pouvait l'atteindre.

“ Bien que notre navire fût en feu, car l'incendie, depuis quatre heures que durait le combat, gagnait de proche en proche, le sous-marin, craignant sans doute quelque nouvelle surprise, nous canonna, prenant notre pont en enfilade. Puis, constatant qu'aucun mouvement ne s'était produit à bord, il émergea en plein.

“ C'est là que l'attendait Gordon Campbell.

“ Quand l'ennemi fut par le travers, bien en vue, nous lui lançâmes une torpille qui le manqua de quelques pouces.

“ Nous en pleurions de rage !

“ Fort heureusement, il ne l'aperçut pas et continua à avancer par tribord avant.

“ Nous lançâmes alors notre seconde torpille. Le choc se produisit, et le sous-marin s'en fut par le fond, où le *Dunraven* n'allait pas tarder à le rejoindre, car, blessé à mort, et bien qu'il fût chargé de liège et de planches, afin de le rendre insubmersible, il coulait lentement, liège et bois ayant été détruits par l'incendie.

“ Gordon Campbell aussi calme que d'habitude, ayant autour de lui ce qui restait de l'équipage, lança alors par sans fil le signal de détresse S. O. S.

“ Quelques minutes après, le yacht américain *Norma* et les destroyers anglais *Alcock* et *Christopher* arrivaient sur le lieu du combat.

“ Nous passâmes à leur bord, tandis que lentement s'enfonçait dans les flots notre *Dunraven* . . .”

— C'est vraiment merveilleux ! m'écriai-je, et c'est là un des plus beaux faits d'armes de la guerre !

Mon ami eut un sourire, puis :

— Ah ! Français que vous êtes ! Vous appelez cette petite chose un fait d'armes ! Mais alors, comment appellerez-vous ce qui se passe actuellement à Verdun ? Nous avons “ tenu ” quatre heures contre les “ Huns ? ” Mais eux, ceux de Verdun, voilà six mois qu'ils “ tiennent ” contre l'armée allemande tout entière ! Le plus beau fait d'armes de la guerre, c'est celui-là !

Et tandis qu'il parlait, tous les officiers qui se trouvaient là et qui tous portaient à leur boutonnière l'insigne de la Victoria Cross, la plus haute distinction qui se puisse donner en Angleterre, se figeant dans l'attitude du “ garde-à-vous ”, les yeux fixés sur une carte du front où étincelait le mot “ Verdun ”, firent le salut militaire.

Ch. LUCIÉTO.

(*En missions spéciales.*)

DOMESTIQUE IRRÉPROCHABLE

— Jean, je suis fatiguée de votre négligence. Regardez-moi donc cette poussière sur tous les meubles. Elle date au moins de six mois.

(*Très digne.*)

— Dans ce cas, Madame, elle est de mon prédécesseur. Je ne suis au service de Madame que depuis trois mois.

NOCES DE COTON...NOCES DE RADIUM

Tout le monde sait aujourd'hui ce que sont les noces d'argent et les noces d'or. Peu de gens connaissent, par contre, les autres anniversaires de la vie conjugale pourtant régulièrement célébrés, dans certaines contrées.

Noces de coton, 1er anniversaire ; noces de papier, 2e anniversaire ; noces de cuir, 3e anniversaire ; noces de bois, 5e anniversaire ; noces de laine, 7e anniversaire ; noces d'étain, 10e anniversaire ; noces de soie, 12e anniversaire ; noces de cristal, 15e anniversaire ; noces de porcelaine, 20e anniversaire ; noces d'argent, 25e anniversaire ; noces de perle, 30e anniversaire ; noces de rubis, 40e anniversaire ; noces d'or, 50e anniversaire ; noces de diamant, 60 ou 70e anniversaire, suivant la tradition.

Nous croyons pouvoir ajouter à cette liste les noces de radium, célébrées après soixante-quinze ans de mariage. Événement tout à fait exceptionnel, bien entendu, mais nous souhaitons bien sincèrement à nos lecteurs mariés de les compter parmi leurs fastes familiaux.

LE GOUT DU MARI

— Comment votre mari trouve-t-il votre manteau ?

— Je ne sais. Il n'a pas encore eu la note.

La vraie maman des tout petits ⁽¹⁾

MON intention, en rédigeant ce rapport, n'a pas été de faire œuvre scientifique ou philosophique. J'ai simplement songé à ce que toute jeune mère, convaincue de ses responsabilités, s'efforce d'accomplir pour s'acquitter dignement de ses fonctions de chrétienne et de Française: c'est une chose si grave et si délicate que d'élever un enfant, au sens plein et profond du mot: *Elever, c'est faire monter... jusqu'ou? — Jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu!*

C'est la grandeur de ce but qui donne toute la noblesse au rôle du père et de la mère. Dieu les a établis deux: c'est qu'ils doivent unir leurs efforts.

Je ne dirai rien du rôle du père, puisqu'il faut se borner; je ne parlerai pas non plus de l'autorité, cette question devant être traitée par une voix plus autorisée que la mienne. Parlons donc du rôle de la mère dans la formation religieuse de l'enfant.

I.—Les sollicitudes de la jeune mère pour le petit être que Dieu lui envoie s'éveilleront non pas seulement à sa naissance, mais dès qu'elle aura le bonheur de l'espérer. Qu'elle se réjouisse alors, et qu'elle rêve de l'élever dans l'amour le plus pur de la France et de l'Eglise et pour le ciel. Qu'elle allège aussi ses souffrances si pénibles, ses nombreux sacrifices, en les offrant à Dieu pour son enfant, afin qu'il soit plus beau et meilleur. Le petit être — Mgr Dupanloup nous l'affirme — participe aux actes de piété et de vertu, aux communions de sa mère. Plus la vie surnaturelle de celle-ci sera intense, plus son enfant aura chance d'en tirer large profit: on forme comme on est.

II.—Voici bébé baptisé devenu enfant de Dieu, héritier du ciel. Le péché originel est effacé, mais ses multiples tendances mauvaises se feront jour encore. Heureusement, il y aura aussi les bonnes dispositions, et nombreuses. Il faut que la mère les connaisse, entrave les unes, développe les autres; elle devra surveiller l'éclosion des défauts pour les corriger aussitôt et promouvoir des habitudes bonnes qui seront des vertus et qui permettront à la petite âme d'avoir plus d'élan et de prendre son essor vers l'idéal. Cultivons surtout les bonnes qualités de l'enfant; corrigeons un défaut par la vertu opposée. Rien mieux que la bonne graine n'étouffera la

mauvaise. C'est la grande œuvre de l'éducation. Les premières vertus à développer chez l'enfant sont: *la piété, la loyauté, l'obéissance*; elles doivent être *la base de tout*.

III.— Cette œuvre de l'éducation exige la présence assidue de la mère près de son jeune enfant. Mères, quittons nos petits le moins possible; trouvons près d'eux notre occupation et notre joie. Quel plus charmant tableau que celui de cette jeune maman entourée de ses chérubins? J'ai connu tel bébé de dix-huit mois, qui, sitôt que sa mère apparaissait dans la salle d'enfants, lui préparait chaise, tabouret et surtout son ouvrage, car il se croyait ainsi plus sûr de la conserver.

Plus ils posséderont maman, plus ils la connaîtront et l'aimeront. Veillons scrupuleusement au choix des personnes qui devront nous suppléer près d'eux; soyons assurées de leur parfaite moralité, de leur honnêteté, de leur bon esprit religieux.

C'est en restant près de nos petits que nous connaissons leurs tendances, leurs dispositions bonnes ou mauvaises, que nous formerons leurs premières habitudes et que nous ébaucherons leur caractère.

Nous y parviendrons: 1° en les formant à la piété; 2° en éveillant et en éclairant leur conscience; 3° en leur donnant les premières bases de l'énergie morale.

a) *Piété*.—Il est doux et facile à la mère de faire connaître et aimer Dieu, Notre-Seigneur, à son petit enfant. Prenez ce petit sur vos genoux, jeunes mamans, et, sitôt que sa langue saura bégayer, que ses premiers mots, avec "papa" et "maman", soient: "Jésus, Marie, Joseph", — "Jésus, je vous aime"!

Chaque matin, nous assisterons au réveil de nos petits et nous leur apprendrons à faire aussitôt le signe de la croix; un peu plus grands, ils offriront leur cœur et leur journée à Jésus et salueront leur bon ange, leur protecteur et leur ami.

A la prière du soir, dite en famille, nous nous souviendrons des dévotions des mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré Cœur, des saints anges et de l'Enfant Jésus. Chaque maison devrait avoir son petit oratoire, que les enfants orneraient avec plaisir.

Avant et après les repas, le *Benedicite* et les Grâces seront pieusement récités par un des enfants. J'entendis un jour, dans une famille, le plus petit, en priant Dieu de bénir les aliments, lui demander d'en donner à ceux qui n'en avaient pas.

Enseignons aux enfants l'amour de la Sainte Vierge, si pure, si belle, si bonne, qui tient dans ses bras et soigne le petit Jésus, leur modèle en toutes choses. Mettons sous leurs yeux quelques belles images ou des gravures de la vie de Jésus, de la Sainte-Famille, où Jésus travaille avec saint Joseph, et où il obéit à ses

(1) Rapport présenté au Congrès des Associations familiales de France (Lille, 1er déc. 1920), par Mme Leclerc-Huet, reproduit par l'*Action populaire*.— L'autorité d'une mère de quatorze enfants est incontestable. Nos lectrices trouveront dans ses conseils une vivante mise en œuvre d'une excellente pédagogie.

parents. Expliquons-leur les stations du chemin de la croix. Qu'ils aiment à voir et à désigner le crucifix et à baiser ses pieds sacrés. Qu'ils visitent Jésus au tabernacle et aiment les belles cérémonies et les chants de nos églises. Toutefois, n'abusons jamais de leur patience.

Les prières ne suffisent pas: utilisons les diverses fêtes de l'année pour instruire nos petits des mystères de la religion, et racontons-leur la vie de Jésus, de la Sainte Vierge, de nos grands saints, nous mettant à leur portée et soulignant les faits qui les émeuvent ou qu'ils tiendront à imiter. Disons-leur la beauté de Dieu; faisons-leur voir le Créateur dans la nature qu'ils aiment: soleil, espace, fleurs, oiseaux et fruits. Redisons-leur la bonté de Notre-Seigneur à leur égard. C'est lui qui leur a tout donné, même leur petite mère; si nos petits aiment Dieu, notre cause est gagnée et notre tâche est facile.

Pour faire aimer la piété par nos enfants, que la nôtre soit douce, aimable, gaie, conciliante, compatissante. Que nos petits, lorsque nous revenons de la Messe, et surtout de la Communion, sentent que nous rapportons un Dieu de paix, d'amour et de sérénité. Ce Jésus, qui appelait à lui les petits enfants, les aimait et les bénissait.

b) Formons en eux une conscience juste et jamais ne leur montrons comme péché ce qui est une peccadille. Si nous leur faisons une dévotion difficile, ne seront-ils pas tentés, plus tard, de la rejeter?

Un bon enfant, au cours d'un déjeuner de cérémonie chez sa tante, renverse sur la nappe une cuillerée de chocolat. Désespoir et sanglots du pauvre petit qui s'exclame:

— Dites, bonne tante, que ce n'est pas un péché mortel?

On sut, plus tard, que la gouvernante lui avait dit:

— Si tu taches la nappe, c'est très grave.

Nous dirons à nos petits que Dieu les voit toujours, que leur bon ange est joyeux ou triste, selon qu'ils sont sages ou méchants; mais nous éviterons, même pour les corriger, de leur présenter un bon Dieu Croquemitaine. Un enfant tombe un jour après avoir désobéi; il se blesse.

— Tu vois, méchant, le bon Dieu t'a puni!

Et l'enfant, exaspéré, de lancer au bon Dieu un mot, hélas! fort peu respectueux.

Non, Mesdames, montrons-leur un Dieu juste, ami bon, si bon que Bébé craindra de le contrister, tout autant et plus qu'il aurait peur de faire pleurer petite mère. L'enfant, bien habitué à cette présence de Dieu et de son ange gardien, nous restera obéissant en notre absence. Où qu'il sera, nous serons sûres de lui, même lorsque Bébé, devenu jeune homme, devra s'échapper du nid familial. Écoutez celui-ci: à la veille du départ au régiment, il embrasse sa mère, émue,

et la rassure: "Si j'avais voulu, j'aurais pu mal me conduire ici: je ne l'ai pas fait; je ne le ferai pas plus ailleurs." Il tint parole.

Assuré d'avoir toujours son Jésus et son ange avec lui, Bébé évitera les terreurs de l'obscurité et de la solitude, et restera calme dans le danger. Sous les bombardements intenses de la grande guerre, alors que tant de personnes se précipitaient aux caves, toute une petite famille se rendormait paisiblement à la seule invocation: "Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous."

Ayons à cœur d'avoir des enfants *loyaux et parfaitement sincères*(2). Témoignons-leur notre confiance et ne paraissions jamais douter de leur parole, à moins que le contraire ne soit évident. Sachons lire dans leurs yeux et dans leur âme. Il importe, pour fortifier cette sincérité et cette justesse de la conscience chez nos petits, que le mensonge soit à leurs yeux une honte et une déchéance, et que, par ailleurs, nous évitions de les réprimander ou de les punir à tort ou pour des futilités. *Qu'ils soient entourés de franchise et de sincérité.*

Que l'exemple du mensonge ne les effleure jamais. Ne les nourrissons ni de contes ni de faux prétextes; soyons près d'eux vrais et simples en tout. *L'enfant est naturellement droit et sincère*; ce sont les mauvais exemples ou la fausse éducation qui le rendent dissimulé ou menteur.

Pardonnons aussi toujours une faute avouée spontanément, et même n'en paraissions pas étonnés; consolons, conseillons et encourageons; c'est le plus sûr moyen de garder leur confiance.

c) Nos enfants deviendront d'excellents chrétiens si, avec une piété sérieuse et une conscience droite, nous développons chez eux *l'énergie morale*.

Les moyens en sont nombreux; il semble que, pour mieux y réussir, nous devions les habituer:

1° A l'obéissance; 2° à la maîtrise de soi; 3° au sacrifice.

1° Pour que l'obéissance de nos petits soit vraiment sérieuse, il faut, le cas échéant, que nous tenions, envers et contre tout, à ce que nous avons commandé même si notre patience était mise à une rude épreuve. Surtout, ne cédonis ni aux larmes ni à l'obstination. J'ai vu des enfants résister pendant deux heures et plus, et finir par se soumettre parce que maman les avait dominés par son calme, sa dignité, sa patience ferme. Soyez persuadées qu'ils ne recommenceront pas de sitôt, surtout si une

(2) On connaît la prière, aussi chevaleresque dans sa forme que dans son esprit qu'un de nos grands chefs, le général de Maud'huy, aime à réciter: "Monseigneur saint Louis, messire Bertrand Duguesclin, messire Pierre de Bayard, faites que mes enfants soient braves et ne mentent jamais."

sanction méritée et appropriée en fortifie le souvenir. Tel petit bonhomme de trois ans, par son obstination, arrive trop tard au déjeuner : “ Tu as été longtemps têtue ; vois donc, la table est vide : plus de tartines, plus de sucre. Ah ! par bonheur, encore un peu de pain sec ! Il faudra t'en contenter.” Et Bébé, au jardin, demande à maman d'y planter beurre et tartines afin d'en cueillir au besoin.

Soyons impitoyables contre toute désobéissance délibérée, mais ne commandons jamais qu'à bon escient.

2° Que l'enfant apprenne à se *maîtriser*, à dominer ses colères. Corrigeons-le de ses accès par l'autorité calme et ferme, la solitude. Et une fois l'accès passé, il comprendra notre remontrance et acceptera de se punir lui-même.

J'ai connu tel enfant de quatre ans, terrible dans ses colères : petits meubles et jouets voltigeaient autour de lui à leur grand détriment. Une admonestation bien appliquée, après une folle colère, l'a absolument corrigé. Il avait compris et demandé qu'on ne le laissât plus à rien faire. Devinait-il déjà que l'oisiveté est mère de tous les vices ? Le fait est qu'il devint un modèle de douceur. Apprenons-leur à être courageux, résignés et patients dans l'épreuve. Un garçonnet, souvent contrarié dans ses jeux et études par les maladies, rongeaient son frein. Sa mère lui dit : “ Tu vois, petit, le bon Dieu veut te rendre patient.” Lui de répondre vivement : “ Il aura bien du mal.” Non, le bon Dieu n'eut pas de mal, car plus jamais on ne l'entendit se plaindre, pas même sur le champ de bataille où, blessé à mort, il demanda simplement à son capitaine d'assurer à ses parents qu'il était mort chrétiennement.

3° Habitons enfin nos enfants au *renoncement* et à l'*esprit de sacrifice*. Ne les laissons pas se plaindre : le petit Jésus n'a eu qu'une crèche, et sa première maison a été bien peu confortable : il voulut être pauvre. Quel bel exemple ! Et les enfants se plaindraient !... C'est un précieux avantage d'être content de son sort. Habitons-y nos petits par notre exemple, par nos paroles ; pour les grands, ce peut être de la résignation ; chez les petits, c'est une sorte de bonne humeur exempte d'égoïsme et de la recherche de soi.

Et que la mortification ne soit pas oubliée : qu'ils se mortifient d'abord en mangeant de tout, même ce qu'ils n'aiment pas. Bientôt il n'y aura plus de difficiles à table.

Par là, il leur sera plus facile qu'on ne pense de se priver pour les pauvres et les vieillards. Dans plusieurs familles, les desserts, pendant le Carême, sont comme en autre temps sur la table ; les petits se servent, mais, en toute liberté, vont porter leur part dans une boîte qui se remplit bien vite pour les pauvres. Il y a émulation, et le plus sage grossit sa boîte de la part de ses parents.

Mais — fragilité humaine ! — les meilleures résolutions sont sujettes à des accidents fâcheux. Un gros bonhomme de grand appétit — appelons-le Bob (il a cinq ans à peine) — a déjà accompli de multiples sacrifices : la boîte est presque pleine ; c'est superbe ! C'est si beau que, en y portant une nouvelle part, il s'arrête en contemplation... La tentation est trop forte, et il vide la moitié de la boîte !... On s'en aperçut le soir ; ce fut un tolle indigné de la part des frères et des sœurs, à la grande confusion du gourmand. La maman fit sa remontrance :

— Tu n'étais pas obligé de donner tes desserts, mais, une fois donnés il est laid de les reprendre. Et puis, les petits orphelins n'auront pas leur part.

Bob est généreux : il réparera et le dimanche suivant, jour de Pâques, il porte lui-même aux bonnes Sœurs de l'orphelinat tous ses œufs de Pâques. Le bon diable — car c'en était un — est devenu Jésuite.

N'ayons pas peur de ces natures turbulentes et vibrantes. Calmons-les par récréations, exercices et jeux au grand air pur. Ayons soin de ne pas leur briser les ailes, mais sachons canaliser ces forces, dirigeons-les vers le bien, le beau et le devoir ; nous les leur ferons connaître, aimer, et enfin, et surtout : vouloir.

Est-il besoin d'ajouter que l'esprit de sacrifice aura pour corollaire l'esprit de charité et l'amour des pauvres et des humbles ?

J'ai connu une famille où chaque enfant s'occupait spécialement d'un petit pauvre de son âge ; il en était, pour ainsi dire, le petit parrain, et pour lui se privait volontiers de ses bonbons et de ses petits sous.

Ainsi élevé, l'enfant s'en va joyeusement dans la vie, mais sérieusement aussi. Il pense de bonne heure au grand acte chrétien, heureux prélude de ce que sera sa vie dans l'éternité.

Que ce soit un bonheur pour nous de préparer notre petit à la *première confession*, qui peut et doit être pour lui une joie et une récompense. *Que ce ne soit jamais une punition* : aller demander au bon Dieu de lui faire une âme toute blanche, quel bonheur ! Et c'est si facile de dire ses péchés au prêtre très bon qui remplace le bon Dieu !

Et ensuite vient le grand acte chrétien, la *Communion des petits enfants*. Combien leurs âmes reçoivent de grâces de pureté et de force dans ce contact avec leur Jésus !... Ne retardons pas leur bonheur pour de futilles prétextes, dès qu'un prêtre judicieux les y autorise ; les petits sont si sensibles à tout ce qui nous vient du ciel !

Une bambine de quatre ans pleurait à chaudes larmes de ne pas accompagner sa sœur à la sainte Table. — Une autre, interrogée sur ce qu'elle faisait après la Communion, répondait : “ J'aimais.”

Voici qui est plus beau : le pain de l'âme remplaçant le pain du corps. Pendant l'occupation allemande à Roubaix, alors que si souvent, hélas ! les jours de jeûne forcé se multipliaient, une fillette de dix ans disait à sa dame catéchiste :

— Madame, quand il n'y a plus de pain le matin à la maison, je vais avec ma petite sœur à la Messe, et quand nous avons communié, nous oublions que nous n'avons pas déjeûné.

Voilà, Mesdames, ce qu'ont fait et ce que font beaucoup d'entre nous pour procurer à nos enfants cette éducation chrétienne, sans laquelle la vie perdrait tout idéal. Il nous faudrait parler aussi des qualités et des vertus qui doivent être notre apanage, de l'*exemple à donner aux petits*, de la prudence nécessaire, surtout dans les réunions auxquelles les enfants sont admis : ils observent beaucoup, écoutent de même, et il suffit de très peu de chose pour ouvrir de vastes champs à leur imagination si vive et si curieuse.

Un bon petit de quatre ans, tout naïf et gentil disait :

— Les dames parlent et j'ouvre mes bonnes oreilles.

Respectons et faisons respecter ces bonnes petites oreilles. Mais ils ont aussi des yeux : que chez nous aucun livre, ni journal, ni gravure ne puisse troubler leur petit cœur si innocent(3). Laisserions-nous à leur portée un poison ou une arme dangereuse ? Et pourtant, que serait un accident à leur corps en comparaison d'une blessure à leur âme ?

Mais il faut se borner.

Les journées d'une maman sont donc bien remplies... Le soir, après la prière dite en commun, chacun demande pardon à Jésus des petites fautes de la journée et s'appête à mieux faire le lendemain.

Couchons nos petits tôt et à heure régulière puis donnons-nous la joie bien méritée d'aller embrasser nos chérubins dans leurs petits lits. Bénissons-les de l'eau bénite qui chasse les démons au nom de Jésus, de Marie, gardienne de toute pureté. Croisons leurs mains sur leur petit cœur, afin d'y bien tenir leur doux Jésus, et qu'ils disent merci et bonsoir au bon ange.

Quand nos filles et surtout nos fils seront grands, n'oublions pas ce bonsoir de la maman, Dans la chambre close, silencieuse et calme, ce sera l'heure d'un conseil ou d'un avertissement, ce sera souvent aussi l'heure d'une confidence qui s'épanchera dans le cœur de maman, toujours aimante, toujours discrète, toujours pieuse.

Tout ce travail de la mère, travail si urgent et si grave, n'aura chance d'obtenir des résul-

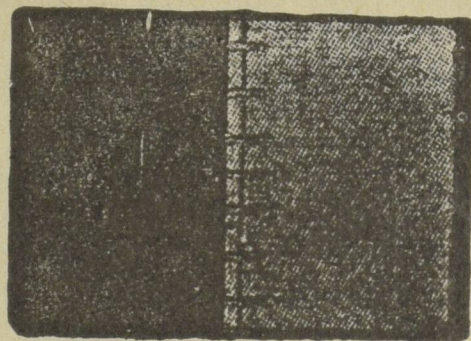
(3) La valeur éducatrice de l'image est grande sur des imaginations enfantines ; il s'ensuit que le choix doit être sévère des recueils et des illustrés que nous mettrons aux mains des enfants.

tats durables que si deux conditions importantes sont remplies. *Il faut que le père soit là* : à lui d'aider la mère et de la soutenir ; à lui de donner les grands exemples de foi, d'honneur, de franche et solide piété, d'esprit de devoir et de cravail, de respect et d'amour de notre sainte religion et de ses ministres. Il faut que dans la vie religieuse de l'enfant nous retrouvions, avec le cœur de la maman, la raison et la volonté du père. L'autre condition n'est pas moins indispensable : l'éducation religieuse de nos petits ne sera consolidée que dans la mesure où elle sera *continué à l'école, sous notre contrôle*, et avec la persévérance jamais lassée de nos efforts et de notre sollicitude.

Ne reculons jamais devant notre labeur, ne nous décourageons jamais. Semons, avec l'aide de Dieu que nous invoquerons avec ferveur ; nous récolterons tôt ou tard, mais sûrement. Nous aurons accompli ce que Dieu, la France et l'Eglise attendent de nous, et nous aurons gardé fidèlement les nobles traditions de notre race. Nous la ferons aimer et respecter dans le monde entier, témoin l'hommage que déjà rendit l'Amérique "aux admirables mères françaises", à qui l'on doit les poilus dont Dieu se servit pour sauver la patrie.

Mme LECLERC-HUET.

LIVRETS AVEC ANNEAUX POUR FEUILLETS MOBILES



L'ACTION SOCIALE Limitée
103, rue Ste-Anne, Québec

La montagne du géant

(Légende flamande)

Au IX^e siècle, il y avait auprès de Bruxelles un petit château en bois situé à un endroit que l'on gravit encore par des ruelles escarpées et qu'on appelait la montagne du Géant.

Ce petit château était, en effet, occupé par un géant nommé l'Ommegauck, d'un mot du pays qui voulait dire *protecteur des chemins*, parce qu'il employait sa puissance à redresser les torts dans le pays, pourchassant les voleurs, défendant les honnêtes marchands et purgeant la contrée des brigands vagabonds qui infestaient les routes.

Son manoir, bâti sur une colline plus élevée de quatre-vingt pieds que le sol environnant, paraissait inabordable, la montagne étant de tous côtés taillée à pic; le géant n'y remontait qu'à l'aide d'un rude escalier.

Il se plaisait beaucoup dans son logis; bien qu'il fût bon, son humeur était bizarre, sauvage; il parlait peu et avec brusquerie.

Resté veuf de bonne heure, il avait une fille unique nommée Hélène, qui ne lui ressemblait pas, car elle était de taille ordinaire et très gracieuse. Remarquable par sa beauté, elle avait, en outre, un caractère charmant.

La vie de la pauvre enfant manquait de gaieté, car son père ne lui laissait voir personne. Il la tenait enfermée pendant ses excursions, et jamais elle n'était descendue dans la vallée.

Ses seules distractions consistaient dans la culture des fleurs et dans l'élevage des oiseaux; elle regardait aussi par sa fenêtre ce qui se passait aux alentours.

Elle avait atteint l'âge de dix-huit ans sans avoir aperçu de près d'autres visages que ceux de son père et des serviteurs.

Or, un jeune et vaillant chevalier nommé Hans de Huysteen, qui était parti en expédition contre les Normands et s'était couvert de gloire, revint dans le pays. Son père étant mort, il lui succéda dans la direction des mines de cuivre, qu'il possédait dans la forêt de Soigne et qui occupaient de nombreux ouvriers.

Un jour que le géant, sorti pour faire des courses, avait laissé, comme de coutume, Hélène seule au château, elle se mit à la fenêtre. Le chevalier de Huysteen passait en ce moment au pied de la montagne. Il aperçut la jeune fille, et fut saisi d'admiration.

Aussitôt il se mit à gravir l'escalier; mais au moment où il allait entrer dans le château, le géant parut. Sa fille accourut au-devant de lui et salua l'étranger en rougissant.

L'Ommegauck fronça les sourcils:

— Qui t'a rendu assez hardi pour pénétrer dans mon manoir? dit-il à Hans.

— Seigneur, répondit celui-ci, excusez-moi, je vous prie. J'ai aperçu votre fille à la croisée, et l'admiration m'amena à ses pieds.

— Qui es-tu? reprit le géant.

— Hans de Huysteen répondit le jeune homme. J'ai combattu les Normands, et Lothaire m'a armé chevalier.

— Tu es digne de nous, dit le géant; mais j'ai fait un vœu: tu ne seras l'époux de ma fille que si tu peux demain, à la première heure du jour, venir la chercher ici à cheval, à travers un portique de pierre, pour la conduire à l'église de Saint-Géry.

Là-dessus, le géant referma sa porte et laissa le pauvre jeune homme sur le petit plateau de la montagne. Un regard doux et compatissant qu'Hélène lui avait jeté lui mettait cependant un peu de courage au cœur.

Mais lorsque, considérant l'escalier, il vit ce qu'on lui avait prescrit, quand il réfléchit qu'on lui donnait la nuit seulement pour une entreprise formidable, quand il eut mesuré les quatre-vingts pieds d'escarpement sur lesquels il fallait faire une route et l'impossibilité de monter des pierres pour bâtir un portique, il comprit que le géant s'était moqué de lui. Or, tout le monde savait qu'il ne revenait jamais sur sa parole.

Cependant l'espoir de conquérir Hélène empêcha Hans de voir là un obstacle insurmontable. Il courut à sa mine, où travaillaient six cents ouvriers. Il appela leurs chefs, et leur demanda s'ils ne pourraient pas, en une nuit, construire un chemin qui conduisit à la montagne du Géant.

Les mineurs lui répondirent que ce vaste travail demanderait au moins une année.

Hans n'insista pas et se sentit bien triste. Comme il errait dans les sombres galeries, il rencontre un petit homme haut de quatre pieds à peine, en cheveux blancs, qui l'interpella.

— Vous êtes dans la douleur, dit-il; si vous voulez, je vous tirerai de peine.

— Si je veux! s'écria le chevalier; mais qui êtes-vous?

— Vos mineurs, dit le petit homme, m'appellent le lutin. Moi et les miens nous habitons ces demeures souterraines que vos fouilles viennent troubler. Si vous me promettez de fermer cette mine et de nous y laisser, nous ferons cette nuit le chemin; nous bâtirons la porte de pierre, et demain vous serez l'époux d'Hélène. D'ailleurs, pour ne pas nuire à votre fortune, je vous indiquerai une autre mine plus abondante et je vous dévoilerai comment on peut étamer le cuivre.

Fou de joie, Hans promit tout ce que le lutin voulut.

Pendant ce temps, le géant voyant venir la nuit, riait aux dépens du sire Huysteen.

Mélancolique, Hélène se taisait.

Vers minuit une grande tempête s'éleva. Un vent furieux ébranlait le manoir, brisait et déracinait les arbres; le tonnerre faisait entendre de sourds roulements, des éclairs sillonnaient la nue.

Hélène, tout effrayée, quitta sa chambre pour se réfugier auprès de son père. Celui-ci ouvrit la fenêtre.

— C'est sans doute, dit-il, le démon de la chasse qui sort de la forêt de Soigne.

Mais la nuit était tellement obscure, qu'il ne vit rien; seulement, il entendit un bruit de marteaux, un cliquetis de pioches, un roulement de brouettes et la voix confuse des travailleurs. C'était un sourd vacarme et un bourdonnement continu comme si cent mille hommes pressés, haletants, eussent été rassemblés là.

— Le chevalier Huysteen est fou! s'écria-t-il, il a entrepris le chemin.

Il referma la fenêtre, car un grand coup de vent venait d'éteindre sa lampe.

Hélène remonta se coucher, mais il lui fut impossible de s'endormir.

Aux premiers rayons de l'aurore, elle courut à la fenêtre.

Sa surprise et sa joie furent extrêmes en voyant devant le château une magnifique porte de pierre. Elle jeta un cri qui fit accourir son père.

Au même moment, Hans de Huysteen parut à cheval sous le portique ayant en main la bride d'un magnifique palefroi qu'il amenait pour Hélène. Tout ce que l'Ommegauck avait exigé était accompli.

Il embrassa le chevalier, appela sa fille et mit sa main dans celle du chevalier. Le mariage eut lieu le même jour, avec beaucoup d'éclat.

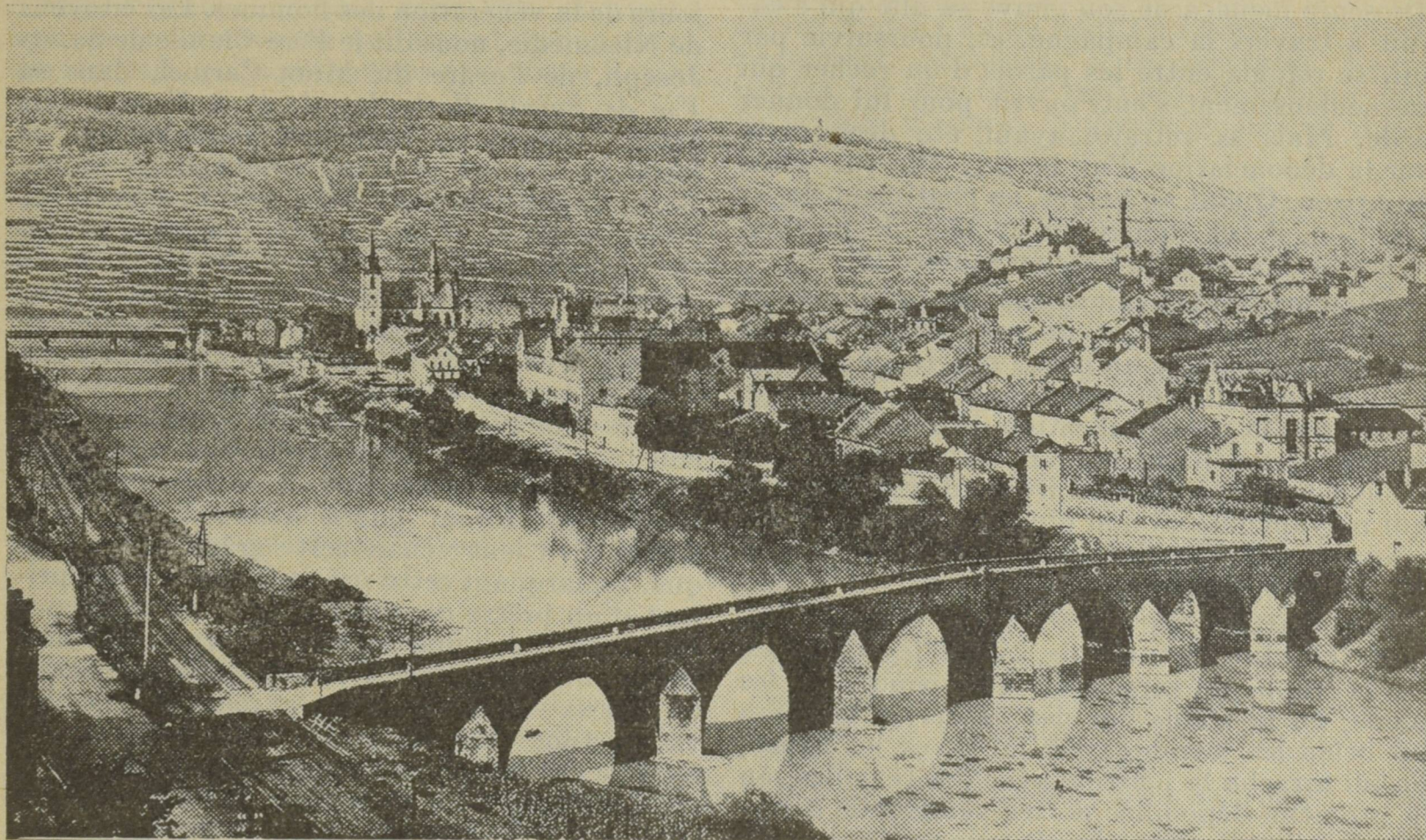
Hans tint fidèlement la parole qu'il avait donnée au lutin. Il ferma la mine; le lutin, de son côté, tint la sienne et le fit puissamment riche.

Les deux époux, en outre, eurent de nombreux enfants et furent très heureux.

Cent ans plus tard, un des descendants d'Hans, Robert de Huysteen, établit en souvenir de son ancêtre la cavalcade de l'Ommegauck, procession dans laquelle on promenait un géant entouré de sa colossale famille.

Cette coutume se répandit dans les autres villes de Flandres, où elle persiste encore aujourd'hui.

VALDOR.



VUE DE BINGEN, SUR LE RHIN.—Le pont que l'on voit au premier plan traverse la Nahe, petite rivière qui se jette dans le Rhin.

Sainte Barbe

La "Sainte-Barbe" est une fête restée très populaire ; l'approche du 4 décembre nous fournit l'occasion de parler de la sainte ainsi fêtée et de rappeler l'origine de la dévotion dont elle est l'objet.

Vers l'an 236 en Turquie d'Asie à Nicomédie, sur les bords de la mer de Marmara vivait une jeune fille d'une grande intelligence et d'une grande beauté, appelée Barbe. Elle était de race illustre car par sa mère elle appartenait à la famille de la Sainte Vierge. Son Père Dioscore, riche seigneur païen, lui défendait de fréquenter le monde et la contraignait à résider dans un château-fort dont la tour n'était éclairée que de deux fenêtres.

Barbe ainsi recluse, trouva le moyen de recevoir l'enseignement d'un saint prêtre, qui lui fut envoyé par Origène, et qui après l'avoir instruite dans la religion chrétienne, lui procura le baptême. En manifestation de sa foi, elle renversa les idoles, elle traça le signe de croix sur une des colonnes de sa demeure, et pour honorer la troisième personne de la Sainte Trinité qui avait éclairé son âme, elle fit percer à sa tour une troisième fenêtre.

Son père était en expédition contre les chrétiens ; à son retour, il demanda les raisons de ces changements à Barbe, qui lui avoua qu'elle avait abjuré le paganisme. Outré de fureur, Dioscore menaça de son glaive sa fille qui s'enfuit à travers la campagne, et, poursuivie par lui, se refugia entre les parois d'un rocher qui miraculeusement s'entr'ouvrit pour lui donner asile. Mais sa retraite ayant été découverte sur la dénonciation d'un berger, elle fut jetée en prison. Quant au berger, en châtiment de sa trahison, il fut changé en un bloc de marbre, et ses brebis transformées en sauterelles.

Dioscore tenta vainement de faire revenir Barbe à l'idolâtrie, et ne put obtenir qu'elle consentit à épouser un païen qui la demandait en mariage ; elle répondait que les idoles n'étaient que la personnification de grossiers mensonges, et qu'elle ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ. Alors on la livra au juge Marcien qui n'ayant pu, lui non plus, la convaincre de renoncer au christianisme, la condamna aux plus cruels supplices.

Son martyre dura trois jours pendant lesquels elle fut torturée de toutes les manières, On la frappa de verges ; on la suspendit par les pieds ; on la traîna sur des débris de verre ; on lui brûla les membres, on lui perça les flancs ; on lui arracha la poitrine avec des tenailles ; on la promena dépouillée de ses vêtements, à travers la ville. Barbe endurait tous ces tourments sans se plaindre, et le Christ l'encourageait, lui envoyant ses anges pour la couvrir de leur clarté. Enfin, Dioscore ayant voulu la décapiter

lui-même, elle se soumit généreusement et, libérée par ce dernier supplice, son âme s'envola vers le ciel.

La punition de ce père dénaturé ne se fit pas attendre ; comme il descendait de la montagne, où il avait accompli son forfait la foudre éclata sur lui, et son corps fut entièrement consumé. Le poète Santeul qui a composé trois hymnes en l'honneur de sainte Barbe, patronne du célèbre collège où, comme saint Ignace, il fit ses études, n'a pas manqué de faire ressortir l'opposition entre la douceur de notre sainte et son nom qui, en latin, évoque plutôt l'idée de la barbarie dont elle fut victime. Un de ses traducteurs a rendu ainsi sa pensée :

Quitte le nom cruel que te donnait la terre,
Vierge plus douce qu'un agneau ;

C'est le nom qui convient à ton barbare père
Qui voulut être ton bourreau !

Tandis que le vent dissipait les cendres de Dioscore, la piété chrétienne recueillait avec grand soin les reliques de sainte Barbe. Un prêtre nommé Valentinien ayant emporté le corps et la tête, et les ayant embaumés, rendit à ces restes vénérables les derniers honneurs, et les ensevelit avec respect. On croit que le lieu de cette sépulture s'appelait Gélasse, non loin d'Euchaïta. Ce lieu peu connu, fut choisi à dessein pour soustraire le saint corps aux profanations.

Mais la Providence ne permit pas que le tombeau de sainte Barbe fut privé pour toujours de la vénération des hommes. Les citoyens de Nicomédie, nous dit le Père Claude de Saint-Joseph, de l'ordre du Mont-Carmel, dans sa *Vie de Sainte Barbe* imprimée à Vesoul vers 1705, "voyant les fréquents miracles qui se faisaient chaque jour au tombeau de sainte Barbe firent faire une belle boîte couverte de lames de fin or et enrichie de plusieurs pierres dans laquelle ils placèrent le corps de la sainte et, quoique païens, le portèrent à leur temple et le suspendirent à la voûte avec quatre chaînes d'or. Mais les chrétiens ayant pris Nicomédie par un siège où il y eut beaucoup de blessés et de tués par les infidèles, entrèrent dans leur temple pour piller les trésors qu'on y avait réfugiés. Dans ce nombre, il se rencontra des blessés qui furent guéris sur-le-champ, sans savoir d'où leur venait cette grâce, jusqu'à ce que, remarquant cette précieuse boîte, ils apprirent d'un prêtre qui était auprès, qu'il y reposait le corps d'une certaine vierge, nommée Barbe, fille du prince Dioscore, leur racontant de plus sa vie, ses prodiges, et pourquoi ils l'avaient tant en vénération. Les chrétiens, au récit de ces merveilles et voyant les blessés guéris, firent apporter tous ceux qui avaient été tués, lesquels aussitôt ressuscitèrent et tous ensemble d'une même voix, bénirent Dieu et emportèrent le corps de leur bienfaitrice à Rome."

D'après un manuscrit du xvii^e siècle, conservé à la Bibliothèque d'Auxerre, qui contient une très curieuse vie de "Madame sainte Barbe" Charlemagne serait venu à Rome pour demander la faveur d'emporter ces reliques. Le Pape lui accorda le corps, mais considéra que la tête devait rester dans la Ville éternelle qui est le siège de l'Eglise.

Une des gloires de sainte Barbe est d'être invoquée comme patronne de la bonne mort et d'être appelée mère de la confession. C'est pourquoi un certain nombre de corporations dont les membres exerçaient des métiers réputés dangereux se placèrent sous son égide pour être préservés de la mort subite. C'est pourquoi, aussi, bien que son principal attribut soit une tour, rappelant le château-fort, où elle fut enfermée par son père, elle est parfois représentée avec un calice surmonté d'une hostie, semblant ainsi promettre à ceux qui l'invoqueront la grâce de ne pas mourir sans sacrements.

De nombreuses oraisons ont été composées pour demander cette grâce, et dans les anciens livres d'heures se retrouve souvent la suivante: "O puissante consolatrice des mourants, à qui Dieu a accordé le privilège spécial de venir au secours des pauvres agonisants, priez pour moi afin que je mérite de ne pas sortir de ce monde sans être muni de tous les sacrements de l'Eglise."

Une forme populaire recueillie dans le pays nantais, et dont la conclusion est bien digne d'être méditée, exprime avec une amusante naïveté la déconvenue qui attend au jugement dernier ceux qui n'auront pas prié sainte Barbe.

Sainte Barbe de Dieu!

Mesplut à Dieu.

Qui dit que le monde ne finira jamais.

Si a, le monde finira;

Jésus-Christ viendra sur la terre.

Avec un gros bâton dans sa main gauche,

Et de sa main droite se persignera,

Il nous appellera tous, petits et grands:

Venez tous à mon rassemblement!

Dans le paradis, il y a une petite planche

Qui n'est ni petite ni grande;

Ceux qui sauront ma petite oraison

Par dessus passeront;

Ceux qui ne la sauront pas, ils resteront ès bout:

Et ils crieront,

Et ils braieront.

Et ils diront: "Omnipotens"!

Qu'est-ce que j'ai donc fait dans ma vie vivante,

Que je n'ai appris ma sainte Barbe de Dieu?

Si jamais je m'en retourne, je l'apprendrai!

— Nenni, nenni, pauvre homme;

Sitôt que le corps et l'âme sont despartis

Il n'est plus temps de se repentir.

Parmi les nombreux miracles attribués à sainte Barbe, un des plus célèbres est celui

qu'elle accomplit en faveur de saint Stanislas Kotska. D'après les PP. Zacchini et d'Orléans, "ce saint enfant se vit cruellement persécuté par son frère Paul, et par son gouverneur Bilinski, dans le temps que, faisant ses études au collège de Vienne, consacré à sainte Barbe, il demeurait avec eux chez un luthérien de cette ville. Les mauvais traitements qu'il recevait de son frère, joints à l'austérité de sa vie, lui causèrent une maladie dont il pensa mourir. Comme il ne tenait pas à la vie, une seule chose l'effrayait en cette extrémité: c'était la difficulté qu'il prévoyait pour lui de recevoir le saint Viatique dans la maison d'un luthérien très attaché à sa secte. Il pria son frère et son gouverneur d'obtenir de leur hôte la permission de faire venir un prêtre qui lui administrât les sacrements. Mais ceux-ci de crainte de se brouiller avec l'hérétique prirent le parti de persuader au malade qu'il n'y avait pas d'urgence à le faire administrer, qu'il ferait bien mieux de penser à rendre efficaces les remèdes qu'on lui donnait, plutôt que de se préparer à la mort. Stanislas résolut alors de ne plus demander qu'à Dieu ce qu'il ne pouvait obtenir des hommes. Il y avait déjà longtemps qu'il pratiquait une grande dévotion pour sainte Barbe; il s'adressa donc à elle, la conjurant avec beaucoup de larmes de ne le pas abandonner dans une nécessité si pressante. Sa prière pleine de confiance et de ferveur fut exaucée. Une nuit que la violence du mal l'empêchait de dormir, il vit paraître à côté de son lit la sainte suivie de deux anges dont l'un portait le Saint Sacrement. Stanislas, à ce spectacle, s'agenouilla sur son lit, avertit son gouverneur qui le veillait d'adorer Notre-Seigneur, et reçut pieusement la sainte Hostie..."

En raison de la façon dont son père fut frappé par le feu du ciel, sainte Barbe fut aussi considérée comme une très puissante protectrice contre la foudre, contre l'orage, contre les incendies. Dans les Flandres quand il tonne, la coutume populaire est de se signer, et de réciter l'invocation suivante:

Sainte Barbe, sainte Fleur,

Lave les pieds de Notre-Seigneur;

Que le tonnerre ne tombe pas

Ni sur maman ni sur papa,

Ni sur mes frères et sœurs,

Ni sur mes amis,

Ni sur mes ennemis,

Qu'il ne tombe ni sur bâtiments,

Ni sur les vaisseaux,

Ni sur les biens de la terre,

Qu'il ne tombe qu'au milieu de l'eau!

Cette sorte d'incantation se retrouve avec des variantes dans la plupart de nos provinces. Les Poitevins racontent que sainte Barbe

Se tient debout sur sa tourelle,
Répondant à Dieu qui l'appelle;
Je m'en irai vers les élus,
Lorsque vous ne tonnerez plus;
C'est pour cela que nuit et jour,
Je suis en garde sur ma tour;

L'usage de sonner les cloches pour éloigner les nuées d'orage était jadis très répandu; c'est pour cela que certaines cloches ont reçu le nom de Barbe, et portent l'effigie de la sainte.

En Pologne et en Orient, sainte Barbe est invoquée contre les maux d'yeux et contre la peste. De notre temps, elle est toujours fêtée, et parfois plus bruyamment que dévotement par les artilleurs, les sapeurs, les mineurs, par tous ceux qui manient la poudre dont les effets sont aussi terribles que ceux de la foudre; elle ne l'est pas moins par les pompiers qui combattent les incendies souvent allumés par le feu du ciel. Les marins ont donné à la soute aux poudres le nom de Sainte-Barbe et la chambre du maître canonnier sur les navires est souvent ornée d'une statue de la sainte.

Autrefois, on plaçait également sous sa protection les arsenaux, les fortifications, en mémoire de sa tour, et, en souvenir de sa captivité, les prisonniers avaient pour elle une dévotion bien justifiée. Son ardeur à s'instruire lui valut, d'autre part d'être, dans les Flandres, la patronne des écoliers. Enfin, par suite d'un calembour facile sur son nom elle fut aussi celles des brosiers, des tapissiers, des chapeliers.

Bref, peu de saintes furent aussi populaires que sainte Barbe, dont le culte se retrouve jusqu'en Amérique et en Chine. Ce culte se répandit en France et de là en Angleterre à partir du onzième siècle. Il est toujours très florissant en Pologne, en Italie, en Allemagne, dans les Flandres, en Espagne. Les peintres les plus célèbres et les sculpteurs s'en sont très souvent inspirés. Il s'est manifesté par des compositions liturgiques ou littéraires fort nombreuses et parfois très remarquables. Il a provoqué la création de diverses confréries comme le "Serment" des canonniers de Lille, qui remonte à 1417. Actuellement il existe encore sous son patronage quelques associations de piété très florissantes comme celle de Château-Gontier qui distribue à ses membres, le 4 décembre, de petites brioches dont on grignote un morceau lorsque gronde le tonnerre; comme l'Archi-confrérie de Bourges, qui groupe plus de cinquante mille adhérents, et qui a son siège dans une paroisse nouvellement fondée dans le quartier de la Pyrotechnie. Là se construit une magnifique église pour l'achèvement de laquelle les dévôts de sainte Barbe se font un devoir d'envoyer leur souscription.

La dévotion à la sainte ne manque pas de se manifester par des pèlerinages qui sont encore très suivis, notamment en Lorraine (sainte Barbe est la patronne du pays messin), en

Bretagne, en Normandie dans le Maine... Celui du Faouët, dans le Morbihan, mérite particulièrement l'attention :

Au flanc du Roc'h-an-Marc'h-Bran, en une chaude après-midi, chassait le seigneur de Toulbodou, en Locmalo, lorsqu'il fut surpris par un orage épouvantable. Frappé par le tonnerre, arraché par les eaux, un énorme bloc de pierre roulait vers lui avec fracas... Saisi de terreur, le chasseur se voua à la grande sainte Barbe, en s'écriant: "Sauvez-moi du péril, et, ici même, je vous bâtis une chapelle."

Le rocher s'arrêta dans sa chute, l'orage cessa soudainement; et, fidèle à sa promesse, Toulbodou s'en fut trouver le seigneur de Bouteville, baron du Faouët, pour lui acheter de "sa dicte terre-domaine, audict lieu, la longueur de vingt-cinq pieds et, de laize, seize pieds".

D'après le titre d'aliénation Jehan de Toulbodou agit "pour la singulière dévotion de faire et eddifier une chapelle en l'honneur de Dieu et de Madame sainte Barbe" et il accepte toutes conditions "pour et au nom d'elle".

"Ce fut faict et grée en la maison du dit seigneur de Bouteville, en son manoir du Saint-Esprit, par Guillaume Toulbodou le sixième de juillet 1489."

Le jour même, on se mit à l'œuvre et dans un espace aussi resserré, tout contre une paroi de granit dont elle n'est séparée que par un étroit passage, les artistes qu'étaient les ouvriers de ce temps trouvèrent le moyen de construire une chapelle s'étendant du sud-ouest au nord-ouest, en restreignant le chœur, en donnant les vingt pieds de longueur aux transepts et en supprimant la nef.

D'après la légende, les matériaux furent miraculeusement transportés jusqu'à pied d'œuvre par deux grands bœufs roux.

A l'extrémité nord-ouest, une tour est percée des trois fenêtres caractéristiques disposées une et deux. Une statue de la sainte apparaît à la fenêtre supérieure.

Cet incomparable morceau d'architecture surplombe de cent mètres le ravin au fond duquel la rivière l'Ellé, dans son lit parsemé de roches, roule ses eaux torrentueuses.

Deux larges escaliers de pierre, remarquables par leurs rampes et leurs balustrades, descendent majestueusement le roc, puis remontent par la pente opposée.

Au-dessus, sur la crête d'un autre rocher est situé un oratoire relié au coteau par un pont qui complète les escaliers et dont l'arche hardie encadre, en quelque sorte la chapelle de sainte Barbe. Plus haut encore, une grosse cloche s'abrite sous un beffroi soutenu par quatre pilliers. C'est le bourdon que chaque visiteur ne manque pas de faire tinter dévotement. De là, la vue embrasse un panorama magnifique, en amont sur l'horizon de landes, en aval sur les riches cultures et les prairies verdoyantes.

Tout en bas, dans une pâture, coule la fontaine sainte, complément de tout lieu de pèlerinage breton.

Tel est le décor grandiose qui réunit, au Grand Pardon, le dernier dimanche de juin, des milliers de pèlerins. Tous les costumes, tous les "coiffés", tous les dialectes de Bretagne semblent s'y être donné rendez-vous.

Pour être moins solennel, le second Pardon n'en est peut-être que plus édifiant. Dans la nuit du 3 au 4 décembre, les environs du Faouët s'animent d'une façon inusitée. Dans les Châtaigneraies, les feuilles mortes froufroutent sous des pas; des galoches ferrées résonnent sur le sol gelée. Comme des feux follets, des lumières voltigent ça et là par les chemins creux. Des ombres, de toutes parts, surgissent et se rassemblent sur le plateau, comme pour quelque nouvelle chouannerie.

Bientôt, les vitraux de la chapelle s'illuminent: les cierges de l'autel se sont allumés. La clochette tinte, le sanctuaire s'emplit. Sur le parvis, les pèlerins s'agenouillent. Les prêtres reçoivent l'aveu des fautes. A la messe "matines" en succède une autre, puis une autre enco-

re. Jusqu'au jour la foule se presse à la sainte table.

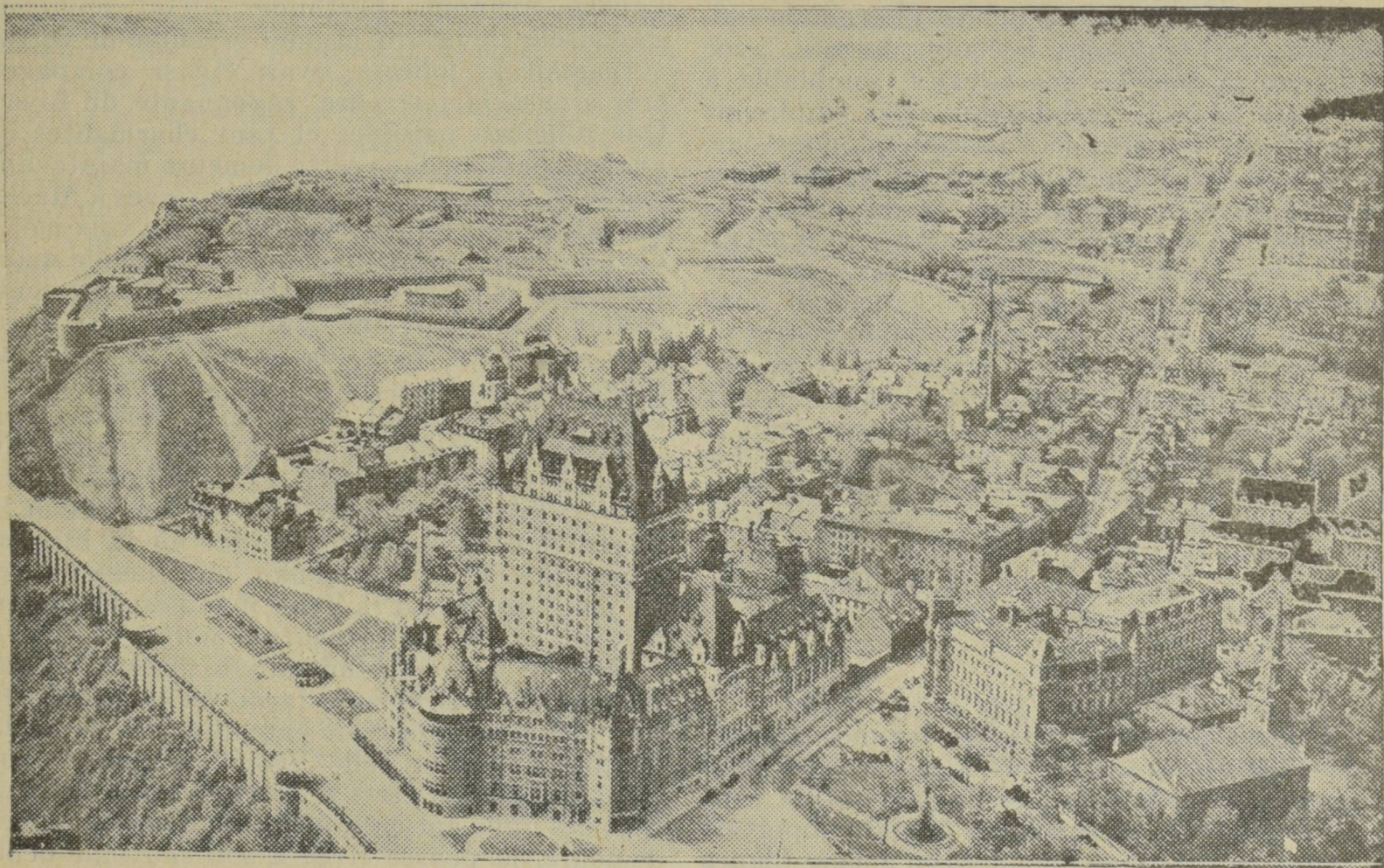
Une dernière messe à lieu vers dix heures. Mais, déjà, les coiffes blanches, les vestes de toile bise se sont égaillées dans la campagne, en murmurant l'invocation qui assure la bonne mort, qui préserve du naufrage, de l'incendie et de la foudre: "*Intron santez Barbon, petit evi damp*" "Madame sainte Barbe, priez pour nous!"

Puisse l'aimable et toute-puissante petite sainte, martyrisée à l'âge de seize ans trouver parmi nos lecteurs quelques "clients" comme on disait au dix-huitième siècle, et les couvrir de sa protection qu'un artiste du dix-septième siècle, Michel de Natalis, lui demandait en gravant au-dessous du martyre et de l'apothéose de sainte Barbe, cette invocation :

Sainte Barbe, priez pour nous
Jésus votre adorable époux
Qui vous chérit d'un amour tendre;
Que par sa sainte Passion
Il lui plaise de nous défendre
D'une mort sans confession.

(*Les Jeunes*)

Cte DE LAPPARENT.



VUE DU CHATEAU-FRONTENAC ET DE LA CITADELLE DE QUÉBEC, prise en aéroplane.

La dernière symphonie de Pierre Smultz

CONTE DE NOVEMBRE

I

Il y a de cela plusieurs siècles, vivait en la bonne ville des Carnutes, un musicien nommé Pierre Smultz, qui était, au dire des chanoines, le meilleur organiste que la cathédrale eût jamais possédé.

Nul mieux que lui n'accompagnait plus discrètement la voix mièvre des clercs chantant les litanies de la Vierge, pendant que la procession se déroulait sous l'arc des ogives; nul ne savait comme lui enfler soudain les sons quand les invocations psalmodiées par les prêtres, les vierges et tout le peuple, montaient dans le vaisseau gothique, tandis que le son des cloches ébranlées arrivait affaibli par l'escalier des tours.

Aucun ne possédait à un point si parfait la science de l'harmonie; ses entrées, préludant d'une façon sévère et de large facture aux hymnes religieuses, auraient pu servir de marche triomphale à un couple princier se rendant à l'autel; et quand, après l'office, la foule s'écoulait par les portes grandes ouvertes, ses sorties renaient les chanoines dans leurs stalles... Comme un souffle de tempête l'harmonie s'épandait, en multiples accents, sortant avec effort de la bouche des tuyaux; semblable à une voix géante, surhumaine, elle emplissait la basilique entière: le vaisseau, le pourtour, le transept, le chœur; et sortant par les portiques en groupes mélodiques, poussait ses ondes sonores jusque sur le parvis... Mais où il excellait, c'était dans les Offertes; aux jours de grandes fêtes, quand la foule s'inclinait sous l'Hostie consacrée; quand le peuple restait prosterné sur les dalles; quand dans la nef immense et dans le sanctuaire, le silence religieux planait avec la foi, alors l'inspiration venait le visiter. L'orgue, sous ses doigts, trouvait des notes émues, le chant pur et très calme montait comme une prière, déroulant, sous les voûtes, sa mystique facture. Les fidèles dans la nef et les lévites au chœur, croyaient, au lieu de l'orgue, entendre des voix d'anges.

II

On était en novembre; les brumes automnales flottaient sur la ville, accrochant aux pignons l'humide voile des nuages bas; le vent âpre soufflait et, dans son vol brutal, emportait la fumée sortant des cheminées en flocons blancs et gris, avec les nuées, jusque dans la campagne qui, par là-bas, derrière les remparts, s'étendait en une plaine immense jusqu'aux bois violacés.

Automne, saison d'agonie où les feuilles, dans les arbres, prennent des teintes fantastiques de rouge, de pourpre et d'or, où le ciel se colore de nuances mélancoliques, où les aurores perdent leurs roses, où les couchants sont sans éclat, où les midis sans feux voient un soleil blafard roulant son disque pâle dans un chaos de nuages.

Or, ce soir-là, Pierre Smultz, solitaire en sa chambre, écoutait l'aquilon qui grondait au dehors: il était bien placé pour entendre le vent, habitant le parvis au lieu dit *l'Ane qui veille*, à cause d'une sculpture de l'antique cathédrale figurant un baudet qui jouait de l'épinette, et ce carrefour serré entre l'église et l'hôpital était le plus venté de toute la cité. La rafale faisait rage, s'engouffrant dans cet espace restreint, courant sous les ogives et le long des galeries, entrant par les fenêtres dans les tours, sous l'auvent des portiques; tantôt gémissant comme les âmes en peine qui viennent, quand sonne minuit au beffroi de l'église, errer sous les porches gothiques implorant des prières; tantôt élevant la voix en sifflets discordants, frôlant de sa grande aile les vitraux qui pliaient dans leurs cercles de plomb et les saints impassibles sur leurs socles de pierre.

Et Pierre Smultz écoutait ses bruits mélancoliques envahi de tristesse; l'âme toute navrée de souvenirs poignants qu'il croyait bien morts et n'étaient qu'endormis! Impuissant à chasser les dolentes pensées, il se laissa glisser vers l'antan évanoui. Berthilde, qu'on nommait damoiselle de beauté et dont le renom de vertus surpassait la joliesse, avait été sa compagne très aimée, la joie pure, rayonnante du foyer. Que d'heures paisibles et tant charmantes ils avaient passées dans cette demeure maintenant froide! Il composait alors des cantiques à Marie, des noëls naïfs qu'elle chantait d'une voix mélodieuse et qu'il accompagnait sur la vieille mandore; puis la mort était passée et, brusquement, le vide s'était fait; une douleur poignante avait saisi son cœur dans une étreinte cruelle que seules les années relâchèrent, et voilà qu'elle revenait et se faisait sentir aussi cruelle qu'en la veillée de deuil. En remuant les cendres du passé, le pauvre musicien en vit surgir l'ombre aimée; effrayé, il se sentit tout seul en face de la morte, dans la chambre sans feu où la lumière d'une cire jaunie promenait une lueur falote. Et dans son grand fauteuil il se laissa tomber, très las, pris d'une torpeur de mort.

Dehors, le vent gémissait sa plainte mélancolique d'une si dolente façon qu'au milieu du sommeil, Pierre croyait entendre la voix de la défunte implorant, elle aussi, des prières pour son âme. Des prières! il en avait murmuré durant des nuits entières, à genoux dans sa pauvre demeure, la pensée rivée à son souvenir béni, mêlant aux oraisons des larmes de regret.

Il lui vint à l'esprit une pensée étrange qui s'y fixa et devint obsédante: pourquoi n'im-

plorerait-il pas en faveur de Berthilde la clémence du Très-Haut en jouant, pour lui seul, sans témoin, de cet orgue sublime ? Lentement, il se leva, prit la clé de l'église et sortit.

Avant de monter à la tribune, il pria dévotement : "Seigneur, dit-il, ce sera la dernière fois que mes doigts toucheront le clavier de vos orgues ; demain j'entrerai aux Cordeliers finir mes jours dans la retraite. Cette suprême symphonie sera jouée pour vous seul, et peut-être, en retour, donnerez-vous à dame Berthilde l'entrée du paradis."

Or, Pierre Smultz était un bon chrétien ; pendant de longues années, il avait servi Dieu, observant fidèlement les commandements et les préceptes de l'Eglise, pratiquant toutes les vertus et remplissant sa charge, sans prêter l'oreille aux compliments, très humble, ignorant son talent, se contentant d'inspirations, sans jamais composer, bornant son ambition à faire honorer Dieu. C'est pourquoi le ciel accueillit la prière de ce bon serviteur. Lentement, après son oraison, Pierre Smultz remonta aux orgues.

Quand il atteignit la galerie conduisant à la tribune, la basilique était illuminée ; la lune s'était levée dans le ciel balayé de ses nuages par le vent. Sa lueur entraînait à flots par les verrières, s'étalait sur les dalles, comme un tapis mouvant où, dans la teinte bleue qui en formait le fond, s'esquissaient les couleurs empruntées aux vitraux. Elle frappait les colonnes, les revêtant d'un manteau lumineux et colorait les chapiteaux fleuris de peintures fantastiques. L'ombre des gros piliers aux assises massives s'en allait, allongée, jusque dans le pourtour ; là, plus de nappe lumineuse, mais une pénombre mystérieuse ; la clarté lunaire traversait la balustrade ajourée qui emprisonne le chœur dans sa dentelle de pierre ; au travers des sculptures, elle s'insinuait en raies d'argent, striant les ténèbres de flèches rayonnantes. Les chapelles latérales étaient plongées dans l'ombre, et, seule, la lueur pieuse des lampes clignait une flamme d'étoile.

La paix du Seigneur était dans le saint temple ; un silence solennel régnait dans le vaisseau où la voix grave de l'orgue allait lancer ses notes.

Dans le verre transparent des vitraux, les saints, les vierges, les martyrs et les preux chevaliers, aux raies du clair de lune, semblaient reprendre vie pour ouïr la symphonie donnée par l'organiste à la louange de Très-Haut. Pierre Smultz s'assit devant le clavier ; il n'avait point songé qu'il fallait un souffleur pour pousser, dans la poitrine gigantesque de l'orgue, l'air dont avait besoin la bouche des tuyaux ; tirant les jeux d'anche pour l'accompagnement, il préluda en notes espacées, comme font les chanteurs sur la harpe avant d'émettre un son. Puis la *voix humana*, très douce et pure idéalement, s'éleva dans le silence recueilli de l'église unissant sa prière encore plus que son chant aux

muettes adorations des anges prosternés au fond des chapelles sombres que seule éclairait la lueur pâle des lampes. L'humble organiste n'avait point songé au souffleur, et pourtant l'orgue lançait ses sons comme aux jours solennels où dans le sanctuaire le pontife officiait.

A la voix humaine le chœur des voix célestes joignait son hosanna. et des voix plus graves d'apôtres, de martyrs, des accents bienheureux s'unissaient pour louer Dieu ; sous l'ogive gothique la symphonie mystique déployant son aile magistrale planait en un vol inspiré.

Et tout à coup l'harmonie s'arrêta. Le musicien, éveillé brusquement, tomba sur les genoux heurtant le pédalier qui laissa échapper un grondement de tonnerre. La chambre du souffleur était illuminée d'une clarté céleste ; ce n'était point la lueur bleue de la lune, ni l'aveuglante irradiation, c'était l'auréole immortelle qui nimbe le front des glorieux.

Dans sa tunique immaculée qui tombait en longs plis droits, un ange radieux se tenait immobile ; c'était lui qui, envoyé par Dieu, avait secondé le modeste organiste.

III

Pierre Smultz jamais ne se fit Cordelier.

On retrouva son corps le lendemain matin et jamais oreille carnute n'entendra symphonie comparable à celle que donna l'organiste avant de trépasser en cette nuitée d'hiver où le vent faisait rage dans le cloître Notre-Dame.

J.-L. Royer,

L'influence exercée par un être est quelque chose de subtil, de pénétrant, dont la force ne se mesure pas. Quelle prédication puissante peut être le simple contact d'une âme ! Une seule âme peut changer toute l'atmosphère morale autour d'elle par son seul rayonnement.

E. LESEUR.

Que d'esprits ont été éclairés, que d'âmes ont été ramenées à Dieu, que de pécheurs se sont convertis, que de courages ont été relevés, que de cœurs ont été consolés, par le seul exemple de la vertu et de la ferveur.

MGR DE GIBERGUES.

Une âme juste est une belle rose, et les trois personnes divines descendent du ciel dans cette rose pour en respirer le parfum.

S. Curé d'ARS.

Au lieu de me plaindre de ce que la rose a des épines, je me félicite de ce que le buisson porte des fleurs.

JOUBERT.

Le curé et la paroisse

DANS nos paroisses rurales, on se connaît et on s'aime. On y est uni par le lien invisible d'une solidarité toute fraternelle. Qu'un malheur frappe Pierre ou Baptiste, tout le monde en est affligé et chacun est prêt à s'imposer les sacrifices nécessaires pour aider la victime d'une infortune imprévue. Si c'est une grange qui brûle, vite chacun apporte quelques pièces de bois, on organise une corvée et en quelques jours la grange est reconstruite. C'est la charité chrétienne vécue. A la ville, il en va tout autrement : l'égoïsme païen y règne en maître. C'est la loi du chacun pour soi d'un féroce individualisme.

Pourtant le citadin est de même race et se croit aussi bon catholique que le campagnard ; sa piété est même plus bruyante, plus démonstrative. Les villes sont aussi comme les campagnes organisées en paroisses. Quelle est donc la cause de cette différence de mentalité que nous venons de signaler ? C'est sans doute parce que la lutte pour la vie est plus âpre dans les villes, mais c'est aussi parce que les paroisses des villes sont trop grandes et que le curé n'y connaît pas le quart de son monde. A la campagne, au contraire, le curé connaît ses paroissiens comme un père connaît ses enfants. Il prend part à leurs peines comme à leurs joies, il les visite souvent, cause avec eux, s'intéresse à tout ce qui les touche. Aussi on l'estime et on l'aime, et dans les difficultés c'est à lui qu'on a recours comme à un ami sûr, à un chef éclairé en qui on repose une entière confiance. Le curé à la campagne est donc non seulement un père pour tous, mais il est encore le chef de tous. Une solidarité étroite unit le prêtre et les fidèles, le pasteur et le troupeau. C'est l'union bénie des âmes et des volontés dans de communes aspirations et les mêmes efforts. Les multiples organismes et les différents groupements paroissiaux ont un même but : l'union de tous pour le bien commun.

Dans toute société bien organisée il faut une tête. Il en faut une dans la famille, c'est le père ; il en faut une aussi dans la paroisse, et c'est le curé. Celui-ci reçoit ses pouvoirs de l'évêque, lequel les reçoit du Pape, lequel les a reçus de Jésus-Christ. On ne saurait donc souhaiter autorité mieux établie.

A la campagne, on est soumis au curé, on le respecte et on l'aime parce qu'on trouve en lui la prudence et le zèle, la science et la bonté, la clairvoyance et la modération.

La soumission du bon paroissien à son curé est franche, respectueuse, filiale. Ce n'est pas la soumission du mercenaire, encore moins celle de l'esclave ; c'est la soumission d'un fils spirituel.

Le bon paroissien assiste aux offices, et quand il en est empêché, c'est pour lui une privation, un réel chagrin. Il aime entendre le dimanche au prône les recommandations et les remontrances de son curé. Il les écoute religieusement et ne critique jamais. Il aime aussi entendre au lutrin les chœurs de sa paroisse psalmodier ou chanter. Leur voix n'est peut-être pas bien savante, l'orgue n'a pas non plus les puissantes sonorités des grandes orgues des cathédrales, mais ses échos bien connus font remuer en son cœur et dans son âme tout un monde de pieuses pensées.

A la campagne, le curé n'est si aimé, si vénéré, que parce qu'il se fait tout à tous et se dévoue avec le même zèle aux pauvres comme aux riches. Aussi est-il partout à sa place, dans les salons des plus fortunés, comme dans la chaumière du plus humble paysan ; on l'aime pour lui-même, et on le vénère parce qu'on sait qu'il représente sur terre le Bon Dieu, le Père commun de tous les fidèles.

Il n'en va malheureusement pas toujours ainsi à la ville, où le curé, parce que moins bien connu, est plus souvent critiqué, mal jugé même.

Le bon curé s'intéresse à tout, aux graves problèmes sociaux comme aux petits intérêts de Pierre ou de Paul. Rien ne lui échappe de ce qui se passe dans sa paroisse. Il a son mot à dire, presque toujours décisif, dans toutes les questions touchant ses ouailles. Dans la hiérarchie des services rendus, tant au point de vue spirituel qu'à celui des intérêts purement matériels, le curé occupe donc la première place, dans la paroisse et dans la nation.

Et il est bon qu'il en soit ainsi, que le clocher demeure le point de ralliement et le curé le guide. Des forces dispersées sont des forces impuissantes. Nous en avons de tristes exemples en France et au Mexique, où des minorités unies tiennent les rênes du pouvoir et persécutent nos frères.

Aussi longtemps nous resterons groupés autour de nos curés, aussi longtemps nous resterons soumis à leur enseignement et suivrons docilement leurs conseils, aussi longtemps nous serons forts parce qu'unis et nous résisterons victorieusement aux assauts des ennemis du dehors. C'est dans notre merveilleuse organisation paroissiale que réside l'avenir de notre race et du catholicisme en ce pays.

L'union de tous sous la houlette de nos pasteurs, voilà ce qui a assuré notre survivance dans le passé, et voilà ce qui fera de nous dans l'avenir un peuple fort et respecté.

Nous ne saurions mieux clore cet article qu'en citant un passage des *Propos canadiens* de Mgr Camille Roy, qui, infiniment mieux que nous ne pouvons le faire, a chanté la paroisse canadienne-française.

“Ceux-là appartiennent à une famille et la constituent, qui puisent leur vie et l'alimentent à la même source. Ce sont ces relations essentielles, et cette communauté de vie qui fournit, en réalité, le lien solide de la fraternité. Or, n'est-ce pas surtout pour que des fidèles puissent recevoir d'une même source la vie chrétienne et l'entretien d'un même esprit, qu'ils se réunissent en paroisse et se groupent autour d'un même clocher ? Et celui qui donne la vie surnaturelle à ces âmes et la renouvelle chaque jour, n'est-ce pas le prêtre, le curé, que tout naturellement et avec grandes raisons ces âmes appellent leur père ? C'est lui, le prêtre qui à mesure que les âmes naissent à la vie humaine, les transforme et les engendre à la vie chrétienne ; et c'est lui encore qui développe en ces âmes la vie qu'il leur a donnée, qui la fortifie, et qui la répare aussi souvent qu'elle se peut affaiblir et briser.

Et parce qu'à toute famille il faut une maison commune où tous puissent se rencontrer, se connaître et s'aimer, c'est le temple, c'est l'église qui est le naturel foyer de la grande famille paroissiale. C'est à ce foyer que jaillit la vie, et c'est de là qu'elle déborde et se répand. Là, le père réunit ses enfants ; là il les instruit, et il les conseille et il les prépare pour les luttes inévitables de l'existence.

A ce foyer chacun apporte sa joie et ses tristesses ; et l'on met en commun les souvenirs, les larmes et les espérances. Au pied du même autel les âmes mêlent leurs pensées et leurs affections ; elles font à Dieu les mêmes prières, et elles appellent sur elles-mêmes et sur leurs sœurs les mêmes bénédictions. Et le prêtre préside ces réunions du foyer ; il console les douleurs, il relève les courages, il guérit les

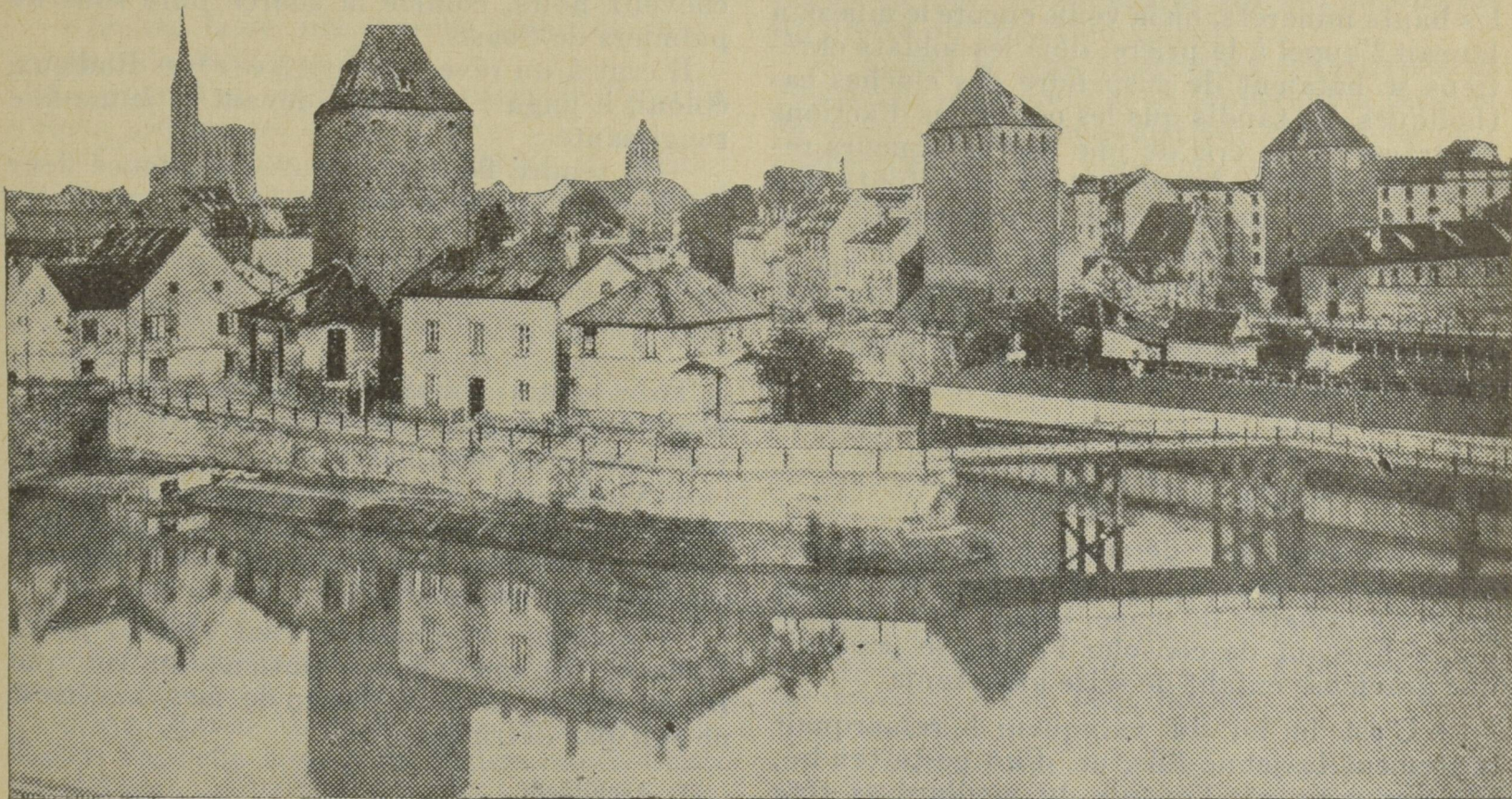
blessures, il bénit toutes les bonnes inspirations. Il ouvre à tous son affection paternelle, et il se réjouit, et il est triste selon que ses enfants sont heureux ou que le malheur les a frappés. Une égale et très vive sollicitude l'attache étroitement à tous ceux que la Providence lui a confiés et qu'il appelle ses enfants.

La famille paroissiale existe donc vraiment, et sa vie est bonne, agréable et pleine de douces émotions selon que la veulent bien faire ceux qui la vivent.

Dans notre province de Québec, s'il arrive parfois que des paroisses ne sont pas assez pénétrées de la charité qui rapproche et confond tous les intérêts, et s'il arrive que l'esprit normand combat très activement l'esprit familial, il faut bien reconnaître pourtant que l'esprit paroissial a presque toujours conservé beaucoup des vertus de la vie de famille. Ils étaient si unis dans la foi, et dans l'espérance, et dans la lutte, nos braves aïeux ! Et la paroisse ressemblait tant à une famille quand après 1760, les Canadiens firent cercle autour du curé et lui confièrent le dépôt sacré de leurs droits et de leurs traditions ! Le prêtre, lui fut alors vraiment le chef et le père de ce peuple à qui on avait arraché son drapeau, et dont la vie nationale était en péril. C'est dans les pieux commerces de la vie paroissiale que l'on trouva les forces de résistance, et toute la sécurité qui assuraient à nos infortunes des lendemains glorieux. Et c'est pourquoi il faudrait bien que nous eussions encore la volonté de faire cette vie paroissiale bonne, chrétienne et jalouse de nos vieilles et saintes traditions.”

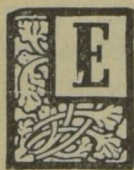
Pierre FOUILLE-PARTOUT.

(*Le Bulletin de la Ferme.*)



LE VIEUX QUARTIER FRANÇAIS DE STRASBOURG.

Une fleur de Tolède



EN l'an de grâce 1085, un événement mémorable, qui allait émouvoir la chrétienté tout entière, remplissait d'allégresse la catholique Espagne.

Tolède, l'antique capitale des rois Goths, prise par les Maures en 714, et qui n'avait pu réussir depuis lors, malgré de nombreuses tentatives, à secouer le joug arabe, venait enfin d'être reconquise par le roi très chrétien Alphonse VI de Castille, aidé du plus illustre de ses capitaines, le très brave et toujours invincible Rodrigue Ruy Diaz de Bivar, surnommé le Cid Campéador.

Assise sur son âpre montagne, au bas de laquelle se creuse le ravin profond où coule le Tage, Tolède était alors une belle ville musulmane, aux mosquées riches et nombreuses, aux sveltes minarets élancés dans l'azur, aux souks pittoresques, aux maisons éblouissantes de blancheur, aux fraîches ruelles tournantes longeant des grilles finement ouvragées, entre lesquelles apparaissaient des patios fleuris.

Les rois maures avaient élevé des palais magnifiques où se trouvaient réunis tous les enchantements de l'Orient. Ils avaient créé, dans l'aride cité, des jardins délicieux où l'eau du Tage, élevée par des norias, multipliait, parmi les fleurs et les ombrages, le calme miroir des lacs et le murmure des ruisselets et des cascates.

Alphonse VI de Castille, le jour même de son entrée à Tolède, avait pris possession des beaux palais arabes et de la grande mosquée, l'Aljama, contemporaine de la mosquée de Cordoue, merveille de légèreté et de grâce. Dans les hauts minarets, où la veille encore le muezzin lançait l'appel à la prière, déjà les soldats chrétiens se hâtaient de suspendre des cloches catholiques. Et tandis que les cantiques d'actions de grâces et les cris de joie des vainqueurs retentissaient dans les rues et les carrefours, les Maures restés dans la ville se redisaient, avec douleur, l'ordre d'Alphonse de Castille :

“ La croix triomphe du croissant. Sauf l'Aljama, toutes les mosquées de Tolède seront rasées et leurs pierres serviront à bâtir des églises chrétiennes.”

*
* *

— Elle sera donc détruite, notre chère mosquée Bib-al-Mardom ! gémissait un vieux Maure à la barbe de neige, tandis qu'auprès de lui, s'efforçant de consoler l'aïeul, se penchait une gracieuse enfant de seize ans, Azula.

— C'est la loi du vainqueur ! remarquait tristement la jeune fille, et, d'un geste tendre, elle appuyait sur l'épaule du vieillard sa tête

charmante dont les cheveux noirs bruissaient de sequins d'or.

— Je ne survivrai pas à sa ruine, continuait l'aïeul. La prise de Tolède fait saigner mon cœur, mais la destruction de Bib-al-Mardom m'arrachera la vie. Un de mes ancêtres l'a construite, cette jolie petite mosquée, et depuis lors, de père en fils, gardant comme un fidèle dépôt la science et l'art du vieux bâtisseur, tous, dans la famille, nous n'avons voulu d'autre profession que celle d'alarife(1) ; tous nous avons travaillé dans Bib-al-Mardom pour la réparer, la décorer, l'embellir... Et demain, cette joie de mes yeux n'existera plus !... Azula, mon enfant bien-aimée, à cette seule pensée mon cœur s'arrête de battre.

Soudain, devant la maison de l'alarife, retentirent des pas de chevaux, des cliquetis d'armes. La porte fut ouverte d'un coup de pommeau d'épée et quatre Espagnols, en habits de fer, pénétrèrent dans le patio, portant un jeune chevalier blessé qu'ils déposèrent sur les dalles.

— Soignez-le, guérissez-le, dirent-ils au vieillard qui s'avancait à leur rencontre. Vous n'aurez point à vous en repentir. Ce jeune blessé, Miguel de Miranda, dernier rejeton d'une noble race, c'est le propre neveu du Cid Campéador.

L'alarife s'empressa autour du jeune homme inanimé. Une liqueur tolédane, où se concentraient les vertus de toutes les herbes de la montagne, rappela à la vie le beau visage aux lignes nobles et pures, au front sanglant.

Azula se penchait, compatissante, sur le héros chrétien, lorsque celui-ci ouvrit les yeux. Il vit la belle musulmane dont les douces prunelles, couleur d'azur, brillaient parmi les longs cheveux noirs, comme la source pure sous les palmiers de l'oasis.

Il crut à un rêve et sourit à ce rêve. Radieux, ébloui, il joignit les mains devant la jeune fille rougissante :

— O tendre fleur, murmura-t-il, douce fleur de Tolède, tu surpasses en beauté toutes les roses de Castille...

*
* *

Trois jours s'étaient écoulés, Miguel de Miranda était guéri, Rodrigue de Bivar vint voir son neveu chez l'alarife.

— Vieillard, fit-il, les vainqueurs respecteront ta personne, ta famille et tes biens. Cela ne suffit pas. Fixe toi-même la récompense que ton hospitalité a méritée.

— Seigneur, répondit le vieil artiste, je ne demande qu'une chose : obtiens du roi que Bib-al-Mardom, bâtie par un de mes ancêtres, ne soit pas détruite.

(1) Architecte.

— La moitié de ma part du butin, je te la donnerai, dit le Cid, mais je ne peux t'accorder ce que tu demandes. L'ordre du roi est formel. Il ne doit pas rester pierre sur pierre des temples infidèles.

— O Cid ! sais-tu que ce temple, il y a trois siècles, était une église chrétienne ?... Une muraille de cette église a subsisté dans la mosquée, une muraille du sanctuaire catholique bâti par les rois Goths avant la conquête des Maures...

Le Cid ne répondait pas. Il quittait, avec son escorte, la maison de l'alarife.

*
* *

Le roi Alphonse et ses capitaines, suivis d'une foule de soldats, arrivaient au seuil de Bib-al-Mardom qui allait être attaquée par le pic des démolisseurs.

A l'intérieur de la mosquée, parmi les Maures éplorés, l'alarife, soutenu par la douce Azula, écoutait avec une douloureuse stupeur les chevaux des Castillans frapper, de leurs sabots, les dalles de marbre.

En tête des vainqueurs, deux cavaliers s'avançaient hardiment, parmi les hautes colonnes. La foule chuchotait leurs noms :

— Alphonse de Castille, le Cid Campéador !...

Tout à coup, un murmure de surprise courut dans les rangs des soldats chrétiens. Le cheval du Cid venait de s'agenouiller. Son maître le pressait en vain du genou et de l'éperon. Il refusait de bouger et demurait, devant une des murailles de l'édifice, les pattes ployées, la tête inclinée, dans une attitude de surprenant respect.

— Qu'on fasse une brèche dans ce mur ! commanda Alphonse VI.

La voix d'un vieillard, la voix de l'alarife, s'éleva près du roi de Castille :

— C'est le mur des Wisigoths, le dernier mur qui subsiste de l'église chrétienne d'avant la conquête arabe !...

Sous l'effort des démolisseurs une arcature fut brisée, un revêtement de plâtre vola en éclats, et une vieille muraille apparut, dans laquelle se creusait une niche profonde.

Au milieu de cette niche rayonnait une image du Christ. Devant elle, une lampe miraculeuse brûlait depuis trois cent soixante-dix ans.

Le roi et le Campéador, sautant à bas de leurs chevaux, se prosternaient sur le sol pour adorer en silence.

Puis, Alphonse, se relevant, annonçait d'une voix vibrante :

— Cette mosquée ne sera pas détruite, mais transformée, dès aujourd'hui, en sanctuaire chrétien. Bib-al-Mardom n'est plus son nom. Qu'on l'appelle désormais l'église Santo-Cristo de la Luz !

— Miracle ! Miracle ! clamaient les soldats chrétiens.

— Miracle ! répétait l'alarife, rayonnant de joie, tandis qu'Azula, songeant au beau Miguel, murmurait, pâle d'émotion :

— Son Dieu est grand !...

*
* *

Mais le plus beau miracle, ce fut, à quelque temps de là, dans cette église Santo Cristo de la Luz, le baptême de la jeune musulmane. Avant d'épouser le vaillant chevalier qu'elle avait guéri, Azula voulut partager la foi de Miguel, adorer et aimer son Dieu. Elle eut pour parrain Rodrigue de Bivar.

Jean VEZÈRE.

UNE SOURCE DE PAIX

On raconte que, dans la ville de Gand, au moyen âge, deux corporations, divisées par de vieilles inimitiés, étaient sur le point d'en venir aux mains. Séparés en deux camps, les artisans s'apprêtaient à la lutte. Mais voici qu'un prêtre, cédant à une sublime inspiration, sort de l'église, tenant en main le saint Sacrement et précédé d'un enfant de chœur qui agite une clochette. Élevant l'Hostie, il parcourt lentement les rangs de la foule en disant à haute voix : Pax ! Pax ! La paix ! la paix !

Ces hommes, qui avaient des passions violentes, mais aussi une foi profonde, tombent à genoux, courbent la tête, écoutent émus la parole de paix qui tombent sur eux des lèvres du prêtre ou plutôt du Christ.

Et quand le saint Sacrement fut entré dans l'église, ils se levèrent et se donnèrent la poignée de main de la réconciliation, c'était la paix eucharistique, la plus nécessaire, la plus salutaire.

Il en serait de même de nos jours si, avec la foi eucharistique, la communion fréquente rentrait dans les mœurs du peuple.

Chanoine COUBÉ.

POLITESSE DE BÉBÉ

Bébé a mangé des gâteaux avec plaisir, il en voudrait d'autres, mais on lui a appris qu'un enfant bien élevé ne demande pas une seconde fois les choses qu'il aime. Il doit attendre qu'on lui demande s'il en veut encore.

Alors Bébé :

— Dis, maman, tu ne me demandes pas si j'en veux encore ?

← CHRONIQUE LITTÉRAIRE →

L'ABBÉ PROVANCHER

PAR LE CHANOINE V.-A. HUARD, Sc. D.

MONSIEUR le chanoine Huard, Sc. D., vient de publier *la Vie et l'Œuvre de l'abbé Provancher*. (1)

Dès l'école primaire, M. Provancher fut attiré par les sciences naturelles. Il nous en avertit et que tout enfant il distinguait les arbres et les arbrisseaux de nos forêts et en pouvait donner les noms vulgaires.

Ce devait être une originalité. La botanique étant assez inconnue, chez nous, à ce moment, même sous cette forme très humble. Aujourd'hui encore, les personnes sont rares qui peuvent ce léger miracle. Si vous interrogez autour de vous, le résultat vous surprendra.

Au collège, cet appétit de M. Provancher persiste. Ceci paraît à la culture d'un potager dont les élèves de Nicolet, dans le temps, avaient la charge. En vérité, le jeune horticulteur de talent n'a pas toujours une vocation de naturaliste, mais il arrive qu'un futur naturaliste ne soit d'abord qu'un horticulteur de talent. Notre futur Linné remporta longtemps les premiers prix pour ses légumes. Il est même possible que la gloire modeste de l'horticulteur, alors, s'imposa facilement à tout le peuple écolier, tandis que la gloire, plus tard, sera mesquine pour les mérites du naturaliste, et ses contemporains également.

Un bouquin le pousse, un jour scolaire, à pénétrer plus avant, dans la connaissance de la vie végétale. Mais de toute part, dès les premiers pas, l'obscurité l'enveloppe. Impossible de trouver un cicerone qui fasse découvrir "en des plantes diverses les parties conformées diversement de la fleur : pistil, étamines, calice, corolle, anthères, etc."

Jeune abbé, M. Provancher, fut professeur de grammaire et de lettres. Les sciences naturelles n'étaient guère au programme des études à l'époque.

Enfin, ordonné prêtre, il devint vicaire de différentes paroisses, puis, curé d'une paroisse nouvelle, Saint-Victor-de-Tring.

L'homme d'étude n'eut donc pas, pendant ces quelques années, le loisir de feuilleter livres et revues ni d'observer méthodiquement les plantes. Une occupation l'absorbait tout à fait : le ministère des âmes et l'organisation paroissiale.

Mais l'abbé, en 1854, prit charge de la cure de Saint-Joachim, au comté de Montmorency. Les loisirs revenaient. L'administration d'une bonne vieille paroisse ne pouvait suffire à l'activité de M. Provancher. Sous forme encore d'un bouquin, l'occasion se présenta qui l'induisit en tentation de se remettre à l'étude des sciences naturelles. Il y succomba parfaitement.

Et le curé de Saint-Joachim publia un premier ouvrage : *Traité élémentaire de botanique à l'usage des maisons d'éducation et des amateurs qui voudraient se livrer à l'étude de cette science sans le secours d'un maître*.

C'était un début. Jamais homme ne fut plus persévérant. A travers mille obstacles matériels, il édifia la plus considérable des œuvres scientifiques du Canada français. Il nous donna un *Verger*, une *Flore*,— dont le titre seul, à la mode du temps, déborde déjà le cadre de cet article,— une *Petite Faune entomologique du Canada et particulièrement de la Province de Québec*.

Or, son biographe souligne avec justesse que l'on bâtit un peu moins aisément les livres de science que les romans et que la *Petite Faune* contient deux mille pages de descriptions techniques succinctes. Si l'on songe que ce travail est préparé par l'examen à la loupe des insectes nommés,— au moins pour confirmation, quand l'insecte, parfois, a été étudié et décrit par un prédécesseur,— on comprend mieux le labeur de bénédictin accompli par l'abbé Provancher.

(1) En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : \$1.65 franco.

Et, cet homme, qui décidément ne savait douter ni reculer, publia, en outre, plus de vingt ans le *Naturaliste canadien*, la première et la plus ancienne de nos revues scientifiques car — ce n'est pas la moindre merveille — elle vit encore.

*
* *

Vous imaginez bien que l'abbé Provancher, si fort en avant de ses compatriotes par sa culture scientifique, fut, en somme, assez peu compris et très peu encouragé.

Comme le génie, le talent actif et original paie à la routine une lourde rançon.

Toutefois, le mérite de notre naturaliste et entomologiste ne fut pas ignoré à l'étranger. Diverses compagnies de savants, de France et des États-Unis, le reçurent dans leur société, lui décernèrent des récompenses pour ses travaux.

Certaines pièces de notre faune et de notre flore perpétueront son nom, — lequel est inscrit dans le marbre, à l'intérieur de l'église du Cap-Rouge, et sur le bronze, au Musée de l'Instruction publique, à Québec.

Et l'abbé Provancher devait avoir, — ce qui est rare — pour soigner sa mémoire et continuer son œuvre, un disciple fidèle et pieux : M. le chanoine V.-A. Huard.

M. le chanoine Huard a continué la publication du *Naturaliste canadien*.

On lui doit l'initiative du mouvement qui permit, vingt-six ans après la mort de notre Linné, la consécration par le marbre et le bronze de sa mémoire.

M. le chanoine Huard vient surtout de publier de son maître une biographie de plus de cinq cents pages grand format.

M. le chanoine Huard raconte la vie de M. Provancher et beaucoup la vie du temps de M. Provancher. Il le fait avec une plume honnête, spirituelle et qui ne regarde pas à la digression, à la liberté des allées et venues, des tours, détours et répétitions.

Il est probable que M. le chanoine Huard, par une composition plus serrée de la *Vie et l'Œuvre de l'abbé Provancher* eût pu ne nous donner que deux cents pages. Mais nous n'aurions rien connu de sujets d'un bel intérêt, de réflexions sur les journaux du temps, la bête à patate, le projet de colonie canadienne en Palestine,

le crotographe ou machine à écrire et diverses autres petites choses qui n'appartiennent ni à la flore ni à la faune. Je crois que nous y aurions grandement perdu, quoique, peut-être, M. le chanoine Huard nous en ait donné plus que pour notre argent.

Mais se plaint-on en pareille occurrence ?

La Vie et l'Œuvre de M. l'abbé Provancher, biographie copieuse, se lira agréablement par tous les gens qui ont quelque loisir et s'intéresse à l'histoire ou aux sciences naturelles.

Ferdinand BÉLANGER.

UN VOLEUR MAL ÉLEVÉ

L'abbé de Molières était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes ; il n'avait point de valet et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte :

— Qui va là ?

— Ouvrez . . .

Il tire un cordon et la porte s'ouvre.

L'abbé de Molières, ne regardant point.

— Qui êtes-vous ?

— Donnez-moi de l'argent.

— De l'argent ?

— Oui de l'argent.

— Ah, je t'entends vous êtes un voleur ?

— Voleur ou non, il me faut de l'argent.

— Vraiment oui, il vous en faut ? Eh ! bien, cherchez là-dedans.

Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte ; le voleur fouille.

— Eh bien, il n'y a pas d'argent.

— Vraiment non, mais il y a ma clef.

— Eh ! bien cette clef . . .

— Cette clef prenez-là.

— Je la tiens.

— Allez-vous-en à ce secrétaire, ouvrez.

Le voleur met la clef à un autre tiroir.

— Laissez-donc, ne dérangez pas ! Ce sont mes papiers. A l'autre tiroir vous trouverez de l'argent.

— Le voilà.

— Eh bien, prenez. Fermez donc le tiroir !

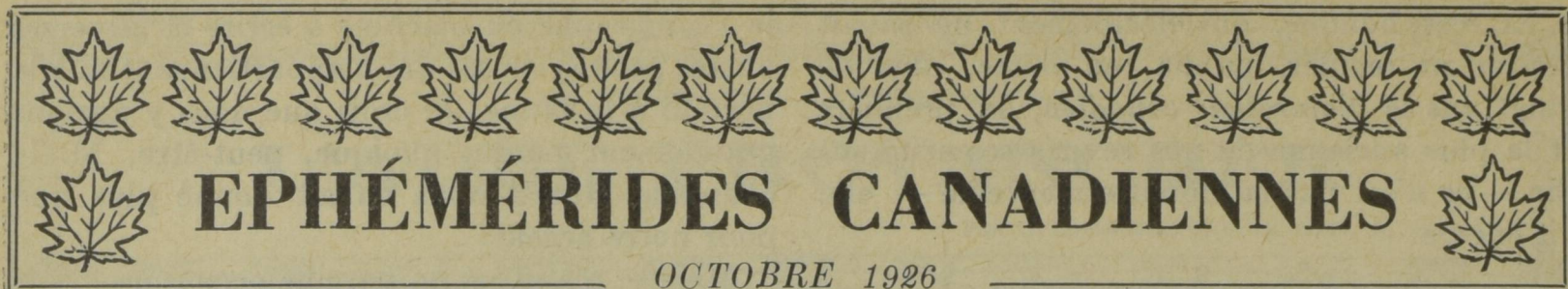
Le voleur s'enfuit.

— Monsieur le voleur, fermez donc la porte !

Il laisse la porte ouverte ! . . . Quel chien de voleur !

L'abbé saute sur pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail, sans penser peut-être qu'il n'avait pas de quoi payer son dîner.

CHAMFORT.



EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

OCTOBRE 1926

1 — Les cultivateurs des bords du Lac St-Jean, dans une lettre adressée à l'hon. M. Taschereau, premier ministre de la Province, protestent contre l'exhaussement des eaux du lac, résultat du barrage construit récemment à la Grande-Décharge par la compagnie Duke-Price. Le niveau des eaux est de 17 pieds $\frac{1}{2}$ au-dessus du 0 de l'échelle d'étiage de Roberval, et les dommages causés par cet état anormal seront de plusieurs millions de piastres.

— On apprend que le R. P. Alphonse Langlais, O.P., maître des novices au Collège Angélique à Rome, vient d'être élu provincial des Dominicains de la province canadienne. Le T.R. Père Langlais remplace le Rév. P. G. Proulx, démissionnaire. Ce dernier a demandé à ses supérieurs de se consacrer à l'œuvre des missions.

2 — Son Excellence Lord Willingdon, le nouveau gouverneur général du Canada, et Lady Willingdon débarquent à Québec. Lord Willingdon prête serment d'office à l'Hôtel du Parlement de Québec, avant de partir pour Ottawa.

3 — Le R. Père Eugène Déry est nommé supérieur du Postulat des Pères Blancs de Québec, à la place du R. P. J. Fillion, dont le second triennat vient d'expirer. Le Père Fillion devient directeur du postulat des frères coadjuteurs des Pères Blancs, à St-Mathias de Rouville, en remplacement du R. P. Beauchamp

qui retourne à ses missions du centre de l'Afrique.

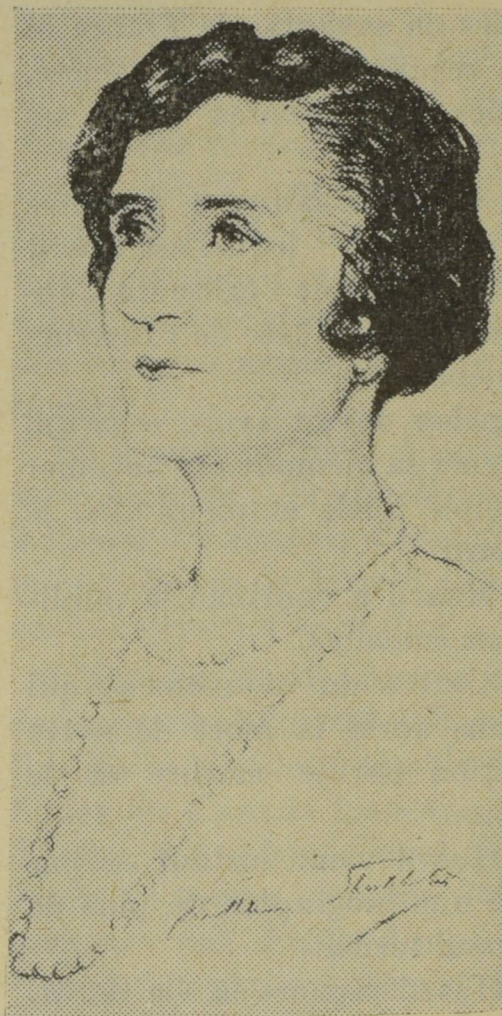
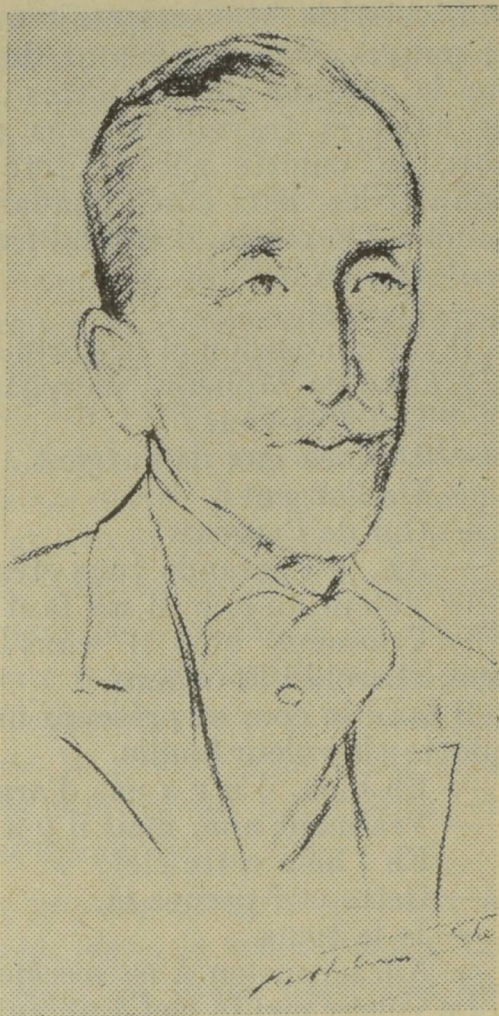
4 — A l'Université Laval a lieu l'ouverture de la nouvelle École supérieure de Philosophie fondée il y a quelques mois. M. l'abbé Georges Roy, du Séminaire, récemment arrivé de Rome, y donne le premier cours.

6 — Notre premier ministre, l'hon. A. Taschereau, s'embarque à Québec pour l'Angleterre, où il va surveiller les intérêts de la Province au Conseil Privé, dans l'affaire des limites du Labrador.

8 — Il est rumored que les autorités militaires du Canada reprennent le camp de Valcartier, au comté de Portneuf, pour en faire un camp d'entraînement pour l'artillerie.

— Un arrêté en conseil du gouvernement de la province de Québec, vient d'être signé, sur recommandation de l'honorable ministre des Terres de la Couronne, autorisant la Cie

Nationale Hydro-Electrique Ltée à entreprendre les travaux de développement prévus aux rapides de Carillon, sur la rivière Outaouais. Cette compagnie, constituée à Ottawa en 1910, avait commencé, dès 1923, des travaux préliminaires pour réaliser son plan. Elle va, maintenant procéder à leur donner toute l'envergure voulue, afin de pouvoir, d'ici 1932, fournir au moins 100,000 c. v., dont les provinces d'Ontario et de Québec ont besoin et qu'elles se partageront, expose l'arrêté ministériel.



SON EXCELLENCE LORD WILLINGDON et LADY WILLINGDON.

9 — Le T. H. Mackenzie King, premier ministre du Canada, et l'hon. Ernest Lapointe, ministre de la Justice, s'embarquent à Québec, à bord du *Mégantic* pour l'Angleterre, où ils vont assister à la Conférence impériale. Avant leur départ ils sont l'objet de belles démonstrations de la part de leurs partisans de Québec.

11 — Le clergé séculier et régulier du diocèse de Québec rend hommage à S. G. Mgr Langlois avant son départ pour Valleyfield, et lui présente une bourse de \$3,500.

— Dans une réunion des principaux chefs conservateurs tenue à Ottawa, la démission du T. H. M. Meighen, comme chef du parti, est acceptée, et on élit l'hon. Hugh Guthrie, député de Wellington Sud aux Communes, comme chef temporaire du parti conservateur.

— S. M. le roi des Belges, Albert Ier, décerne à l'honorable M. J.-E. Perrault, ministre de la Colonisation de la province de Québec, le titre et les insignes de Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Belgique.

12 — M. le chanoine Desranleau, chancelier du diocèse de St-Hyacinthe, est nommé vicaire général de S. G. Mgr Decelles, évêque du même diocèse.

14 — L'honorable M. C.-A. Dunning, ministre des chemins de fer du Canada, annonce, à Winnipeg, que des ordres ont été donnés par lui pour hâter le plus possible, avant les embarras qu'amène l'hiver, la construction du chemin de fer à la Baie d'Hudson.

— On apprend que le corps des cadets du Séminaire de Québec a gagné la coupe du Gouverneur Général pour le succès remporté au concours du printemps dernier, entre les différents corps de cadets du district de Québec.

15 — On fait connaître le résultat du premier concours d'histoire du Canada organisé l'an dernier par l'hon. A. David, secrétaire de la Province, de Québec.

Le jury se composait de l'hon. Thomas Chapais, président ; M. P.-G. Roy, archiviste de la province ; M. E. Fryers, de l'Université McGill ; M. l'abbé L. Groulx, de Montréal ; M. l'abbé C. Morissette, de l'Université Laval ; M. l'abbé I. Caron, du bureau des Archives de la province, secrétaire.

M. Jean Delalande, Montréal, \$500. — Sujet traité : *Le Conseil souverain de la Nouvelle-France*.

Mlle Irène Moore, Régina, \$500. — Sujet traité : *De la Vérendrye*.

Mlle Dorothée Henneker, Montréal, \$500. — Sujet traité : *La tenure seigneuriale au Canada*.

M. le Dr Arthur Vallée, Québec, \$500. — Sujet traité : *Sarazin*.

M. Charles Steedman Blue, Ottawa, \$500. — Sujet traité : *Alexandre McKenzie*.

Séraphin Marin, Ottawa, \$500. — Sujet traité : *Pierre Boucher*.

M. J.-Noël Fauteux, Montréal, \$500. — Sujet traité *L'industrie sous le régime français*, Mentions honorables :

M. Francis-J. Audet, Ottawa. — Sujet traité : *Histoire de la paroisse de Contrecoeur*.

Le Dr Joseph Gauvreau, Montréal. — Sujet traité : *Sarazin*.

— La Compagnie Chaleur Bay Mills, qui a son siège social à Sherbrooke, vend une partie de son actif à "l'International Paper" de New-York et à "l'International Paper" du Canada. C'est une transaction de \$1,800,000, dont un million a été payé comptant.

16 — Le *Guide*, l'ancien navire que le capitaine J.-E. Bernier a commandé dans plusieurs expéditions arctiques, et depuis quelques années la propriété d'une compagnie de Québec, fait naufrage sur la Côte Nord, à huit milles de Godbout, et onze personnes périssent dans les flots. M. Jos. K.-Laflamme, ancien maire de Lévis et frère de Mgr Eug. K.-Laflamme, curé de la Basilique, est au nombre des morts.

16 — A Québec décède M. Eugène Rouillard, avocat, ancien journaliste, directeur du *Bulletin de Géographie*, à l'âge de 75 ans.

17 — Au cours d'une démonstration qui avait réuni plus de dix mille personnes, sur la Place Jacques-Cartier, à Saint-Roch de Québec, l'hon. N. Pérodeau, lieutenant-gouverneur de la Province, dévoile le monument que l'on vient d'ériger à la mémoire du découvreur du Canada.

18 — Le Conseil de l'Université Laval de Québec décide la création d'une nouvelle chaire de littérature canadienne, et Mgr Camille Roy, recteur, en est choisi comme premier titulaire.

22 — L'encaisse d'or, à Ottawa, qui sert de garantie à la circulation fiduciaire en notre pays, était, au 30 septembre dernier, de \$113,937,282, ou à peu près 61 p. c. de la circulation totale, à cette époque.

15 — La cure de Charlemagne, au diocèse de Montréal, est confiée par les autorités religieuses aux Pères de Sainte-Marie de Tinchebray. Elle aura pour premier desservant le R. P. Antoine Desrochers, dont le ministère s'exerçait, en ces derniers temps, dans la région de Cobalt, Ontario.

27 — Des avis annonçant que le travail, le dimanche, sera discontinué, à partir du 1er novembre prochain, viennent d'être affichés dans les usines de la Canada Paper Mills, à Windsor Mills, P. Q.

— Le premier ministre Bracken, du Manitoba, annonce que sa province a un surplus de \$600,388, pour l'exercice financier expirant au 30 avril 1926, et que c'est le plus brillant résultat qu'elle ait encore salué, depuis 1913.

— Le navire *Dominia* quitte Vancouver, C. A., après avoir fixé au littoral l'extrémité du nouveau câble télégraphique qu'il entreprend de poser entre cette station et l'île Fanning.

28 — La ville de Québec accepte l'option de la Cie Hegeman-Harris de New-York, pour l'achat du marché Montcalm. La Compagnie aura à payer \$83,000 pour ce terrain et devra construire d'ici deux ans un hôtel d'une valeur de \$2,000,000.

— Après avoir visiter Montréal, S. M. la Reine Marie, de Roumanie, la princesse Ileana, et le prince Nicolas, ses enfants, sont les hôtes de la capitale du Canada. Sa Majesté est reçue par S. E. le Gouverneur Général, le maire d'Ottawa et les ministres fédéraux.

— La section française de l'Association des auteurs canadiens, à son dîner annuel au Château Frontenac de Québec, organise un concours littéraire en vue d'encourager la publication de livres destinés à l'enfance. Une somme de \$250. sera distribuée en prix et le concours se terminera à Pâques 1927.

29 — La Banque d'Angleterre ordonne l'exportation au Canada de 200,000 livres sterling en or, la plus importante consignation du genre, depuis douze mois, alors, que le trésor du Dominion encaissait, d'un coup, 630,000 livres, sur un total de 720,000, correspondant aux expéditions de blé canadien, pour l'automne 1925.

30 — Le gouvernement fédéral du Canada décide de faire tuer 2,000 bisons dans le parc Wainwright. Il restera encore 8,000 bêtes dans ce parc qui ne peut en contenir plus.

— On annonce que le contrat a été accordé à la Cie de construction Bishop, de Montréal,

pour l'érection des vastes usines de l'Anglo-Canadian Pulp and Paper à Limoilou. Québec. Il s'agit d'une dépense totale d'installation qui atteindrait presque les \$15,000,000.

— Les derniers rails ayant été posés, il y a quelques jours, sur le nouvel embranchement Taschereau-Rouyn, du Réseau National Canadien, on commence, à livrer du fret à la mine Horne (Noranda) : quatre wagons de ciment et un wagon chargé d'acier ont pu être ainsi amenés à pied d'œuvre, pour la construction du fourneau de réduction.

Jésus agrée la petite lampe dont la flamme tremblante s'élève et s'abaisse tour à tour pour représenter les palpitations d'un cœur vivant ; mais il veut des lampes humaines étincelantes de foi, ardente d'amour, agitées devant lui par les douces émotions de l'espérance.

Père MONSABRE, O.P.

Dieu nous donne la vie pour vivre, la grâce pour bien vivre et la gloire pour avoir bien vécu.

Saint ANTOINE DE PADOUE.

L'homme sage doit travailler toute sa vie à se rendre plus fort que lui-même.

Joseph DE MAISTRE.



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE-FRANÇAISE.

M. et Mme Joseph Rondeau, de Ste-Élisabeth de Warwick, et leurs dix-sept enfants.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LA DIPHTÉRIE OU ANGINE COUENNEUSE

LA diphtérie, ou angine couenneuse est un des maux de gorge les mieux connus et les plus justement redoutés. Dans le passé, avant que Roux, disciple de Pasteur, eut découvert le serum qui porte son nom, ses ravages étaient terribles, et ses victimes nombreuses. Les progrès de l'hygiène, et la découverte de Roux sont heureusement en voie de faire reculer cette maladie comme ils ont fait reculer la variole, si meurtrière avant la vulgarisation de la vaccine de Jenner.

* * *

La diphtérie ne s'annonce pas bruyamment, comme beaucoup de maux de gorge moins redoutables ; mais si les douleurs ne sont pas violentes, dès le début l'état général paraît beaucoup plus affecté. La douleur à la gorge est d'abord peu sensible, et n'atteint d'ailleurs jamais un degré bien aigu, mais le teint se plombe rapidement ; et les glandes du cou grossissent et deviennent douloureuses souvent avant l'apparition des fausses membranes.

Ces dernières donnent à la maladie sa physiologie caractéristique. Elles apparaissent après quelques jours ; d'un blanc plutôt sale elles reposent sur une muqueuse gonflée et rouge. Leur marche est envahissante ; si un remède approprié n'intervient point, elles ont tôt fait de couvrir les amygdales, la luette, le voile du palais d'une couche blanc grisâtre que l'on a comparée à de la couenne, d'où le nom de la maladie, angine couenneuse. Ces membranes peuvent envahir les fosses nasales et même le larynx, cas particulièrement graves.

La diphtérie du larynx, le croup, est très redoutable chez l'enfant, à cause de l'étroitesse des voies aériennes ; la mort survient rapidement chez eux par l'asphyxie, l'air ne pouvant

plus arriver aux poumons à cause du larynx obstrué. Chez les adultes le larynx, plus grand peut laisser passer un volume d'air suffisant à la vie ; mais la maladie poursuivant sa marche envahissante, descend dans les bronches, et l'asphyxie qui s'en suit, pour être plus tridive, n'en est pas moins fatale. Lorsque la forme est très infectieuse, les malades meurent souvent avant l'asphyxie, par empoisonnement, car le bacille de la diphtérie secrète un poison très violent qui agit sur le système nerveux.

L'angine couenneuse n'est donc pas une maladie à négliger ; il importe de la dépister dès le début. Pour ce faire il ne faut jamais négliger d'examiner le gorge au premier malaise, et s'empresse de faire venir un médecin compétent si on y remarque la moindre trace blanchâtre.

*

Il y a peu de remèdes employés contre la diphtérie, pour cette bonne raison que le peu qui existent sont excellents. Au premier rang brille le sérum de Roux, qu'on ne doit jamais négliger d'employer lorsqu'on peut se le procurer.

Surtout lorsqu'elle n'a pas été prise aux débuts, et que le poison secrété par le bacille de Loeffler a eu le temps de se répandre, la convalescence de la diphtérie est longue. Le malade a eu peu de douleurs, mais la grande faiblesse qu'il ressent, son teint qui trahit une anémie profonde, la lenteur qu'il met à se remettre témoignent de la gravité de l'affection qu'il a subie.

* * *

La convalescence, il ne faut pas l'oublier, s'accompagne, lorsque la maladie a été sérieuse, de paralysies assez persistantes. La plus commune est celle du voile du palais, qui se manifeste par du nasonnement et une difficulté particulière à avaler.

Le convalescent peut nasonner au point que sa parole est presque incompréhensible. La paralysie du voile du palais et de l'épiglotte l'expose à un inconvénient d'un autre genre, et encore plus pénible ; il ne peut avaler qu'avec la plus extrême difficulté car les aliments, une fois mastiqués, au lieu d'être entraînés dans l'oesophage (gosier) par la déglutition, refluent dans le nez et même dans le larynx. Le patient se trouve dans l'obligation d'éternuer, de se moucher, de tousser ; le repas en souffre ; pour parvenir à manger valant la peine, il en est réduit à passer la plus grande partie de ses journées à table.

D'autre part, la paralysie peut affecter les yeux et obliger par exemple un tout jeune homme à se servir de lunettes tout comme s'il approchait la cinquantaine. Les membres sont aussi touchés ; ils peuvent rester pendant un certain temps engourdis, affaiblis, et les jambes, par exemple, fléchir sous le poids du corps ni plus ni moins que si elles étaient en laine.

Heureusement que dans la grande majorité des cas ces paralysies, tout en durant un certains temps, et même plusieurs mois, finissent par disparaître sans laisser de traces.

Comme on le voit, la diphtérie, ou angine couenneuse, n'est pas une maladie qu'on est justifiable de dédaigner. Il faut s'en occuper dès le début, appeler un médecin compétent, et suivre de point en point ses instructions quelque ennuyeuses qu'elles puissent paraître, surtout pour ce qui concerne l'isolement et la désinfection. Il faut encore ne pas hésiter à lui laisser faire les injections préventives, s'il les trouve utiles pour défendre ceux qui doivent rester forcément en contact prolongé avec le malade.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les maladies de l'enfance

LE RHUMATISME CHEZ L'ENFANT

BEAUCOUP de parents restent souvent étonnés lorsqu'on leur apprend que leur enfant est atteint de rhumatisme articulaire.

On croit, d'ordinaire, que le rhumatisme est seulement une maladie du vieillard ; c'est là un de ces nombreux préjugés erronés,

particulièrement néfastes, et qui a coûté la vie à bien des enfants.

Le rhumatisme est, au contraire, une maladie fréquente du jeune enfant, surtout entre huit et quinze ans. C'est une maladie qui évolue par poussées successives, atteignant les jointures, et ayant malheureusement un retentissement particulièrement fréquent sur le cœur. Il est rare que l'on n'observe qu'une seule poussée ; habituellement on en observe plusieurs, apparaissant à intervalles variables.

Le rhumatisme est une maladie infectieuse qui évolue avec de la fièvre (souvent très légère, et qui peut passer inaperçue), mais dont nous ignorons le germe.

Il est très différent du rhumatisme de l'adulte. L'adulte atteint de rhumatisme présente une fièvre élevée et souffre atrocement de toutes ses articulations qui sont rouges, gonflées et très douloureuses au moindre mouvement et à la simple palpation. Chez l'enfant, au contraire, le petit nombre des articulations touchées (une ou deux seulement quelquefois), qui sont à peine gonflées et douloureuses, la fièvre peu élevée (99°, 100°), le caractère fugace des lésions attirent peu l'attention des parents et n'éveille pas d'inquiétude.

Ce calme trompeur de la maladie est plus redoutable qu'une crise nettement caractérisée, car il empêche souvent de prendre dès le début les précautions nécessaires ; chez l'enfant, le rhumatisme *lèche* les articulations, mais il atteint souvent d'emblée et profondément le cœur, d'une façon définitive. On n'observe pas ces sueurs profuses, si caractéristiques chez l'adulte, ni ces formes délirantes, heureusement rares, avec fièvre élevée chez l'adulte (rhumatisme cérébral).

C'est une maladie qui évolue à bas bruit. Le poignet et un genou, ou bien d'autres articulations peuvent être prises ; l'endolorissement est modéré. La fièvre dépasse rarement 101°, le pouls est souvent un peu irrégulier, le teint est toujours extrêmement pâle.

Les douleurs passent souvent d'une articulation à une autre, en l'espace de quelques jours ; elles sont très supportables, les enfants vigoureux ou durs au mal s'en plaignent à peine.

Les muscles du cou sont souvent touchés, et le petit malade accuse alors un torticolis dont l'origine peut demeurer longtemps méconnue. Les douleurs rhumatismales, non traitées, peuvent durer fort longtemps et entraîner de regrettables erreurs de diagnostic. Nous nous souvenons avoir observé un enfant atteint de raideur du cou si persistante qu'on avait pensé à un mal de Pott cervical (tuberculose des vertèbres cervicales) et qu'on lui avait appliqué un appareil plâtré. Un traitement salicylé amena en quelques jours la sédation complète des douleurs et du torticolis.

Les douleurs de croissance sont également invoquées souvent, alors que le rhumatisme articulaire aigu est seul en jeu.

Au cours de certains états infectieux (scarlatine, diphtérie, etc.), on peut observer des douleurs aux petites articulations des doigts et du genou. Il s'agit dans ces cas de pseudo-rhumatisme infectieux et non du rhumatisme vrai.

Le plus grave danger du rhumatisme chez l'enfant, c'est l'atteinte du cœur, malheureusement très fréquente, même dans les formes légères, surtout celles insuffisamment traitées ou traitées trop tard.

La localisation du rhumatisme sur le cœur peut être très précoce ; elle est souvent contemporaine des premières poussées articulaires.

L'endocarde est souvent touché ; c'est principalement au niveau de l'orifice mitral que siègent les lésions. Les valvules gonflées par le rhumatisme comme une articulation, se sclérosent ensuite et deviennent insuffisantes pour fermer l'orifice de communication, laissant entre elles un espace par lequel le sang s'écoule (véritable fuite, comme par un bouchon perforé). C'est ce sang qui reflue qui produit ce bruit spécial qu'on appelle un "souffle cardiaque".

Le sac membraneux dans lequel glisse le cœur à chaque contraction peut être touché lui aussi ; on dit alors qu'il existe de la péri-cardite, complication grave, car l'épanchement liquide gêne le travail du cœur et occasionne plus tard de la symphyse cardiaque.

On peut aussi observer des manifestations rhumatismales du côté des pièvres (pleurésie). La chorée ou danse de Saint-Guy vient souvent compliquer l'évolution du rhumatisme.

Le rhumatisme évolue par poussées successives, et chaque poussée peut aggraver les lésions cardiaques ; les rechutes, les récurrences sont très fréquentes.

L'enfant peut également être atteint comme le vieillard de rhumatisme chronique nouveau déformant, mais cette forme est plus rare.

Toute douleur articulaire doit être tenue pour suspecte. Elle peut être le signe initial d'une crise de rhumatisme et peut-être d'une complication cardiaque.

Le repos au lit, le régime lacté et le traitement salicylé constituent les trois grandes indications thérapeutiques à mettre immédiatement en œuvre. Plus tard, on utilisera le fer et les toniques ordinaires pour combattre l'anémie rhumatismale souvent très prononcée.

(La Maison)

DR PIERVAL.

Tout est vain dans la vie, sauf le devoir, le sacrifice et l'amour de Dieu.

Père DIDON, O.P.

Novembre

Novembre, avec son ciel gris, avec la pâle lumière et la faible chaleur de son soleil, est le mois du recueillement ; il est encore le mois du souvenir puisqu'on l'a consacré à la mémoire des morts.

C'est pendant ce mois plus particulièrement, que nous, vivants, devons offrir à nos chers défunts le témoignage de notre fidélité.

A vous aussi, enfants, incombe ce pieux devoir, car, qui de vous, n'a pas d'un père tendrement aimé, ou d'une mère trop tôt enlevée à votre affection, ou encore de petits frères et sœurs, envolés vers l'au-delà, qui de nous, dis-je de ces parents chers et disparus pour toujours, n'a pas la souvenance à conserver.

Donc, c'est le moment de vous rappeler ceux que vous avez connus et aimés et qui maintenant dorment leur dernier sommeil.

Allez au cimetière, en ce novembre, et là, sur leurs tombes, de toute la ferveur de votre petit cœur, priez bien, priez beaucoup pour l'âme de ceux qui ont quitté ce monde, à jamais.

Cousine ROBERTE.

Prière du soir

Le silence du soir est venu... Seul, dans l'ombre,
Je voudrais oublier les luttes du grand jour,
Mais nul rêve n'éclot en mon âme trop sombre
Car les déprédateurs ricanent alentour.

Leur troupe est effrayante... et c'est bien la révolte
Qui gronde et qui rugit, la révolte et la peur.
Ils sont là pour ravir une saine récolte,
Sœur âme, restons forts, pas de songe trompeur...

Aux incantations perfides et funestes,
Répondons vaillamment par une autre chanson.
Ignorons leurs efforts, leurs appels et leurs gestes,
A genoux, pour prier et pour vaincre...

Oraison :

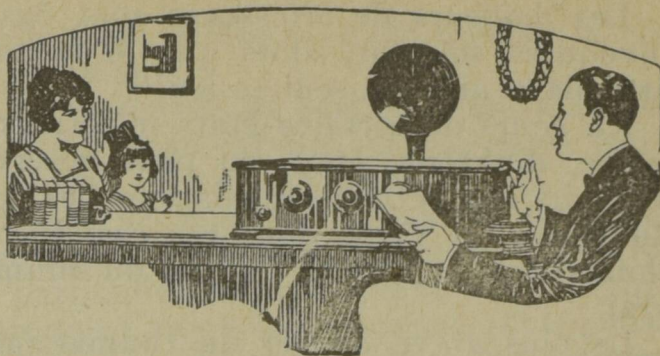
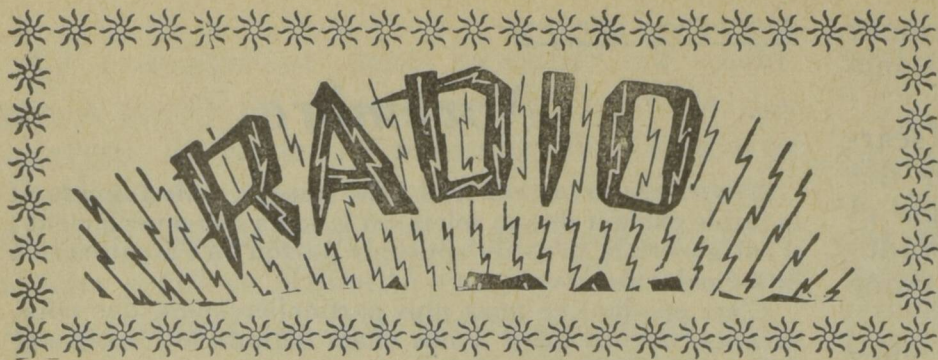
" Ange de la prière, éloignez les rebelles,
Protégez mon sommeil, bel ange triomphant,
Votre ami reprendra sous vos deux blanches ailes
Le rêve qu'il suivait lorsqu'il était enfant."

Pierre PONTIÈS.

(Extrait de *Sous le Soleil de Dieu* qui vient de paraître chez Aubanel fils aîné, et que nous annonçons dans une autre page de notre revue.

LE CALENDRIER DE SAINT-JOSEPH POUR 1927

Le Calendrier de Saint-Joseph pour l'année 1927 vient de paraître. Il est superbe. L'image en quatre couleurs, reproduction d'un tableau de maître, exposé dans une des plus célèbres cathédrales d'Europe, représente la *Fuite de la Sainte Famille en Egypte*. C'est un pur chef-d'œuvre. Le Calendrier mesure 17 x 32 pouces. Les chiffres sont très gros. Les pages fourmillent de renseignements précieux et de pieuses pensées. Le prix est de 50 sous l'unité, pour le Canada et les États-Unis. S'adresser au Couvent St-Joseph, 70, Chemin Ste-Foy, Québec, et au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.



LES PRINCIPES DU RADIO

IIe ARTICLE

I

DANS un article précédent nous avons énuméré les éléments essentiels d'un poste transmetteur. Voyons maintenant ceux du poste récepteur.

Le poste récepteur fonctionne absolument d'une manière inverse à celle d'un transmetteur. Le poste transmetteur reçoit d'abord des ondes sonores par le microphone, les transforme pour ainsi dire en ondes électriques qu'il irradie dans l'espace, au moyen de l'antenne. Le poste récepteur reçoit par l'antenne des ondes électriques, les transforme en ondes sonores, et les transmet dans l'espace, au moyen du haut-parleur.

Il faut donc dans un poste récepteur, premièrement : un capteur d'ondes électriques. Ces ondes sont captées par le système antenne-terre, lequel système est relié à une bobine, dans l'appareil récepteur, et qui s'appelle le primaire. Les ondes émises par le transmetteur, atteignent l'antenne réceptrice et induisent sur cette antenne un courant de haute-fréquence modulé semblable à elles-mêmes.

Il faut deuxièmement : un appareil de syntonisation. Les ondes de tous les postes et de toutes les fréquences sont supposées atteindre l'antenne réceptrice et par là même la bobine primaire de l'appareil. Cependant on ne veut pas recevoir tous les postes à la fois, on veut au contraire pouvoir les éliminer tous à l'exception d'un seul. C'est ce que l'on appelle syntoniser. L'appareil syntonisateur est constitué par une bobine d'accord reliée au condensateur. Lorsque le condensateur est fixé à une certaine valeur, il a la propriété de ne laisser passer qu'une seule sorte de courant oscillant, d'une valeur correspondante. Il suffit donc pour syntoniser de placer ce condensateur et cette bobine (qu'on appelle : bobine secondaire), en relation inductive avec le primaire. De tous les postes, ou plutôt de toutes les ondes qui passent par le primaire, une seule peut influencer le secondaire : c'est celle qui correspond à la valeur de la capacité que l'on a donné au condensateur. Comme ce condensateur à une

capacité variable, il suffit de varier cette capacité pour changer de poste.

Il faut troisièmement, dans un poste récepteur : un détecteur. La détection dans un poste récepteur consiste à transformer les ondes de haute-fréquence reçues par l'antenne en ondes sonores et audibles. Les ondes reçues par l'antenne vibrent avec une rapidité telle que ni les acoustiques ni le tympan de nos oreilles ne peuvent les reproduire. Il faut pour entendre ces ondes en diminuer la fréquence et les rectifier, c'est-à-dire les transformer d'un courant alternatif en un courant direct. C'est le détecteur qui remplit cet office. Il est constitué soit par un cristal ou une lampe audion. Dans les deux cas, il s'agit, d'un appareil qui a la propriété de ne laisser passer le courant que dans une seule direction. De plus, cet appareil ne répond que par une seule vibration de basse-fréquence à toute une série de vibrations du courant de haute-fréquence reçu par l'antenne.

Enfin, quatrièmement : il faut dans un récepteur un système d'amplification. L'amplification, quoique non essentielle au récepteur, est de plus en plus employée. L'amplification se fait de deux manières. Il y a l'amplification à haute-fréquence qui consiste à amplifier le courant reçu par l'antenne. Il y a aussi l'amplification à basse-fréquence qui consiste à amplifier le volume des ondes sonores qui sortent du détecteur. Dans les deux cas cette amplification se fait au moyen de lampes accouplées entre elles au moyen de transformateurs.

II

Pour comprendre quelque chose de la théorie et du fonctionnement du radio, il faut posséder quelques notions générales d'électricité et connaître au moins les termes les plus usités. C'est dans ce but que nous consacrerons la suite de cet article à la définition des termes électriques.

Il y a deux sortes d'électricité : l'électricité statique qui se manifeste sous forme de charges et l'électricité dynamique qui se manifeste sous forme de courant dans un fil conducteur. L'électricité statique, découverte par Thalès de Milet 600 ans avant J.-C., est produite par le frottement. Ainsi si l'on frotte une tige de verre avec morceau de soie, ou un bâton de

résine avec de la flanelle, on constate que placés dans certaines conditions le verre et la résine présentent des phénomènes d'attraction et de répulsion sur des corps légers. L'expérimentation a permis d'établir les lois suivantes : 1° les charges électriques de mêmes noms se repoussent, et les charges électriques de noms contraires s'attirent ;

2° lorsque deux substances différentes sont frottées ensemble, l'une s'électrise négativement et l'autre positivement ;

3° lorsqu'un corps non électrisé vient en contact avec un autre électrisé il se charge d'électricité de même nom que celle du corps électrisé.

III

Il n'est guère possible de s'expliquer les circuits du radio, et encore moins le rôle de la lampe en radio, sans connaître quelque chose de la théorie des électrons.

D'après cette théorie un électron serait une particule d'électricité négative et représenterait la plus petite partie connue des éléments qui composent un corps. L'atome, qui est la plus petite division chimique d'un corps, serait composé d'un noyau d'électricité positive auquel un certain nombre d'électrons (électricité négative) seraient associés.

A l'état normal, un atome possède assez d'électrons pour que sa charge positive soit neutralisée, et dans cet état il n'exerce aucune action autour de lui. Un corps chargé positivement manque d'électrons et cherche à en attirer des autres corps qui sont dans son voisinage. Un corps chargé négativement a une surabondance d'électrons et cherche à éloigner tout autre excès d'électrons qui pourrait être près de lui. Cependant un corps chargé négativement sera attiré par un autre chargé positivement en vertu de la loi que les charges de noms contraires s'attirent. L'espace entourant un corps chargé électriquement constitue un champ électrique et tout autre corps chargé qui entre dans ce champ subit soit une attraction, si sa charge est de nom contraire, soit une répulsion, si la charge est de même nom. Toutes ces lois peuvent se démontrer expérimentalement au moyen d'une tige de verre électrisée par frottement et d'une balle de sureau suspendue par un fil de soie.

IV

Ce qu'on appelle la statique en radio n'est autre chose que le bruit produit par les charges et les décharges des gouttelettes d'eau qui flottent dans l'atmosphère. Ces gouttelettes d'eau existent presque toujours dans l'atmosphère même par un temps serein, parce qu'il y a toujours plus ou moins d'humidité dans l'air. Ordinairement les décharges électriques de ces gouttelettes ne peuvent être perçues par nos organes ordinaires parce qu'elles sont trop faibles. Cependant un appareil sensible aux courants électriques, comme l'est un récepteur radiophonique, peut très bien les capter. Lorsque ces petites décharges s'accroissent en nombre, comme en temps d'orage, il se produit parfois une décharge totale et subite que non seulement un radio peut percevoir, mais aussi nos yeux et nos oreilles. C'est la foudre ou encore la statique à son paroxysme.

La statique ne peut guère être éliminée des appareils récepteurs de radio du moins par des moyens à la portée des amateurs ordinaires. Il y a toutefois quelques moyens de l'atténuer que nous verrons plus tard.

V

Les charges électriques peuvent non seulement se transporter d'un corps à un autre par contact direct, mais elles peuvent être canalisées sur un fil conducteur pour opérer à distance des effets calorifiques, magnétiques, etc. Cette électricité ainsi canalisée s'appelle un courant électrique. Un courant électrique présente plusieurs points d'analogie avec un courant d'eau dans un tuyau. La quantité de travail qu'un courant d'eau peut effectuer à son point d'arrivée est déterminée par la quantité d'eau qui passe, par la poussée ou encore la pression avec laquelle elle passe et enfin par la résistance que le matériel et les dimensions du tuyau offrent à son passage.

De même, dans tout courant électrique, il convient de distinguer la quantité d'électricité qui passe : c'est l' "ampérage", la pression avec laquelle elle passe : c'est le "voltage" et enfin la résistance que ce courant subit sur son passage par les dimensions et le matériel du fil conducteur : l'ohm. L'ampère est donc l'unité de courant; le volt est l'unité de pres-

sion, et l'ohm, l'unité de résistance. Un courant électrique comme un courant d'eau est donc le produit de la quantité par la pression, divisé par la résistance.

VI

Il y a deux sortes de courants électriques : le courant direct et le courant alternatif. Le courant direct comme son nom l'indique, est celui qui s'écoule toujours dans une seule et même direction. Le courant direct peut être continu ou pulsatif selon que son flot est régulier, comme celui qui vient d'une batterie, ou selon qu'il vient par coups successifs mais toujours dans la même direction comme celui des génératrices à courant direct.

Un courant alternatif est un courant qui change de direction plusieurs fois par seconde. Deux alternances du courant produisent ce qu'on appelle : un cycle. La fréquence d'un courant est exprimée en nombre de cycles. Ainsi le courant ordinaire de la lumière est un courant qui a généralement 60 cycles, c'est-à-dire qu'il change de direction 120 fois par seconde. Il peut y avoir des fréquences beaucoup plus élevées, comme il peut y en avoir de plus basses.

Les fréquences comprises entre 32 cycles et 10,000 cycles sont appelées audio-fréquences parce qu'elles sont audibles. Mais il y a aussi des courants de fréquences dépassant 1,000,000 de cycles. Ces derniers sont appelés courant de haute-fréquence ou de radio-fréquence.

VII

Théoriquement tous les corps sont conducteurs d'électricité ; mais en pratique ils ne la conduisent pas également bien. Il y a certains corps qui offrent très peu d'opposition au passage des courants. On dit que ces corps sont bons conducteurs. Voici quelques corps dans leur ordre de conductibilité : l'argent, le cuivre, l'or, l'aluminium, le zinc, le platine, l'étain, le plomb, l'acier, le fer, le mercure, le carbone, et l'eau. Comme le prix de l'or et de l'argent est élevé on utilise généralement le cuivre comme conducteur ordinaire d'électricité.

Un "isolateur" est un corps qui offre tellement d'opposition au passage des courants que la quantité qu'il laisse passer est pratique-

ment négligeable. Parmi les meilleurs isolants connus, il faut citer : le verre, la porcelaine, le caoutchouc, le mica, l'ébène, le bois paraffiné, le papier, le fibre vulcanisé, l'amiante, l'air, l'huile.

L.-M. BOLDOC, ptre.

N'achetez pas sans connaître les avantages du *Radio de Forest*

CATALOGUE adressé sur demande.
SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs



A Memphis, Tennessee, un avocat fait irruption dans la cellule de son client condamné à la chaise électrique : " Bonne nouvelle ! lui crie-t-il."

— Ah ! soupire le condamné, une commutation !

— Non, pas précisément ; mais votre oncle vient de mourir en vous laissant \$5,000,00, de sorte que vous aurez en partant la satisfaction de penser que les nobles efforts de votre défenseur ne sont pas demeurés sans récompense.

Un Irlandais se jeta tout habillé à l'eau pour sauver un homme qui se noyait. Celui-ci ramené à la rive remercia son sauveteur et lui offrit dix sous.

L'Irlandais regarda la petite pièce blanche et puis toisa l'homme. " Par saint Patrick, dit-il, ça ne valait pas ça."

Le bonheur est dans la *disposition* du cœur et non dans la *position*.

Bx Gabriel GARICOITS.

Le chrétien qui espère ne se retarde, ni ne se fatigue à dire pourquoi ou comment ? Il n'a pas besoin de voir, ni de savoir. Il lui suffit que Dieu voit et sache. Il se repose sur le cœur de Dieu comme l'enfant entre les bras de sa mère. Au lieu de vouloir conduire sa vie... il la laisse conduire par Dieu.

Mgr DE GIBERGUES.



FEMINA

PROPOS DE NOVEMBRE

Un souvenir

AVEC le mois des Morts reviennent les prières et les retours de notre pensée vers ceux que nous aimions et qui ne sont plus.

Pendant tout un mois, nous nous efforçons de prier pour ceux qui nous ont faits ce que nous sommes et que, peut-être nous oublions trop vite. Pendant tout un jour, l'Église maternelle et miséricordieuse nous rappelle l'obligation de penser à nos morts, elle nous redit l'angoissante prière des trépassés ; nos cœurs si mal faits pour les deuils éternels se souviennent et pleurent de nouveau sur des cercueils couverts de fleurs et environnés de lumières.

Bientôt ce sera encore l'oubli, le délaissement, l'abandon presque complet, nous pensons beaucoup à ce qui cause notre joie mais avec quel soin n'éloignons-nous pas de nous les pensées salutaires d'une mort certaine et peut-être imprévue !

En songeant à la mort nous nous plaisons à espérer que par delà la tombe beaucoup de nos amis, de nos proches nous pleureront et garderont de nous un souvenir bon et vivace. Nous voulons être aimées, nous recherchons l'estime et l'admiration ; nous ne voulons pas mourir entièrement et pour cela nous mettons tout en œuvre afin d'inspirer aux nôtres une affection constante qui se prolongera indéfiniment ; pour ceux qui nous ont précédées et qui avaient droit aux mêmes ambitions nous n'avons hélas ! que le Souvenir obligé du jour des Morts... Combien nous sommes cruelles inconsciemment, pour ces amis d'autrefois que nous disions aimer !

Et comme ils ne sont pas tout entiers dans le coffre de bois tendu d'étoffe soyeuse, aux poignées ternies, et qu'ils ont gagné, espérons-le, par un labeur constant la récompense désirée, ils redescendent parfois du palais glorieux qu'ils habitent et eux, les délaissés reviennent vers les demeures qui furent les leurs. Quelle désillusion n'éprouvent-elles pas ces âmes sanctifiées par l'épreuve et la souffrance, que de vifs reproches n'auraient-elles pas le droit de nous adresser !

Quand tous ceux que nous aimons ne seront plus, quand l'indifférence aura glacé nos plus chères affections, et qu'à notre tour nous aurons percé les mystères troublants de l'autre Vie, combien nous paraîtront mesquines nos petites préoccupations présentes : le désir d'être aimée et la crainte d'être bien vite oubliée ! Désir et crainte inspirés par un motif naturel mais que nous devons travailler à surnaturaliser.

Essayons de faire autour de nous beaucoup de bien en remplissant avec entrain notre tâche quotidienne, ceux qui nous verront à l'œuvre et que nous aurons rendus heureux auront pour nous la mémoire du cœur, le souvenir reconnaissant d'une prière suppliante souvent renouvelée auprès du Souverain Maître.

Nous devons peut-être le bonheur céleste à un acte de bonté ou de dévouement, à une action méritoire que nous aurons accomplie sans ostentation, simplement pour rendre service à plus nécessiteux que nous.

Ainsi il s'élèvera autour de notre mémoire tout un concert de louanges pour la somme de bien que la Providence dans sa bonté nous aura donné l'inspiration et la grâce d'accomplir voilà un motif qui n'est certes pas bien humble... mais qui donne l'illusion de ne pas mourir tout entier.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

LUES.— Votre demande a été agréée et je ne doute pas que déjà vous êtes en correspondance avec notre petite amie Benjamine à qui votre carte a fait un réel plaisir. De grand cœur je vous donne une belle place à notre *Femina* qui saura vous garder longtemps, espérons-le... Comme vous le voyez il est bien facile d'entrer chez nous... vous adressez votre correspondance à Jeanne Le Franc, *L'Apôtre*, Québec, et la réponse vient avec le numéro suivant... Bonjour, à bientôt ?

CARMEN.— Je suis certaine que votre travail portera ses fruits et que vous serez contente de l'œuvre commencée car vous y mettez beaucoup de bonne volonté. Le nom de votre futur cercle convient très bien et je souhaite que toutes vos amies veuillent l'accepter. Il est utile de laisser faire des commentaires sur le travail du jour ou la lecture si vous n'avez pas encore de travaux, cela fait une diversion très appréciée qui permet, ensuite d'écouter mieux. Je serai toujours heureuse de savoir que vous avez réussi, car je ne doute pas du succès.

THÉRÈSE.— Je vous donne avec plaisir les quelques notes demandées.

M. de Champlain arriva à Honfleur le 27 septembre 1610 et le 29 décembre signe ayant de Monts comme témoin son contrat de mariage avec Hélène Boulé, fille du secrétaire de la chambre du roi. Madame de Champlain était protestante mais elle se convertit et, devenue veuve, fonda un couvent d'Ursulines à Meaux, elle y prononça les vœux et y mourut en 1654.

Votre année scolaire commencée sous de si heureux événements se continuera vers le but que vous convoitez et que vous atteindrez... il n'y a rien comme la confiance en soi et la volonté de réussir... Je serai heureuse de vous lire de nouveau avant trop longtemps, bien que toutes vos minutes soient prises.

VIOLETTE.— Je vous donne ce pseudo que vous ambitionnez et qui me rappelle la première de nos correspondantes au *Femina*... avec vous je redis ces vers du poète :

Quand vient l'automne on se repose,
On rentre en son foyer secret ;
Le pied d'un oiseau qui se pose,
Vraiment, je pense est moins discret...

Certes l'automne arrive sans être désiré, mais l'espoir de se retrouver au foyer familial, la perspective des bonnes soirées au coin du feu compense un peu les regrets que nous avons de voir l'été déjà bien loin de nous.

MARCELLA.— Votre missive a été la bienvenue, et l'article paraîtra. J'espère que vous ne resterez pas en si bon chemin et que souvent vous nous reviendrez ; les longues soirées d'automne et d'hiver sont un apport précieux pour les correspondances...

Vos jolis mots ne sont pas à dédaigner... pour moi, ils sont un stimulant à faire mieux... puisse mon désir se réaliser pour le plus grand bien de celles qui me donnent leur attention.

Votre place est grande ici à notre *Femina* et vous y serez toujours... celle que l'on attend et que l'on reçoit avec plaisir.

PETITE POSTE

THÉRÈSE demande à correspondre avec une gentille amie, élève finissante de l'un de nos pensionnats... qui lui répondra ? Une correspondante en sténographie serait la bienvenue.

Jeanne LE FRANC.

L'image des morts

Dans les anciens albums dont le fermoir se rouille,
Les petits cartons bien rangés
Offrent à nos regards que nul regret ne mouille
Leurs visages presque étrangers.

Une mélancolie intense les pénètre :
Tous ces visages de carton
Semblent nous dire un doux adieu par des fenêtres...
Mais ce n'est pas nous qui partons ;

C'est vous, morts que la vie impitoyable chasse
Des cœurs un à un refermés,
Etres dont le dernier reflet tremble et s'efface
Et qui ne serez plus nommés !

Il ne reste de vous que ces vagues images
Où l'âme ne se livre point ;
Les lèvres ont toujours le sourire d'usage,
Les regards se perdent au loin.

Qui se souvient des visages graves ou tendres
Par ce froid sourire cachés ?
Ceux qui vous ont connus, pourtant, surent comprendre
Le langage de ces clichés :

“ Sauvez-nous un instant de l'oubli qui nous tue,
Ouvrez l'album aux tranches d'or ! ”
Suppliaient-ils... On oublia. Leur voix s'est tue.
Les portraits eux-mêmes sont morts.

Et lorsque, par hasard, on feuillette le livre
Distraitement on voit jaunir
Les fidèles photos qui n'ont pas voulu vivre
Plus longtemps que le souvenir.

Blanche CAZES.

(Extrait de *Pages de la quinzième année*, édité chez Aubanel fils aîné, Avignon, France.)

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'OCTOBRE

TRIANGLE SYLLABIQUE

AU TO RI TÉ
TO CA DE
RI DE
TE

ANAGRAMME

Lièvre — livrée — réveil.

LOGOGRIPE

Bœuf — œuf.

CHARADE A TIROIR

Sépulture. — Mon premier est *Sep*, puisqu'on dit *Sep tua gésime* (Septuagésime) ; Mon deuxième est *ul*, puisqu'on dit *ul c'est ré* (ulcérer) ; mon troisième est *ture*, puisqu'on dit *bonne avant ture* (bonne aventure).

Ont trouvé des solutions partielles : Mlles Germaine Gendreau, Yvonne Bélanger et Eugénie Routhier, Couvent de St-Charles, Bellechasse ; R. Frère Silvère, Sherbrooke Est ; M. Pierre Lagueux, Collège de Ste-Anne de la Pocatière ; Mlle Évangéline Nezan, 240, Breeze Hill, Ottawa ; Mme H.-O. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester ; Sœur Louis-Paul, supé., Couvent d'Aylmer.

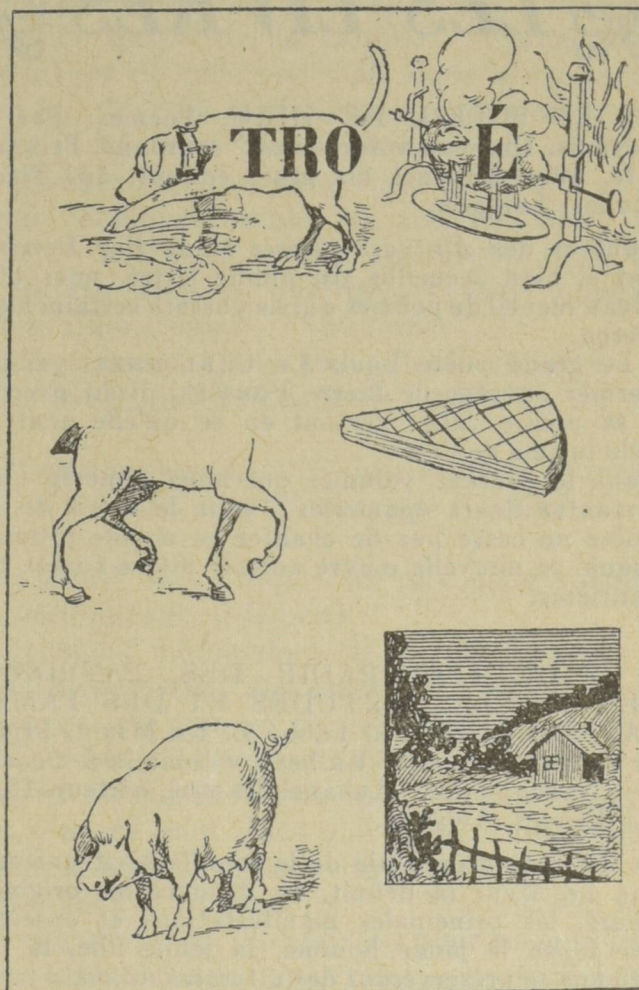
Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Sillery ;

Mlle Laura Deslongchamps, 1700, rue St-Denis, Montréal ; Mlle Marie-Thérèse Gagné, St-Maxime de Scott ; Mme J.-Ernest Drolet, 115, rue St-Pierre, Québec ; Mlle Marie Drolet, inst., Champigny, P. Q. ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ; La Crèche St-Vincent de Paul, Chemin Ste-Foy, Québec ; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Cécile des Erables, Suncook, N. H.

Les deux noms suivants ont été sortis de l'urne : Mlle Marie-Jeanne Leclerc et la Crèche St-Vincent de Paul.

JEUX D'ESPRIT N° 90

RÉBUS NO 71



ENIGME

Chez l'esprit et le corps j'entretiens tout à [point ;
J'étales sur le teint et les lys et les roses ;
Et celui qui ne m'a point
N'est pas riche quand même il aurait toutes [choses.

CHARADE


Mon premier plait beaucoup au monde des
[poissons ;
Mon second, tout petit, est pronom sans
[façon ;
Mon tout à pratiquer est chose difficile,
Qu'on trouve cependant aux champs comme
[à la ville.

MÉTAGRAMME

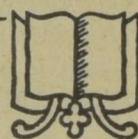
Je n'ai que quatre pieds ; si tu changes ma
[tête,
Je quitte l'échiquier et deviens noble bête.

QUESTION AMUSANTE

Quels sont les deux cours d'eau qui, réunis,
se mettent dans une soupière ?



LES LIVRES



SOUS LE SOLEIL DE DIEU. Poèmes. Par Pierre PONTIÈS. Un beau volume in-8° couronne. Prix franco : 5 fr. 40.— Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

L'auteur des *Altitudes Claires* et de *Pax Domini*, qui furent si bien accueillis du public lettré, nous offre un nouveau recueil de poèmes qui ne passera certainement pas inaperçu.

Le grand poète Louis LE CARDONNEL, qui préface le dernier ouvrage de Pierre PONTIÈS, disait avec raison que sa poésie valait surtout en ce qu'elle analysait le monde intime de l'âme.

Dans le présent volume, qui nous apporte quelques charmantes fleurs épanouies "sous le soleil de Dieu" le poète ne cesse pas de chanter ce monde intime. C'est pourquoi sa nouvelle œuvre aura le même succès que ses devancières.

LE GUIDE LITTÉRAIRE DES PATRONAGES, DES CERCLES D'ÉTUDES ET DES FAMILLES CATHOLIQUES. Par l'abbé L. LE MEUR, Professeur au Collège Stanislas. Un beau volume in-8° couronne. Prix franco : 9 fr.— Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

La littérature ennemie de la famille sévit partout. M. l'abbé Le Meur la définit, en dénonce les origines, les horreurs, les principales manifestations et enseigne de quelle façon le jeune homme, la jeune fille, la famille chrétienne se préserveront des atteintes du mal.

Le théâtre reste encore, même en ce temps de cinéma une école de vertu ou de vice. L'auteur, après avoir défini ce qu'est le théâtre et en avoir fait un court exposé historique, montre que trop souvent, à l'heure actuelle, le théâtre est plutôt une école de vice que de vertu ; et dit à quelles conditions se fera l'indispensable rénovation du théâtre dans nos patronages.

La presse est actuellement la reine de l'opinion. Dans un chapitre qui peut soutenir la comparaison avec les ouvrages les plus récents et les plus documentés sur ce sujet, M. l'abbé Le Meur montre de quoi est fait un journal ou une revue, puis il donne brièvement les directives qui per-

mettent au lecteur de choisir son journal et de le lire intelligemment.

Il n'y a pas d'exposé plus claire et plus succinct à la fois sur ces notions si actuelles. C'est rendre service aux chefs de famille catholiques, aux directeurs d'œuvre et aux plus cultivés de leurs jeunes gens que de leur donner un guide aussi averti au point de vue littéraire et aussi sûr au point de vue religieux.

La Terreur en Vaucluse. LE DRAME D'ORANGE. Par Gustave GAUTHEROT, Docteur ès-lettres, Professeur d'histoire de la Révolution française à l'Institut Catholique de Paris. Un beau volume in-8° écu. Prix franco : 14 fr. 40.— Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Avec sa haute autorité d'historien de la Révolution française et son grand talent d'écrivain, l'auteur nous expose un drame d'autant plus émouvant qu'il est rigoureusement vrai : le règne de la Terreur en Avignon et l'assassinat légal des victimes, parmi lesquelles se détachent glorieusement les trente-deux religieuses béatifiées par Pie XI.

Ce livre vous intéressera autant, et vous instruira bien plus que le simple roman. Écrit pour le grand public, il abonde un aperçu lumineux et en précieux enseignements.

Collection "La Prière et la Vie Liturgiques". LE CORPS DE JÉSUS-CHRIST PRÉSENT DANS L'EUCCHARISTIE. Par un PROFESSEUR DE GRAND SÉMINAIRE, Docteur en Théologie et en Philosophie. Un beau volume in-8° couronne, sous couverture impression rouge et noire. Prix franco : 10 fr. 20.— Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

"La Prière et la Vie Liturgiques" ont pour centre Jésus-Eucharistie. Leur base inébranlable est la foi en la présence réelle. Telle est la raison d'être de ce livre dans la collection nouvelle.

L'auteur étudie parfaitement "Le Corps de Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie". On trouvera dans ces pages un exposé clair, sobre, précis et complet de la doctrine de l'Église sur cette matière importante et difficile. Ce dogme est expliqué suivant l'enseignement lumineux du Docteur Angélique.

L'auteur aime à citer S. Thomas et à renvoyer souvent à ses œuvres. Son travail aborde les questions les plus variées et les plus pratiques, touchant la présence du corps de Jésus dans l'hostie.

On a souligné avec soin l'harmonie parfaite qui existe entre la doctrine théologique et l'enseignement contenu dans les textes et les rites liturgiques. Ce point de vue spécial est particulièrement intéressant.

Ce livre sera utile non seulement aux prêtres mais encore aux fidèles qui tous ont profit à connaître davantage le dogme eucharistique. Il est indispensable à toutes les personnes qui ont à enseigner ce dogme ou qui veulent l'étudier plus à fond.

Collection "La Prière et la Vie Liturgiques". LA COMMUNION DANS LA LITURGIE CATHOLIQUE. Par l'abbé Léon CRISTIANI, Professeur aux Facultés Catholiques de Lyon. Un beau volume in-8° couronne, sous couverture impression rouge et noire. Prix franco : 11 fr. 40.— Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Extrait de la Table des Matières : — La communion dans la liturgie en général.— Les intentions du Christ, dans l'institution de la communion liturgique.— La liturgie de la communion, dans l'histoire de l'Église, du Ier au IVe siècle.— La communion dans la liturgie, en Occident au IVe siècle.— La communion dans la liturgie, en Occident, du IVe au Xe siècle.— Quelques commentaires des Pères sur les effets de la communion sacramentelle.— La liturgie de la communion dans l'Église latine depuis les Xe et XIIe siècles.— L'antienne de la Communion et l'Oraison de la Post-communion, dans le Missel Romain.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LA GRANDE AMIE

Par PIERRE L'ERMITE

No 3

CHAPITRE VIII

Le lendemain, Jacques se leva de bonne heure, suivant son habitude, et ouvrit sa fenêtre toute grande à la fraîcheur amère du matin...

La journée s'annonce très belle, de cette beauté d'arrière-saison, plus froide, mais pourtant plus douce, plus parlante que celle des violents jours d'été.

Un brouillard léger s'élève des pâtures, enveloppant tout dans la mélancolie des gris... gris bleu de ciel... gris terreux des champs... gris désolé des herbes mortes... gris argenté des étangs et des bouleaux.

Seul, le Bois-Roux, plus élevé, émerge en une masse noire... ruisselante... on dirait un géant bouquet de fleurs sombres, dont la guirlande serait la Jouine, qui déroule, comme les plis éclatants d'une écharpe, les caprices de son cours au pied des derniers taillis.

Jacques, qui veut un cheval, traverse la grande allée du parc, où le soleil furtif se joue au travers des haies, puis il se dirige vers la ferme.

Mais tout le monde est déjà parti aux champs, et le jeune homme marchait vers le potager quand il vit arriver Sylvain, un paquet de lettres et de journaux à la main :

— Tiens ! tu descends donc aujourd'hui à la Ferlandière... ?

— Bien obligé, maintenant, répond le facteur d'un ton mécontent : là-bas, au Val, on ne me permet plus de passer mes lettres...

C'est peut-être plus prudent, avec les nouvelles figures qu'on voit un peu partout... Pourtant, tu sais, avec mes anciens de la Ferlandière, j'ai moins d'inquiétude ; et quand tu rencontreras Jean Louis ou Foratier, je t'autorise à leur passer le courrier !

— Les anciens changent aussi, murmure Sylvain en hochant la tête...

— Tu crois... ?

— Je ne crois pas... je suis sûr ! Ainsi, Pourlier-Cardot, le fermier de Brésolettes, a, dès cette

semaine, beaucoup de peine à trouver du monde pour ses betteraves ; tous ses charretiers l'abandonnent pour aller à l'usine !...

— Ils sont payés plus cher... ?

— Je crois bien !... un tiers en plus !... et vous pensez, Monsieur Jacques, si la tentation est grande ; pour vous, ce ne serait rien... mais pour un ouvrier qui a de la famille... Songez donc ! trente francs de plus par mois dans le tiroir de la maison !... Encore quelque temps, et personne n'y résistera ; le mouvement commence seulement à se dessiner ; quand tout sera construit, et que les trois fabriques seront en activité, alors vous verrez !... le désert se fera autour de vous, et il vous faudra appeler des Belges pour continuer à les travailler encore... vos terres !...

— Mes terres... je les travaillerai toujours... !

— Et avec qui ? demande Sylvain d'un air sceptique.

— Avec nos gens de la Neigerie et de Fumeçon.

— Les payerez-vous autant que l'usine ?... tout est là !...

— D'abord, non ! tout n'est pas là, et ensuite je les payerai autant, si je peux.

— Eh bien ! même alors, ils ne resteront pas !... j'en ai la conviction absolue... La terre ! vous ne soupçonnez pas comme on parle, au Val d'Api, du travail énorme, et surtout aléatoire, qu'elle exige. Si vous saviez comme les paysans de Frilleux approuvaient, l'autre jour, dans une réunion publique, les critiques et les plaisanteries dirigées contre elle, vous en seriez effrayé vous-même !... Travailler la terre ? A les entendre, c'est devenu bon pour les simples qui ne peuvent absolument pas faire autre chose. Après avoir bien peiné sur elle, l'ingrate ne donne, au soir de la journée faite, que l'espérance d'une moisson qui peut-être ne se réalisera jamais ! Vous prenez toutes les précautions... vous accumulez toutes les garanties... vous choisissez bien votre semence, mais qui peut vous assurer que vous ne serez pas gelé... grêlé... rôti... versé... ?

L'ouvrier de l'usine n'a aucune de ces préoccupations... peu lui importe le temps qu'il fait ; tous

les soirs, il a dans la main, sonnants et trébuchants, ses trois francs... quatre francs... cinq francs... quelquefois six francs et plus!... Vous allez voir si, dans quelques mois, cette comparaison perpétuelle ne va pas agir, suggestionner, décider tout le monde.

— J'espère que non, répond Jacques.

— Et moi, je suis sûr d'avoir raison contre vous, car, partout, j'entends causer, et ma conviction est faite; l'œuvre de Soupot commence seulement. Bâtir des usines, c'était le premier résultat qu'il désirait atteindre; maintenant, il veut les peupler; ce n'est pas de Paris, que les ouvriers vont venir; il faut donc en prendre dans le pays.

— A la terre... murmura Jacques.

— Évidemment! et les camelots, les pourvoyeurs du cafetier battent les villages et vont trouver et travailler l'ouvrier jusque dans les champs. Aussi, Monsieur Jacques, je vous avertis en bon voisin, prenez garde!... vous avez affaire à de rudes adversaires; pas plus dans l'avenir que dans le passé, ils ne reculeront devant rien.

— Oh! fait Jacques avec le ton d'un homme qui exprime une pensée longuement réfléchi : je ferai l'impossible pour empêcher mes ouvriers de se laisser prendre aux pièges de Soupot : je les défendrai contre eux-mêmes et contre lui!... Mais, si j'échoue pour eux, je puis répondre pour moi et de moi!... je resterai ce que je suis : le *tenant* de la terre!... Je le dis à toi, Sylvain, pour que tu le répètes partout et autant que tu voudras... sur tous les chemins... aux quatre vents du ciel!...

— Mais vous ne trouverez plus personne pour la cultiver... votre terre!...

— Je la mettrai toute en bois ou en pâture... je trouverai bien dix hommes ou dix femmes pour me traire mes vaches...?

—... Je ne sais pas... je ne sais pas... répète le facteur en hochant la tête; on va prendre les femmes aussi, à l'usine.

— Naturellement!... Les hommes, la nuit... les femmes, le jour... Et les enfants, qu'en fera-t-on...?

— Oh! s'il fallait s'occuper de tout, s'écrie Sylvain... les enfants de ses ouvriers!... vous supposez comme ils doivent peser lourd dans les préoccupations de M. Nathan!...

Le facteur tire sa montre et s'aperçoit que le temps marche.

—... Adieu, Monsieur Jacques; je suis en retard; les beaux jours sont passés, il me reste à peine trois minutes pour prendre mon petit verre à la cuisine. Vous voulez toujours bien...?

— Deux si ça peut te faire plaisir... mais pas plus!...

— Oh! s'écrie le facteur en se redressant avec une orgueilleuse sécurité, je m'appelle Quattepanche!..

*
* *

Jacques revint, déjeûna rapidement en lisant ses lettres et ses journaux : le *Courrier du Val* annonçait en premier article la visite du préfet,

l'inauguration solennelle des ateliers, grande fête sur la place de la Mairie, chevaux de bois, feu d'artifice, enlèvement d'un ballon gonflé par la Compagnie, et naturellement, grand bal le soir chez Soupot...

Jacques en eut une nausée :

—... Déjà!...

Et la phrase d'Odile lui revenait à l'esprit, cette phrase hésitante, presque scrupuleuse, de la jeune fille qui avait peur de juger les choses à un point de vue trop personnel, trop sentimental : "Croyez-vous, Jacques, que les usines soient bien réellement un malheur pour le pays?... " Pauvre grande!

Afin de couper court à ses réflexions, il envoya Firmin faire seller un cheval et partit dans les champs pour voir ses ouvriers.

Le grand air lui fit du bien; le soleil se dégageait maintenant très doucement du brouillard et semblait aspirer la nature entière, s'enivrer d'elle comme du parfum d'un bouquet aimé. La campagne avait cette bonne odeur du matin que savourent si bien ceux qui *savent* les champs; la poussière dormait sur la route humide encore du brouillard; en passant devant les maisons, on sentait le goût si particulier des feux de bois; les derniers insectes de la saison battaient des ailes dans les rayons du soleil; et, au seuil des chaumières, les aïeules arrivaient lentement pour voir passer le beau cavalier...

Jacques ralentit son allure devant l'Abbaye, dont les fenêtres étaient closes. Évidemment, les voyageuses se reposaient encore du long voyage; puis il tourna à droite et descendit à travers champs vers la Neigerie, où ses ouvriers déterraient les betteraves.

Les agents de Soupot n'étaient certainement pas encore passés par là, car, de tous les côtés, les têtes se découvraient en un geste d'indiscutable sympathie.

Précisément, ce jour-là, le travail était terrible, le plus dur, peut-être, de toute l'année : il fallait chercher au fond du sol toutes les betteraves, sans en casser la pointe, car elle contient la quantité de sucre la plus grande; les charger sur d'immenses chariots attelés chacun de douze bœufs, et, au travers des terres collantes et détrempées qui encaissent la Jouine, remonter le chargement sur la route de culture desservant la Ferlandière.

Dans les ascensions, les bêtes puissantes et superbes, toutes nées à la ferme, devaient tirer sans interruption et à plein joug; dans les descentes, il y avait plus que de la difficulté; le danger devenait réel, et, malgré le secours des freins, les bœufs devaient parfois s'arc-bouter, au point d'enfoncer en terre jusqu'aux genoux, pour ne pas se laisser entraîner dans les fonds.

Dans cette campagne d'automne, le spectacle était merveilleux de grandeur et de patriarcale simplicité : toutes ces bêtes fumantes, obéissant d'un seul et même effort aux cris des bouviers; passant partout, coûte que coûte!... Les voitures de bois grinçant désespérément sous la charge terrible; Jacques, à cheval, dirigeant l'exploita-

tion, donnant à chacun sa tâche précise pour la journée, puis s'éloignant dans les coupes, réconforté, sûr encore de ses hommes.

En quittant la Neigerie, le jeune fermier alla lentement, au pas de son cheval, jusqu'au Bois-Roux, où travaillaient ses bûcherons ; en route, il rencontra l'adjoint, et le pria de faire tambouriner jusqu'à Brésolettes la permission, pour les indigents, de venir ramasser le bois mort et les branchages pendant toute la semaine ; puis revint par Fumeçon, aperçut à mi-chemin les fenêtres maintenant ouvertes de l'Abbaye. Dans le lointain, il distingua tante Berthe qui arrosait ses fleurs sur la terrasse. Il attendit même quelques instants pour voir si Odile ne paraîtrait pas ; mais, s'apercevant qu'il était abominablement en retard, il revint au galop sur la grande route.

En arrivant à la Ferlandière, Jacques trouva sa sœur appuyée sur la barrière et regardant au loin sur la route...

— J'espère, fait-il en l'embrassant, tu es en avance, ce matin !

— Ce matin... ? dis-donc "ce soir", mon ami...

Et elle le plaisanta : il était déjà midi un quart !... les plats seraient sûrement desséchés ; quand Jacques partait aux champs, il oubliait tout : la notion du temps d'abord, la petite sœur qui s'ennuyait à la maison... les pauvres amies de l'Abbaye... La terre primait tout !...

— La terre... répète Jacques, elle était bien jolie, ce matin !... il me semble que, chaque jour, je la découvre pour la première fois ; elle a le talent d'être toujours belle sans se répéter jamais. Si tu avais vu, Jeanne, tous ces bœufs tirant à plein collier !... un Rosa Bonheur vivant, animé, merveilleux !...

— Oh ! je sais bien ! je vais finir par en devenir jalouse, de tes bœufs ; allons, dépêche-toi, et viens déjeuner sitôt que tu seras prêt... la cuisinière a déjà son bonnet en bataille...

Jacques ne se le fit pas dire deux fois ; on ne galoppe pas impunément quatre heures, à travers champs et bois, sans éprouver une agréable sensation à se mettre à table.

D'ailleurs, Jeanne le gâtait ; et, bien que le jeune homme protestât de son grand amour pour une cuisine très primitive, sa sœur avait une certaine façon de composer des menus à la fois simples et distingués qui rendaient célèbre l'hospitalité du château.

Ils déjeunèrent vite, car la victoria attendait au bas du perron, et déjà les jours devenaient courts ; puis ils partirent au grand galop vers l'Abbaye.

Odile, bien reposée, les reçut à la grille.

Le voyage l'avait transformée, et Jacques, toujours affectueusement inquiet, chercha, sans le pouvoir trouver, cette expression indéfinissable qu'elle avait avant son départ, semblant toujours regarder en elle un autre monde... étranger à nous... et dont jamais elle ne détournait complètement sa pensée.

Ce jour-là, fleur elle-même au milieu de ses fleurs, toute baignée de lumineux soleil s'avancant sur un musical tapis de feuilles desséchées, bercée dans cet après-midi par l'immense murmure, la grande chanson des champs, Odile était délicieuse à voir... Elle vint à eux, la figure heureuse, les mains tendues, avec cette irrésistible grâce, ce mystérieux pouvoir que possèdent quelques rares femmes... celles précisément qui l'ignorent ou ne le cherchent pas.

— Bonjour, mes amis !...

— Bonjour, Odile...

Et Jacques prit la petite main qui s'abandonnait avec tant de franchise, pendant que Jeanne, en l'embrassant, murmurait à l'oreille de la jeune fille :

— As-tu sorti tous les albums... ?

— Non... mais c'est facile... tu veux les voir... ? ils sont en haut...

— Ma chère, j'en meurs d'envie !...

— Mais ils vont ennuyer terriblement ce pauvre Jacques... s'écrie Odile, avec un air de moqueuse commisération.

Jacques proteste : il est à la disposition des deux jeunes filles. Sans doute le jour baissera vite, et une course au grand air, surtout avec ce radieux soleil, aurait certainement l'approbation du docteur ; mais la partie, pour être remise ne sera pas perdue, et les usines n'étaient pas si remarquables qu'elles puissent entrer en concours avec l'Italie.

— Alors, je vais chercher mes... chefs-d'œuvre !...

Et Odile courut à sa chambre.

Comme la température était très douce, ils s'installèrent tous dehors.

Autour de l'Abbaye, sur la cour intérieure, se prolonge une sorte de vieux cloître aux pierres moussues, aux chapiteaux usés par le frottement des siècles, aux ogives tout ourlées de glycine dont on aperçoit les rameaux à travers la grêle feuillure. Même en hiver, un simple rayon de soleil rend ce coin délicieux.

Pendant que Jacques et sa sœur s'y promènent, Odile rassemble tous ses croquis. Et là, bien ensemble, la tête penchée sur les mêmes choses, unis dans la douceur du "revoir", ils revivent les mêmes souvenirs... Voici les beaux lacs italiens, Milan, Florence, Venise, Sorrente, Rome, Naples, Pompéi, Capri, le retour vers les France, au milieu de la mer bleue toute scintillante... toute pailletée d'argent. Chaque nom, chaque page éveille l'écho tout vibrant encore des choses aimées.

—... L'Italie, disait Odile en feuilletant un album, reste si belle avec son chaud soleil, sa lumière unique, sa nature exubérante, ses prodigieux souvenirs, que rien ne peut la gâter... pas même les Italiens !... C'est la Terre Sainte de l'Europe... l'âme moderne du monde.

Et Jacques, dont le voyage est plus ancien, corrige un peu l'enthousiasme de la jeune fille : il faut se défier des impressions soudainement trop fortes ; les choses durables s'enfoncent lentement... l'Italie est très belle, sans doute ; mais ce qui reste

comme souvenir n'est pas toujours ce qui a d'abord frappé davantage...

—... Alors, chez moi, rien ne sera durable : car, en Italie, j'ai ressenti tout, vite et profondément... comme d'habitude, d'ailleurs.

— En général, oui... vous avez dû être ainsi... une sensitive qu'une belle chose fait délicieusement tressaillir, et qu'une heure d'ennui referme aussitôt... Et pourtant, je sais que vivent en vous, Odile, des souvenirs très durables et des affections que rien ne pourra déraciner.

— Peut-être...

— Certainement !... Ce qui vous sauve, Odile, c'est que la sensation disparue, ou, ce qui est plus grave, supprimée comme ennuyeuse, il vous reste l'impression perpétuelle, le souvenir permanent du bonheur ressenti par elle et à cause d'elle. Ce souvenir ne vous fatigue pas, car il varie sans cesse par l'éloignement, comme un tableau dont l'éclairage changerait ; il se modifie, se colore, par l'impression présente, devenant du passé et du regret, après avoir été de l'avenir et de l'espérance... Oui, vous changez pour beaucoup de choses, et pourtant, vous n'oubliez rien ! cela m'a toujours frappé en vous...

— Expliquez-vous un peu... !

— C'est assez difficile, car on sent ces choses bien mieux qu'on ne les dit... mais il me semble que, chez Odile, la tête est toujours prête à recueillir ce que le cœur ne peut plus garder... Oui, je me figure que, chez vous, la mémoire est la terre d'exil de votre cœur, terre où, sans le vouloir, vous devez bannir beaucoup de choses, jadis très sincèrement aimées... Vous ressemblez à ceux qui ne déchirent aucun album de photographies et s'arrêtent avec un souvenir ému devant de vieux portraits jaunis, dont pourtant ils ne voudraient pas voir revivre les titulaires...

— Mais, Jacques ! je suis donc une égoïste... ?

— Non... vous êtes une "souffrante", vous n'avez pas foi en la simple bonté des choses... votre âme est un cadre où se *heurte* des sensations, vous constatez sans cesse leur perpétuelle fragilité et leur décevant mirage ; alors il vous reste l'arrière-goût de la vanité de toute chose, la mélancolie d'une personne qui ne veut pas commencer, sachant qu'elle n'aura plus de plaisir à continuer. Si vous exceptiez Dieu de cette perpétuelle suspicion, vous pourriez devenir presque une sainte !

— Je ne comprends pas bien, dit Odile en baissant la tête... ce que vous me dites paraît bien compliqué ; et j'aimerais tant être simple, prime-sautière, spontanée !... je suis effrayée moi-même, à certaines heures, de ma facilité à me dédoubler, de ma puissance de sentir, de vibrer !... Devant certaines beautés, il me passe un frisson dans tout l'être !... et pourtant, je ne suis qu'un tout petit ruisseau...

— Oh ! tout petit !... proteste Jacques.

— Oui, tout petit, mais qui reflète beaucoup, parce que...

— Parce que... ?

— Enfin, je me comprends...

— Cela ne suffit peut-être pas tout à fait, remarque Jeanne en riant... du moins pour nous !...

— Si !... mais pour peu que le ciel change, qu'il devienne blanc ou bleu... gris ou noir... alors, moi aussi je change ; et je m'étonne de l'union qui existe entre la nature et moi... Quand le vent souffle dans la forêt, secouant ses feuilles mortes sur mes cheveux, il me semble parfois que, moi aussi, je suis de la forêt ou que ces arbres ont quelque chose comme une âme qui parlerait à mon âme le langage mystérieux des choses... C'est fou, cela, n'est-ce pas, Jacques... ? répondez bien franchement.

— En tous cas, c'est... exagéré... D'ailleurs, interrogez l'abbé Hans.

— Et puis, continue Odile, vous disiez vrai : j'étends parfois le doute jusqu'à la Providence ! Il y a des jours où je cherche Dieu et ne le trouve nulle part !... Tout est noir, livré au hasard, chaotique, autour de moi... je vais devant moi, les deux mains dans la nuit, attendant chaque jour le malheur comme un hôte !... Oh ! ce rideau inexorablement tiré sur l'au-delà !... ce silence absolu de Dieu ! ce laisser-aller des choses... ce mépris des événements pour nos pauvres cœurs humains ! ! Pourquoi, Jacques, Dieu se cache-t-il ainsi !

— Je le vois partout... je le vois toujours... !

— Toujours... ?

— Toujours... fait Jacques très simplement... Dieu... ? mais il est là... autour de nous... je le devine... je le sais !... Comme à Marie-Magdeleine, il peut dire à certaines heures "... Ne me touche pas !..." Mais cette défense nous force à être actifs, à marcher vers lui... dans la nuit peut-être... les mains tendues... mais à marcher, à ne pas être aimé seulement, mais à *aimer nous-mêmes* ! Et cela est beau dès ici-bas ; vue du côté du ciel, cette recherche de Dieu par la créature doit être un des bonheurs des bienheureux. Pour moi, tout me ramène à Lui ; la douceur des matins, la gravité des soirs... Il y a quelques heures, pendant que vous dormiez encore, je l'admirais dans sa délicate bonté : je passais à cheval dans les coupes, et je voyais Dieu donnant l'habit d'hiver à toutes ses créatures, aux plus fortes et aux plus frêles, aux plus vivantes comme aux plus inconscientes en apparence, aux tout petits oiseaux et aux plus humbles bourgeons... Comme vous le disiez dans votre lettre d'Italie, Dieu est bon, d'une bonté touchante, attentive... c'est nous qui sommes les mauvais !... nous qui ne pouvons vivre sans nous mordre... nous déchirer... nous tuer !...

— Dites donc, interrompt Jeanne, une bonne nature qu'effrayent un peu toutes ces courses inattendues au travers de questions qui ont tourmenté l'humanité, si nous finissions dans le bleu, en achevant les albums... ?

— Mais c'est évident ! s'écrie Jacques ; tu es la raison même, ma bonne Jeanne !...

Ils se remirent à feuilleter les albums et à réveiller les souvenirs...

Odile dessinait très pittoresquement : elle avait, par excellence, et sans l'avoir cherché, l'art du croquis actuel. Souvent, son honnête professeur, le digne M. Pommeçon, un austère classique, s'effarait intérieurement des boutades qu'elle jetait sur le papier : ombres et lumières... pas une ligne !...

En quelques coups de crayon ou de pinceau, elle fixait une impression avec une justesse étonnante, par un sentiment inné des valeurs.

Odile avait rapporté des souvenirs plus précis à chacun de ses amis ; elle les montra, mais sans les donner encore ; elle irait les porter elle-même ; un superbe morceau d'agate tout brut pour Jacques ; une aquarelle pour Jeanne, représentant un balcon tout ensoleillé de Venise, qui se reflétait dans un coin de lagune.

Toutes ces évocations d'un passé disparu les menèrent jusqu'à cette heure où le soleil disparaît derrière le sommet des arbres du Bois-Roux.

— Je crois bien, dit Jacques, que le Val ne nous verra pas beaucoup, aujourd'hui !

— Alors demain, sans faute, répond Odile, car j'ai tristement hâte de constater l'étendue de notre malheur et les changements survenus dans la vallée.

— Mais, demain, c'est... dimanche... ?

— Tant mieux ! nous les verrons plus tranquillement ; voulez-vous après les Vêpres, à 2 heures et demie... ?

— Entendu !...

Et comme Jacques se levait pour dire d'atteler, tante Berthe protesta :

— ... Vous allez dîner avec nous...

— Mais...

— Il n'y a pas de mais !...

Et le jeune homme accepte avec une telle évidente satisfaction, que Jeanne, malicieuse à ses heures, ne peut s'empêcher de lui dire en riant.

— Surtout, si tu fais un tour avant le dîner tâche, ce soir, de ne pas être en retard... comme ce matin !...

CHAPITRE IX

Ce dimanche-là, le temps se maintint au beau ; et, à l'heure convenue, Jacques et sa sœur prirent Odile à la sortie même de l'église.

Pour arriver plus vite au Val et profiter des deux belles heures de cette après-midi d'arrière-saison, Jacques choisit la route ancienne, plus mauvaise, mais moins encombrée, se réservant au retour de montrer à la jeune fille les peausseries que l'on installait avec fièvre à Frilleux et à Brésolettes.

Le voyage fut délicieux au milieu de la campagne déserte, dont les terres froides, déjà un peu poudrées à frimas, resplendissaient sous un soleil bas et aveuglant de fin d'octobre.

Par-ci par-là chement des paysans endimanchés, qui, d'instinct, vont en flânant, les deux mains derrière le dos, la pipe à la bouche, revoir la bonne terre qu'ils ont cultivée la veille, comme des gars qui

s'ennuient déjà de la promesse, quelques minutes après l'avoir quittée...

— ... Voyez-vous, dit Jacques, en les montrant, ils sont comme les marins qui éprouvent la nostalgie de la mer, aussitôt débarqués, C'est bon signe pour eux et pour nous... Si seulement ces dispositions peuvent durer !

Lorsqu'ils eurent dépassé le Bois-Roux et le Blanc-Buisson, la scène changea complètement : Brésolettes et Frilleux avaient déjà les allures et le mouvement d'une petite ville ouvrière ; tous les corps de métier : terrassiers, maçons, charpentiers, serruriers, etc..., travaillaient avec précipitation, et pourtant sans entrain, sur leurs divers chantiers.

— Mais... c'est dimanche?... observe Odile.

— Dimanche !... Vous en êtes encore là, ma pauvre Odile ? Si vous saviez comme M. Nathan et ses amis du chemin de fer s'en préoccupent, de votre dimanche !

— ... Voilà pourtant une chose à laquelle j'aurai de la peine à m'habituer.

— Mais *il ne faut pas* vous y habituer, Odile !... Il faut que *toujours* vous sentiez, devant un ouvrier travaillant le dimanche, votre bon petit cœur bondir d'indignation dans votre poitrine ! Pour moi, je suis moins ému par un pauvre, un malade ou un blessé, que par la vue d'un homme valide, obligé de se courber, contraint dans son *essentielle* liberté, sur un travail que Dieu et la nature condamnent !...

Et, en effet, les contrastes pénibles s'établissent, se coudoient partout : habits gais et propres du dimanche, et blouses minables, souillées de glaise, de plâtre ou de poussière de fer ; visages reposés et soigneusement rasés des cultivateurs et pauvres figures tirées, jaunies, d'ouvriers qui essayent de goguenarder, pour cacher la fatigue et l'envie...

— Quand on songe qu'à l'Abbaye et à la Ferlandière nos chevaux se reposent un jour sur trois !... murmure Odile.

— Mais, répond Jacques, chez M. Nathan aussi... les chevaux se reposent...

— Et alors... ? ces ouvriers... ? demande la jeune fille avec une interrogation au fond de ses grands yeux bleus...

— Oh ! c'est très simple... Quand un cheval crève, cet accident représente pour ses patrons une perte sèche de quinze cents francs... Mais, pour un ouvrier qui tombe, dix, cent se lèvent, prêts à le remplacer ; il paraît donc inutile pour un patron de cette espèce de s'en préoccuper autrement...

— Comme calcul, c'est effrayant !...

— On ne vaut que par ce qu'on croit ; quand on ne croit à rien, comme MM. Soupot et Nathan, la première chose oubliée, c'est que le plus humble terrassier, le plus petit aide maçon est notre frère en Jésus-Christ, et qu'il a le droit, en une semaine, de réserver un pauvre jour pour prier, pour se reposer et jouir de sa famille... Voilà une des raisons pour lesquelles on force ces ouvriers à travailler le dimanche. Il y en a d'autres : en les bou-

clant à l'atelier le matin, dès 6 heures, on fait échec à l'abbé Hans... Les hommes n'iront sûrement plus à la messe, puisqu'on les retient à l'usine juste à l'heure où elle se dit ; pour certaines âmes de lâches, il y a un plaisir exquis, une saveur suprême à taquiner un malheureux curé...

— Sans compter qu'ils veulent absolument terminer leurs usines avant l'hiver ajoute Jeanne.

— Oh ! ma petite sœur, je sais bien, c'est leur grande raison *apparente*, mais sois bien convaincue que tous les entrepreneurs ont à ce sujet une même secrète appréciation ; on fait très bien en six jours ce qu'on fait médiocrement en sept, car l'ouvrier qui ne se repose pas un jour par semaine travaille fatalement mal... et même... là, en face de nous... en voilà un qui aurait assez besoin de se reposer... Attention !... Comment va-t-il passer?... Mais il est fou, ce charretier !...

Et Jacques rassemble ses guides, car il arrive sur lui un gros camion, chargé effrayamment de gros ballots de fibres de bois, destinés aux usines ; les essieux plient à fond sous le poids écrasant, et les roues grincent sec comme une menace sur le gravier de la route.

Le charretier, le soleil en plein dans les yeux, s'est endormi sur son siège, et, lourd de sommeil, approfondit ses saluts à chaque cahot de la voiture... Le camion, sans aucune direction glisse dans une ornière ; l'homme baisse davantage la tête... incline une épaule... hésite un instant au-dessus du vide... puis définitivement perd l'équilibre, et s'abat, masse vivante, entre les chevaux et la roue !

Un même cri d'horreur s'échappe alors de trois poitrines !... Jacques, immédiatement debout sur le siège, jette les guides à Odile, et d'un seul bond, au risque de se faire écraser, passe au-dessus de ses chevaux en marche, tombe entre les attelages, écarte des deux mains les chevaux de front, et la flèche en pleine poitrine, maintient sur place les deux lourds boulonnais qui ruent, effrayés...

Malheureusement, il est trop tard...

Jacques a pu immobiliser les chevaux ; mais, sur la chaussée en pente, la voiture, emportée par sa vitesse, fait encore un dernier demi-tour de roue et va se caler dans la croupe des chevaux...

Alors il se passe quelque chose d'horrible...

La roue amorce la manche de toile du malheureux, et le camion énorme passe lentement sur le bras du charretier, qui se tord comme un ver... frôle les jambes... mais s'arrête sous la poussée terrible de recul que Jacques, d'un effort désespéré, imprime aux chevaux. Tout de suite, un rassemblement se forme autour de la tache rouge, sanglante, sinistrement vineuse, écumante, que la terre semble se refuser à boire. Des femmes se trouvent mal ; quelques ouvriers approchent, mais lentement, poussés par la curiosité, arrêtés par la crainte de se voir constitués en témoins ; redoutant par-dessus tout les procédures ennuyeuses qui sont comme le prosaïque épilogue d'un dévouement.

Et, cahin-caha, ils vont pourtant relever cette loque humaine qui reprend conscience d'elle-même

et regarde, avec une immense et silencieuse expression d'épouvante, son bras dédoublé, l'os mis à nu par la roue, et au bout duquel pend... traîne sur la chaussée, la masse sanglante qui fut sa chair... ses veines... ses muscles... son gagne-pain !...

A ce moment, Jacques, qui n'a plus besoin de maintenir les chevaux, écarte les ouvriers ; ils se regardent, toujours hésitants, interdits, effarés, en simples qui ne savent que faire... ni par où commencer.

La situation est, en effet, assez difficile ; le temps de courir au médecin, et le malheureux sera complètement vidé de sang...

D'un coup d'œil rapide, Jacques fait le tour des groupes, cherchant à cette minute affolante un aide, quelqu'un d'intelligent, de fort, auquel les cris désespérés du blessé ne feront pas peur... un infirmier improvisé qui, sans défaillir, se rougira les mains dans cette bouillie sanglante.

Et comme Jacques hésite une seconde entre ces hommes qu'il ne connaît plus, le groupe s'ouvre une seconde fois, et Odile apparaît très pâle, les dents serrées :

— ... Voulez-vous de moi, Jacques ?...

— De vous !...

— Essayez toujours...

Et, sans attendre la réponse, la jeune fille s'agenouille aux côtés du malheureux, dont la tête et la poitrine anhelante reposent maintenant sur les genoux de Jacques.

Avec des mouchoirs, Odile fait des bandes, des ligatures, demande aux gens qui l'entourent, les bras ballants, d'arracher au chargement du camion quelques poignées de fibres de bois... Alors la glace se brise, des concours s'offrent ; quelques femmes apportent du linge ; il faut le découper... en faire de la charpie... vivement !

Puis Odile, toujours à genoux, les manchettes de son corsage relevées sur des mains déjà rouges de sang, cherche quelque chose, une planchette... un morceau de bois... ?

Les ouvriers qui l'entourent ne la comprennent pas ; elle lève alors les yeux et aperçoit la pauvre Jeanne, seule sur le siège, et maintenant à grand'peine les chevaux de son frère, toujours assez chatouilleux au milieu de la foule :

— ... Jeanne ! mon parapluie ?...

Jeanne regarde avec des yeux étonnés, craignant de n'avoir pas compris :

— Ton parapluie ?...

— Oui... mon parapluie !

A tout hasard, Jeanne passe le parapluie, Odile le reçoit, le fait bouffer : et, s'en servant comme d'une planchette de chirurgie, applique et ligotte sur lui les deux tronçons de la fracture, afin qu'ils se maintiennent bien bout à bout et droit jusqu'à l'arrivée du docteur.

Et, dans la désespérance subite de son malheur, le charretier observe la jeune fille, suit de ses yeux cerclés de fièvre les attentions maternelles de cette enfant qui ne faiblit pas dans sa sanglante besogne... le soutient... l'encourage et, comme un ange de

charité, berce, endort presque sa souffrance par de douces paroles :

— A l'Abbaye, on avait guéri des blessures autrement graves... le sang effrayait toujours, mais ne se compliquait pas... au contraire !... il valait bien mieux que la blessure ait beaucoup saigné... Quand son bras serait bien lavé, il n'y aurait peut-être pas autant de mal qu'il avait paru tout d'abord. Là, appuyez-vous bien sur M. de la Ferlandière...

Dès qu'elle eut fini, Jacques intervint auprès du blessé :

— Où demeurez-vous, mon ami... Au Val ?...

— Oui...

— A quel endroit ?

— En garni... dans une petite mansarde...

— Mais dans quelle rue ?...

— Je ne sais pas... je suis nouveau ici...

— Est-ce loin ?...

— Non, à côté de la gare... chez un nommé Soupot...

— Ah ! très bien... Voulez-vous que je vous y conduise... dans ma voiture... ?

— Oui... mais faudrait prévenir la bourgeoise, par rapport qu'elle se frapperait... Ah ! misère de malheur !... en voilà un coup !... et trois enfants à la clé !...

— Ne vous tourmentez pas, dit Odile, on ne vous abandonnera pas !

Alors, avec une force tranquille, Jacques, aidé d'un ouvrier, prend le charretier dans ses bras, et doucement... très doucement, presque sans le faire crier, porte le blessé sur les coussins de la victoria, puis revient auprès d'Odile que Jeanne a rejointe :

—... Si vous le permettez... leur dit-il, je vais vous laisser là quelques minutes, je vous reprendrai tout à l'heure.

— Seulement, rappelez-vous bien son adresse, à ce malheureux !

— L'adresse... ? elle est facile à retenir : il demeure chez Soupot.

Et Jacques, pour éviter les secousses au blessé, met ses chevaux bien au pas sur le talus gazonné et se dirige vers la gare, pendant qu'Odile se lave les mains dans un des troncs d'arbres creusés, où coule l'eau pure encore de la Jouine.

Jacques vient à peine de disparaître au tournant du chemin, qu'un landau apparaît en haut de la route.

— Tiens, le patron !... fait un ouvrier ; il arrive après la bataille !

C'est, en effet, MM. Nathan, Victor et Alberte qui partent pour Paris ; mais le rassemblement est encore assez encombrant et la voiture doit s'arrêter.

— Qu'est-ce donc ? demande Nathan d'une voix brève, en se penchant au-dessus du landau.

— Un de vos charretiers qui a eu le camion sur le corps, répond une femme.

— L'imbécile ! s'écrie Victor, il était ivre au moins... ?

Mais Nathan saute à terre, l'air soucieux, la figure mauvaise, les deux mains s'énervant dans les poches de son pardessus :

—... Et comment est-ce arrivé... ?

Les ouvriers, casquette à la main, s'approchent alors, et racontent la chose d'une façon prolixé ; pendant qu'ils lui parlent, Nathan tourne, retourne la tête, ne tient pas en place, scrute tout de ses petits yeux interrogateurs et clignotants. Le camion arrêté par Jacques est là, au bord de la route, avec ses chevaux, dont pas un seul n'est abîmé ; la flaque de sang écume encore sur la chaussée.

—... Ah ! sans le Monsieur de la Ferlandière, dit un ouvrier... il avait son compte... votre charretier... et fameusement !

Mais, tout à coup, le visage de M. Nathan s'éclaire.

—... Pardon, mon ami, vous continuerez dans un instant...

Et, s'adressant à deux ouvriers rapprochés de lui :

— Vous travaillez chez moi, vous... !

— Oui, Monsieur...

— Comment vous appelez-vous... ?

— Durand...

— Et toi... ?

— Chouquart...

— Bien, vous me servirez de témoins...

—... Témoins !... et de quoi donc... ?

— De ceci...

Et, d'un doigt impérieux, il montre la large tache de sang qui ensanglante le sol...

— Ce sang n'est pas rouge... il est violet ! il n'y a pas à dire... il est violet ! !... !

— Père, intervient Alberte qui s'impatiente au milieu de cette foule, nous allons manquer le train.

— D'abord toi... laisse-moi !... les affaires sont les affaires, je suppose... ? Victor, arrive ici : toi aussi, tu seras un témoin... ce sang est-il violet... ou ne l'est-il pas ?...

— Pour être violet, affirme Victor qui pressent un but intéressé à cette question, il est absolument violet !... presque bleu !...

— Donc, conclut M. Nathan, le charretier était ivre !...

— Non, répond un ouvrier qui veut défendre son camarade, pas ivre... peut-être fatigué... endormi...

— Endormi... ? allons donc !... on ne s'endort pas à 3 heures du soir... Il cuvait son vin voilà tout...

— Ce n'est pas bien, Monsieur Nathan... s'écrie l'ouvrier d'un ton respectueux, mais ferme ; voilà sept semaines qu'on travaille, jour et nuit... fête et dimanches, pour vos usines...

— D'abord, toi !... je te le réglerais ton compte, si tu étais employé chez moi ! Vous êtes tous les mêmes !... Vous vous tenez tous !... mais je vous tiendrai plus encore que vous ne vous tenez !... Attendez seulement que les usines marchent, et vous verrez si je sais mettre un pays au pas !... En tous cas, et dès aujourd'hui, je n'ai pas envie de servir deux mille francs de dommages et intérêts à un ivrogne qui s'assomme !

A ce moment, le gendarme de service arrive ; le juif va droit à lui, et, avec le ton de quelqu'un qui

se sent déjà le maître dans cette ville où il est arrivé hier, réclame un procès-verbal.

Pendant que le gendarme l'écrit, Alberte écoute distraitemment un groupe de femmes qui commentent l'accident et se montrent les deux jeunes filles qui attendent à l'écart le retour de Jacques.

Des lambeaux de phrases arrivent jusqu'aux oreilles de la jeune juive, enfoncée, dédaigneuse, dans les coussins du landau.

— Qui aurait dit que cette frêle jeune fille de l'Abbaye avait un tel sang-froid?... On la savait bonne et donnante, mais comme elle s'était montrée courageuse!... sachant bien son affaire; une véritable infirmière de Paris!...

Alberte apprend de la même façon l'énergique intervention de Jacques: les femmes l'avaient vu passer par-dessus ses chevaux d'un tel élan, qu'à ce moment, lui aussi, elles l'avaient cru perdu.

Alors, Alberte dévisage Odile...

A Creil, elle ne l'a vue qu'imparfaitement... mais aujourd'hui elle est à dix pas d'elle, et en bonne lumière:

— C'est cette mauviette qui a fait l'algarade du buffet et défendu M. de la Ferlandière?... allons donc?...

Et, avec ce coup d'œil impitoyable des femmes vaines, elle détaille Odile:

— Habillée...? pas mal!... Distinguée...? certainement... Mais elle est bien pâle, la petite de l'Abbaye... une poitrinaire blonde et sentimentale!...

Tandis qu'elle, Alberte!...

Et, dans sa force de fille solide, elle se sent déjà de la haine jalouse contre cette faiblesse qui accapare l'attention... qui pose là, devant tous ces gens rassemblés, pour la demoiselle du jeune chevalier... D'ailleurs, où est-il donc, ce chevalier?... elle voudrait bien le voir un peu... lui aussi!...

Et, dans la foule, Alberte cherche Jacques. S'il est là, elle doit le reconnaître facilement.

Il est grand, paraît-il; c'est même la seule chose qu'elle en sait... L'oncle Victor l'a tellement plaisanté, son futur fiancé, qu'Alberte s'embrouille elle-même dans ses caractères distinctifs!... En tous cas, il ne doit pas être bien loin, car ces jeunes filles ont tout l'air de l'attendre...

Et puis, ces bécasses de femmes ne vont-elles pas bientôt se taire? C'est entendu!... Odile est une sainte et Jacques un héros!... Si seulement son père se décidait à partir... que peut-il bien raconter à cet immense gendarme...? quel pays!! tout ce monde pour un ouvrier qui se laisse écraser!... Tiens!... Jacques...! c'est peut-être celui-là...? non. Au fait, la chose lui est bien égale!... Enfin, voilà son père qui revient, ce n'est vraiment pas trop tôt!...

M. Nathan a fini avec le gendarme et son procès-verbal et, tranquille maintenant, remonte en voiture. Le cocher touche ses chevaux et avance assez facilement au milieu des groupes qui se dispersent.

— Heureusement... je suis arrivé au bon moment!... mais juste à temps!... s'écrie l'usinier

en boutonnant son pardessus avec un soupir de satisfaction, sans quoi... je ne m'en serais pas tiré avec six mille francs!...

— Tu sais...? Et le gros Victor s'adresse à la jeune fille, ton cher fiancé de la Ferlandière...? Eh bien! il vient de refourbir à neuf son auréole!...

— Ah! fait Alberte d'un ton indifférent en apparence.

— Oui... il a certainement travaillé dans un cirque, ce garçon-là!... pas possible d'expliquer la chose autrement! On vient de me raconter qu'il a sauté de sa voiture comme un daim et même qu'il a mouché nos chevaux de la belle façon!... J'espère qu'il aura la poigne plus légère pour sa chère petite femme...

— Que voulez-vous que cela me fasse!... répond Alberte, qu'agace la perpétuelle plaisanterie de son oncle.

— Ah! je croyais... , répond Victor avec son gros rire...

*
* *

Une heure après, la route du Val d'Api a repris l'aspect habituel de ses nouveaux jours ouvriers... Comme la mer indifférente se referme sur le naufragé et promène la folie de ses vagues à la place, même des désespoirs, le flot humain roule maintenant, banal, quelconque: camions du Val d'Api... terrassiers de Frilleux... voitures de Brésolettes... paysans endimanchés... gamins en rupture de famille... étrangers attirés par les usines passent et repassent sur la route défoncée...

Dans quelques instants, quand les dernières femmes auront terminé leurs commentaires, tout sera fini... oublié... évanoui... C'est l'anonyme martyrologe ouvrier qui commence... martyrologe sur lequel méditent seulement les âmes chrétiennes ou dignes de le devenir un jour.

Odile, encore pâle d'émotion, pense à toutes ces choses, appuyée sur l'épaule de Jeanne, pendant que les chevaux galopent vers l'horizon tranquille de la Ferlandière, qui s'illumine d'or et de pourpre dans la clarté du soleil couchant.

— J'ai l'âme tout endeillée de cet accident, murmure Odile, à la sortie de Frilleux.

— Il paraît, répond Jeanne, que le patron juif vient d'être féroce dans la circonstance!...

— Oui, intervient Jacques, comme tous ceux qui ne croient qu'à leur bourse; les événements confirment ce que je supposais déjà: un patron chrétien aurait eu autrement de doigté et de délicatesse; mais lui se gare cyniquement contre tout dommage et intérêt; le malheureux blessé n'y songe probablement pas! Mais quand même l'accusation d'ivresse eût été justifiée — elle ne l'est pas, — M. Nathan a eu tort par la façon dont il a voulu avoir raison: on le craindra maintenant dans le pays; or, on ne règne d'une façon durable que par l'amour... Malheur à ceux qui ne croient qu'à l'argent... qu'au droit... qu'à la sèche justice!... Moi, je crois au cœur et à la charité!...

Et, comme il disait ces mots, Odile, placée un peu en arrière, leva ses yeux sur lui, et le regarda avec cette expression lointaine, rêveuse, ces yeux d'au-delà qu'elle avait à certains jours.

—... Seulement, voilà, continue Jacques, ce nouveau patron ne connaît pas les hommes qu'il emploie, et ne désire nullement les connaître, à plus forte raison les aimer ; ils ne sont pour lui que des rouages de machine. Dans ces conditions voulues par lui, il a l'habitude de tout craindre, et il a raison : quand on n'aime personne, on doit craindre tout le monde !

— Ce n'est pas comme nous, dit Odile.

— Oh ! nous avons aussi nos ennemis... nos jaloux... ceux qui nous envient le bonheur intime qu'ils pressentent, et dont pourtant ils ne pourraient pas jouir. Mais, contre cette haine, nous avons notre amour, et l'amour est plus fort que tout !

Même que la mort... ?

— Plus fort que la mort... car l'amour, le véritable amour digne de l'homme, part d'une âme pour arriver à une âme... le corps n'est qu'un incident...

—... Ou un accident, murmure Odile.

— Peut-être.

— En ce cas, l'amitié est supérieure à l'amour ?...

— Presque toujours... excepté, pourtant...

—... ?

—... Oui... le cas où l'amitié devient la fleur d'automne, qui eut comme bouton printanier l'amour ! Connaissez-vous, Odile, la si jolie poésie de Rosemonde Gérard, sur ce sujet :

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux
blancs... ?

— Mais non, je ne la connais pas.

— Je vous la dirai un jour à la Ferlandière.

— Mais dis-la tout de suite !... demande Jeanne.

Crois-tu que ce merveilleux décor ne vaut pas tous les salons du monde ?

— C'est que je ne me la rappelle plus assez.

— Voyons... , en cherchant bien ? insiste Odile...

Et Jacques, mettant ses chevaux au pas, commença sur la route déserte, dans la lumière mourante du soir, les beaux vers de Rosemonde Gérard.

.....
Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier, et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage ?...
Mon amour se fera plus grave et plus serein.
Songe que, tous les jours, ces souvenirs s'entassent ;
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens !...
Ces communs souvenirs, toujours plus nous

[enlacent ;

Et sans cesse, entre nous, tissent d'autres liens !...
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis

[par l'âge,

Mais plus fort, chaque jour, je serrerai ta main !
Car vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier, et bien moins que demain,

.....

Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur :
Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
Pour le ressavouer plus tard avec lenteur.
J'enfouis tout ce qui vient de lui, comme un avare ;
Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours ;
Je serai riche alors d'une richesse rare ;
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !...
Ainsi, de ce passé de bonheur qui s'achève,
Ma mémoire, parfois, me rendra la douceur ;
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.

.....
— N'est-ce pas, c'est joli, cela, Odile ?

— Ce n'est pas joli... c'est beau !... trop beau pour être vrai... toujours vrai pour une même personne...

— Mais vous êtes sceptique, Odile !...

—... L'affreux mot !... s'écrie la jeune fille... Sceptique... ? non ! mais, voyez-vous, j'ai encore du noir autour de moi. Ce malheur d'aujourd'hui m'a comme éclaboussé l'âme de tristesse et de sang... Ce que vous avez dit est vrai, ... mais vrai, là-bas !... vous savez... ? là-bas !

Et Odile lève la main vers le ciel qui se fonce en des teintes violettes.

Puis ils se turent, laissant le calme du soir endormir les impressions de leurs âmes : la brise s'élevait maintenant, car on s'approchait de l'Abbaye ; et, sur la route neuve, les grands peupliers secouaient au vent du soir la poussière du jour...

— Je voudrais pouvoir faire comme eux, dit Odile, et oublier ce que j'ai vu cet après-midi...

— Croyez-moi, il vaut mieux s'en souvenir... Vous ferez du bien à cet homme.

— Certes, et quel qu'il soit, puisqu'il est malheureux.

On passait à ce moment au milieu des deux premiers champs de l'Abbaye.

—... L'accident serait arrivé aujourd'hui ici, dit Odile, je ferais élever une croix.

— Ici, l'accident ne serait pas arrivé... aujourd'hui, du moins, répond Jacques.

— Pourquoi ? demande Odile.

— Parce que c'est un malheur du *Dimanche*, et que, nous vivants, personne ne travaillera jamais sur nos terres ce jour-là !...

(à suivre)

INTÉRÊTS COMPOSÉS

Le maître :

— Élève Lévy, si j'emprunte 1,000 piastres à votre père, avec intérêts à 5%, combien lui devrai-je au bout d'un ans ?

— 2,000 piastres.

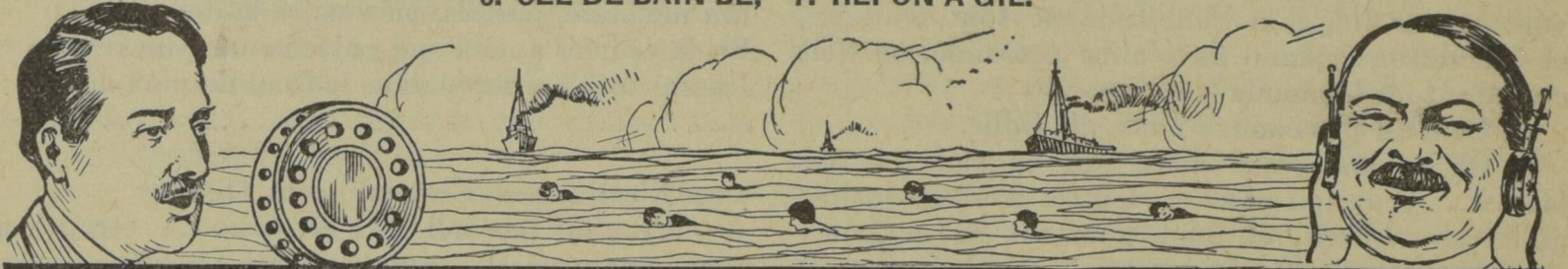
— Comment ! Vous ne connaissez pas un mot de l'arithmétique ?...

— Pardon, Monsieur, c'est vous qui ne connaissez pas mon papa...



Comment l'annonceur donna les noms des vedettes ci-dessus tout embrouilles:—

1. DE LA LAME GYMB, 2. LE FROG DOR VIEN, 3. OSONS WILLI, 4. NIL SI HAGILL, 5. SOR SAN LI WAGON, 6. SEL DE BAIN BE, 7. REPON A GIL.



QUI A GAGNE LA TRAVERSEE DE LA MANCHE?

GAGNEZ Ce Nouveau **\$1800⁰⁰**
coach
Chevrolet 1927 **EN PRIX**

On dit que le "New York Standard Newspaper" a offert un prix de \$50,000 pour une course à la nage, ayant comme objet la traversée de la Manche, ouverte aux artistes féminins de cinéma seulement. Un grand nombre y participèrent. Elles prirent la mer sur la côte française pour atteindre la côte anglaise à Douvres. La course se termina de nuit et les résultats furent gardés secrets. Le poste radiotéléphonique YPLG donna les résultats, mais l'annonceur pour s'amuser et pour tenir la foule en éveil, donna les noms des 7 premières gagnantes d'une façon originale. Au lieu de donner leurs noms correctement, il embrouilla les lettres des noms de façon à les rendre ridicules. Par exemple, il donna le no. 5 comme étant "Sor san li wagon" au lieu de "Gloria Swanson," et il dit à ses auditeurs de placer les lettres de chaque nom dans l'ordre qu'il convient et qu'ils obtiendront les noms corrects des 7 premières à atteindre Douvres. Sous les gravures ci-dessus, se trouvent les noms écrits d'une façon embrouillée des vedettes de cinéma, tels qu'ils furent donnés par l'annonceur du radio. Si vous pouvez remettre chaque lettre à la place qui lui convient, vous aurez les noms de ces 7 vedettes. Essayez donc. Ce n'est pas facile, mais avec de la patience et de l'aptitude vous y arriverez. Vous trouverez plus bas les noms de toutes les vedettes de cinéma qui participèrent à la course. Les noms des 7 mentionnées ci-dessus en firent partie.

Essayez de deviner les noms si vous le pouvez et écrivez tous les noms des vedettes sur une feuille de papier dans l'ordre où elles terminèrent la course et envoyez-les pour concourir pour les grands prix.

300 POINTS GAGNENT LE PREMIER PRIX

Les magnifiques prix de valeur de ce concours seront attribués en vertu du nombre

LES NOMS DE TOUTES LES VEDETTES DE CINEMA QUI PARTICIPERENT A LA TRAVERSEE DE LA MANCHE

Alice Joyce, May McAvoy, Lillian Gish, Constance Talmadge, Colleen Moore, Madge Bellamy, Corinne Griffith, Norma Shearer, Seena Owen, May Allison, Gloria Swanson, Norma Talmadge, Bebe Daniels, Clara Bow, Vilma Banky, Pola Negri, Viola Dana, Florence Vidor, Marion Davies, Marie Prevost, Lois Wilson, Mary Brian

de points gagnés par chaque entrée. L'entrée qui remporte 300 points gagnera le premier prix. (Voyez les règles). Soyez soigneux et précis. Conformez-vous aux règles et gagnez un prix.

LE BUT DU CONCOURS

Franchement parler, ceci est un concours de réclame, son but étant d'augmenter la popularité de la bonneterie bien connue STERLING laquelle est vendue directement de la fabrique aux consommateurs par l'intermédiaire de la chaîne de magasins Sterling et par le service personnel, directement aux maisons. Des milliers de personnes connaissent déjà et portent des Bonneteries Sterling mais nous désirons atteindre des milliers d'autres de sorte qu'elles puissent connaître la Qualité Sterling, et les Valeurs Sterling en bonneteries pure soie, soie et laine et pure laine pour toute la famille.

ENVOYEZ VOTRE ENTREE AU-JOURD'HUI

Gagnez \$100.00 extra pour promptitude

Quand nous recevons vos réponses à ce casse-tête fascinateur, nous vous écrirons pour vous dire combien de points vous avez gagnés pour avoir droit aux prix, et nous vous demanderons de bien vouloir nous aider dans notre campagne de publicité, en faisant connaître la bonneterie Sterling à vos amis. Ceci est une condition très simple et très facile à remplir, et qui ne vous coûtera pas un sou, mais qui qualifiera votre entrée pour concourir pour les plus grands prix. Vous n'avez pas à acheter quoique ce soit pour concourir. Nous nous engageons à vous payer en plus, quel que soit le prix que vous pourriez gagner, pour vos efforts tendant à augmenter la vente de bonneterie Sterling

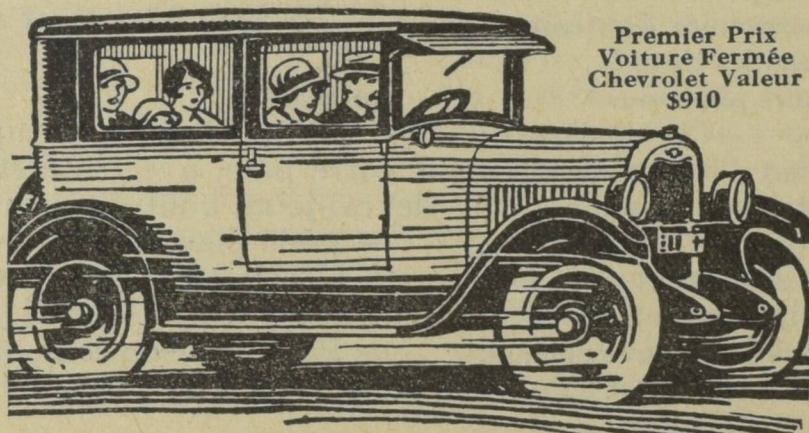
Premier Prix

Voiture Fermée Chevrolet 1927
Valeur \$910

2me.	-	Espèces	\$150.00
3me.	-	-	\$100.00
4me.	-	-	\$75.00
5me.	-	-	\$50.00
6me.	-	-	\$25.00
7me.	-	-	\$15.00
8me. au 12me.	-	-	\$5.00 chaque

SUIVEZ CES SIMPLES REGLEMENTS

1. Ecrivez vos réponses à l'encre sur un côté du papier seulement. Ecrivez votre nom et adresse ainsi que le nom de ce journal dans le coin droit supérieur. Indiquez si c'est monsieur, madame ou mademoiselle. Toutes autres remarques doivent être écrites sur une feuille séparée. N'envoyez pas d'entrées ornées de dessins, ou de fantaisie, ou écrites à la machine. 2. Les concurrents doivent avoir 15 ans ou plus. Les employés de cette compagnie, leurs amis et parents ne peuvent concourir. 3. Trois entrées peuvent être soumises. Une seule seulement peut remporter un prix. 4. Les membres différents d'une famille peuvent concourir. Un prix seulement sera attribué par ménage. 5. Les décisions finales seront rendues par trois messieurs de Toronto qui n'ont aucun rapport avec notre maison. Leurs noms seront publiés. Les concurrents doivent s'engager à accepter leurs décisions. Les prix seront donnés selon le nombre de points. 300 points, le maximum, remporteront le premier prix. 25 points seront donnés pour chaque nom de vedette de cinéma écrit correctement et placé selon la position occupée à la fin de la course; 50 points pour les soins généraux, l'apparence, l'orthographe, la ponctuation, le style et la calligraphie de l'entrée et 75 points pour remplir les conditions du concours. Le concours prend fin le 30 juin 1927. Les entrées devraient être envoyées promptement. Un prix supplémentaire de \$100 sera donné pour la promptitude. 6. Chaque concurrent sera requis de faire connaître la bonneterie STERLING à un certain nombre de ses amis qui ne connaissent pas encore ces merveilleuses valeurs. Il leur sera demandé d'essayer de faire de ses amis des clients pour la bonneterie Sterling. Vous n'aurez rien à acheter pour concourir. Ceci n'est pas un concours de vente. La chance de gagner est la même pour tout le monde.



Premier Prix
 Voiture Fermée
 Chevrolet Valeur
 \$910